
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01658574 7





THEATRE

DE MESSIEURS

DE BRUEYS,

ET

DE PALAPRAT.

TOME CINQUIÉME.

TOME CINQUIÉME.

PAR M. DE PALAPRAT.

LE BALLET EXTRAVAGANT, Comédie.

LE SECRET RÉVÉLÉ, Comédie.

LA PRUDE DU TEMS, Comédie.

POESIES DIVERSES.

OEUVRES
DE
THEATRE
DE MESSIEURS
DE BRUEYS,
ET
DE PALAPRAT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTE'E.

TOME CINQUIÉME.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

LE BALET EXTRAVAGANT,

COMEDIE

EN UN ACTE,

PAR Mr. PALAPRAT,

Représentée pour la premiere fois le 25 de Juin 1690.



DISCOURS

SUR LE

BALET EXTRAVAGANT.

CETTE petite Piece eſt toute de moi. Jamais le nom de petite Piece n'a été plus juſtement donné à un ouvrage de théâtre. En effet, ſi je viens d'appeller un rien le Concert ridicule, je ne ſçai plus comment appeller celle-ci, puiſqu'elle eſt au-deſſous d'un rien. Je voudrois un peu, par plaiſir, que quelqu'un s'imaginât que ce que j'en dis-là eſt par modeſtie, il en ſeroit bientôt détrompé. Je ne crois pas lui pouvoir donner une plus grande louange que de l'appeller un rien. Jamais la ſimplicité n'a regné mieux qu'elle regne ici. Depuis la premiere Scene de *Chriſalte* avec ſon ancien ami, juſqu'au dénouement, qu'un rien a amené & qu'un rien conſomme, la folie d'une femme entêtée de mettre un Opera ſur pied, fait venir l'idée à *la Riviere*, de ſe ſervir d'une répétition de Balet pour enlever ſes filles. Et ſur quoi eſt fondé tout

cela ? Sur ces mots : *Jamais nos Romains ne pourront enlever ces Sabines.* Voilà toute la Piece.

L'idée de cette Comédie ne fut point rêvée ; elle me vint tout-à-coup comme un éternuement. Les excellentes Actrices de l'Opera, dont on avoit chargé avec succès dans le Concert ridicule un air qu'elles chantoient avec tant d'applaudissement dans les Fêtes de l'Amour & de Bacchus, me dirent, en plaisantant, qu'il étoit juste que les Danseuses eussent leur tour. Le hazard fit que j'allai me souvenir en ce moment d'un ancien Balet de l'enlévement des Sabines, qui avoit été dansé autrefois à Toulouse. Voilà mon parti pris. Je demandai à Messieurs Chammelé & Roseli s'ils voudroient s'habiller en femmes : ils y consentirent. On n'a pas oublié leur taille, & on se souvient encore avec autant de douleur que de plaisir, quels Acteurs c'étoient. Mon imagination me représenta le plaisant de l'opposition des bedaines de ces deux Rois de Théatre entripaillés, à la maigreur de Messieurs Raisin l'aîné & de Vilier, les deux squelettes de la Scene. Voilà tout le fondement de l'expédient de mon primo Zani, de mon conducteur d'intrigue : *Jamais les Romains ne pourront enlever ces Sabines.*

Ma Piece fut expédiée en deux ou trois

jours. La repréſentation ſuivit de près, & les applaudiſſemens accompagnérent la repréſentation. Cependant comme nous n'avons jamais eu du côté de l'intérêt un entier bonheur, ni mon aſſocié ni moi, dans aucun de nos ouvrages, nos fortunes n'étant guéres moins ſemblables que nos inclinations, cette Piece fut donnée dans les grandes chaleurs de l'Eté, & pendant le temps des bains. Cette occupation, autant de néceſſité que de plaiſir, attire tout le monde: le cours s'établit à la porte ſaint Bernard; ceux qui n'y vont pas pour ſe baigner, y vont pour ſe promener, & les Dames ne ſont pas exemptes des railleries que la malignité des hommes leur fait, peut-être injuſtement, ſur ce choix de leur promenade. Les ſpectacles ſont déſertés en ce temps-là, tous ceux qui venoient au Balet extravagant y rioient aux larmes: mais le nombre des rieurs n'étoit pas grand. La Piece, ſuivant les régles, ne fut jouée que neuf ou dix fois. Meſſieurs les Comédiens la reprirent ſur leur compte après la ſaint Martin. Jamais je n'ai vû une fureur pareille à celle que Paris eut pour cette Piece; & je ſuis bien aiſe de trouver cette occaſion de rendre un témoignage public du procédé de Meſſieurs les Comédiens à mon égard. Dans le temps des étrennes on apporta chez moi un diamant de quarante piſtoles, avec un

billet très-galant & très-honnête, dont je ne connus point l'écriture; & je fus plus de deux ou trois mois à sçavoir que cette galanterie venoit de la part de Messieurs les Comédiens.

Je ne m'étonne pas du prodigieux succès de cette Piece, non plus que de celui de son aînée, je veux dire le Concert ridicule : c'étoient deux imaginations folles, sans bassesse & sans extravagance de la part de l'Auteur; car il y en avoit beaucoup dans l'esprit de *Julie*, & le Balet n'est pas appellé Extravagant sans sujet. La plus grande simplicité qui ait jamais été sur le Théatre regnoit en toutes les deux. Elles ont été presque la source de deux badinages qu'on a trouvé si bons qu'on les a vûs depuis avec plaisir en plus de vingt Comédies : je veux parler des plaisanteries intarissables sur l'Opéra, & sur la différence des galans d'Eté avec les galans d'Hyver, qu'on a repétées toujours avec succès, non seulement sur le Théatre François, mais même sur le Théatre Italien, qui de son vivant fut toujours le singe & le copiste de ce qui avoit réussi sur la Scene Françoise Je ne dis pas que ceux qui ont si souvent & toujours si heureusement badiné sur ces rians sujets, ne l'eussent fait également quand jamais ni le Concert ridicule, ni le Balet extravagant n'auroient paru. Je n'ai garde aussi de vou-

loir inſinuer une choſe dont je ſerois bientôt démenti par la lecture de ces ouvrages, qui eſt qu'on ait rien imité de mes penſées ni de mes traits. Mais toujours me reſte-t-il la ſatisfaction intérieure d'avoir ouvert un ſi agréable chemin ; & pour m'honorer ici d'une comparaiſon glorieuſe, (car nous ſommes, nous, pour les grandes & magnifiques comparaiſons (il me ſemble qu'on ne ſçauroit me refuſer en quelque façon dans ces petits badinages dont je viens de parler, l'avantage inconteſtable qu'ont les anciens ſur les modernes, je veux dire le bonheur de les avoir précédés.



ACTEURS.

ORONTE.

JULIE, sa Femme.

ANGELIQUE, } leurs Filles.
MARIANE,

TOINETTE, leur Servante.

CLITANDRE, } Amans des deux Filles.
DORANTE,

DESRONDEAUX, } Valets des Amans.
LA RIVIERE,

DEUX TROMPETTES,

CHRISALTE, Commissaire, ami d'Oronte.

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris.



LE BALET EXTRAVAGANT,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, CHRISALTE.

ORONTE *en habit d'Armenien.*

En un mot, mon cher Chrisalte, depuis deux ans que vous n'avez reçu de mes nouvelles, & que je passe pour mort dans ma famille, l'entêtement que ma femme a toujours eu pour les spectacles, a dégénéré en folie.

CHRISALTE.

Pourquoi donc tant la ménager? Pourquoi ce déguisement; & que ne faites-vous l'éclat qu'elle mérite?

ORONTE.

Un éclat feroit évader ces deux fripons, dont

elle eſt la vache à lait depuis long-temps, & dont je veux me ſaiſir aujourd'hui, ſi je puis.

CHRISALTE.

Et de quel droit vous en ſaiſir ?

ORONTE.

Comment, de quel droit ? Il y a plus d'un mois qu'ils ſont logés & nourris céans comme de grands Seigneurs, pour leurs prétendues qualités, l'un de Maître à danſer, l'autre de Muſicien & de Poëte.

CHRISALTE.

Peut-être le ſont-ils veritablement.

ORONTE.

Point du tout. Il y en a un au contraire, que l'on ſoupçonne de n'être qu'un miſérable valet de quelque malheureux Officier de Cavalerie, qui cherche peut-être des dupes pour faire ſa Compagnie ; & vous voulez que je ſouffre que cette folle ruine mes filles ?

CHRISALTE.

Eſt-ce les ruiner que de les faire bien élever ; que de leur donner des Maîtres.....

ORONTE.

Mais ces Maîtres ſuppoſés lui ont mis dans la tête d'entreprendre un Opera, pour l'aller promener dans les Provinces.

CHRISALTE.

Ho ! certes....

ORONTE.

N'eſt-ce pas le grand chemin de diſſiper en moins d'une année le peu de bien que mes travaux & mes voyages m'ont fait amaſſer, dans l'eſperance de marier avantageuſement mes filles ? Helas ! vous connoiſſez la famille de Clitandre & de Dorante ?

CHRISALTE.

Comme la vôtre; pourquoi?

ORONTE.

Ils recherchoient mes filles, j'en étois ravi, & sans mon malheureux voyage.....

CHRISALTE.

Je vois bien..... Mais vous voilà de retour à propos, vous y serez encore à temps.

ORONTE.

Je ne sçai.

CHRISALTE.

Mais qui vous en a déja tant appris, & comment sçavez-vous que votre femme fait des dépenses & des dissipations?

ORONTE.

Il y a deux ou trois jours qu'à la faveur de mon déguisement je loge dans cet Hôtel avec elle. J'ai gagné un certain domestique de la maison, qui me rapporte, pour mon argent, tout ce qu'elle fait; & Toinette même, sa fille de chambre, qui ne m'avoit jamais vû, & qui est malicieuse, mocqueuse & plaisante, jugeant par la curiosité que j'ai de m'informer de ce qui se passe chez ses Maîtresses, que je suis amoureux de quelqu'une d'elles, me dit de son côté, pour se divertir de moi seulement, des choses qu'elle croit sans conséquence, & dont je ne laisse pas d'en tirer de fortes.

CHRISALTE.

Toinette aime à rire, & ce valet vous trompe peut-être.

ORONTE.

Il est trop ingénu; il m'a même averti que ces fripons ont quelques desseins d'enlever mes

filles : c'eſt pourquoi ma réſolution eſt priſe, & je vous prie de me ſervir en ami.

CHRISALTE.

Quand la Charge de Commiſſaire que j'ai achetée depuis que nous ne nous ſommes vûs, ne m'auroit produit que cette occaſion, je m'eſtimerois trop heureux.....

ORONTE.

Je vous ſuis obligé : voilà pourquoi j'ai ſouhaité que vous vinſſiez ici pour reconnoître les lieux.

CHRISALTE.

Cela eſt tout vû.

ORONTE.

Cette ſale eſt commune à deux ou trois appartemens.

CHRISALTE.

Tant mieux.

ORONTE.

Voilà celui de ma femme & de mes filles.

CHRISALTE.

Fort bien.

ORONTE.

Voilà la chambre des deux fourbes en queſtion ; ils ne ſçauroient nous échaper.

CHRISALTE.

Aſſûrement, & vous pouvez, mon cher Oronte, vous repoſer entierement ſur mes ſoins.

ORONTE.

Adieu, laiſſez-moi ſeul. Il me ſemble que j'entends Toinette : elle aura peut-être quelque nouveauté à m'apprendre. Retirez-vous, c'eſt elle-même. Si j'ai beſoin de vous, je ſçais bien où vous retrouver.

CHRISALTE.

Serviteur.

SCENE II.

TOINETTE, ORONTE.

TOINETTE.

AH, ah! je vous retrouve toujours: vous ne bougez donc de céans?

ORONTE.

Vous voyez.

TOINETTE.

Hé bien ne cesserez-vous jamais d'être taciturne? Il y a pourtant de quoi se divertir mieux dans notre seul fauxbourg, que dans toute votre Arménie.

ORONTE.

Je le crois.

TOINETTE.

Courage, Seigneur Dom Japhet le ténébreux, faites comme nous, qui n'avons en tête que joie, allégresse, réjouissance, argent & bonne chere.

ORONTE.

Tout le monde est-il devenu fou chez vous?

TOINETTE.

Vous l'êtes bien davantage, d'aller courir les mers pour quelque petit profit très-incertain; nous allons, nous, gagner de l'argent sans danger & en terre ferme.

ORONTE.

Comment?

TOINETTE.

En riant, chantant & dansant.

ORONTE.

Mais, Toinette.....

TOINETTE.

Je vous trouve bien familier de m'appeller Toinette ; donnez-moi, s'il vous plait, de la Damoiselle gros comme le bras. J'aspire à devenir Danseuse de l'Opéra ; & si cela arrive, j'espére que nous ferons parler de nous comme les autres.

ORONTE.

Vous vous mocquez.

TOINETTE.

Non, sérieusement. Madame Julie a fait société avec Messieurs de la Riviere & des Rondeaux ; ils vont au premier jour mettre un Opéra sur pied, & le voiturer de contrée en contrée. Dès ce soir elle leur avance pour cela mille pistoles.

ORONTE.

Quoi, elle donnera mille pistoles ?

TOINETTE.

Vraiment c'est pour s'enrichir ; la peste qu'elle est fine. Que croyez-vous ? elle ne fait si bien apprendre à chanter & à danser à ses filles, que dans la vûe de leur faire faire les premiers rôles dans son Opéra.

ORONTE.

Quelle extravagance !

TOINETTE.

C'est une adroite, vous dis-je ; elle en sçait bien plus long que notre pauvre défunt Monsieur Oronte : on dit que c'étoit un bon homme, mais petit génie. Pour elle, ha, ha ! elle ne veut que des Danseurs & des Chanteurs pour Gendres. Que cela sera joli de voir une Académie composée presque d'une seule famille !

ORONTE *bas.*

Je l'en empêcherai bien.

TOINETTE.

Qu'avez-vous ? êtes-vous jaloux de la fortune que nous allons faire ? Vous y aurez votre part, si vous voulez : j'ai assez de crédit dans notre Académie pour vous y faire vendre du caffé.

ORONTE.

Je vous remercie.

TOINETTE.

J'y ferai joindre encore les livres & la bougie, les arc-boutans de notre Opéra ne me sçauroient rien refuser.

ORONTE.

Vous pouvez donc toute chose sur l'esprit de Julie ?

TOINETTE.

Qu'est-il besoin ? Quoi, vous croyez que ce soit elle qui soit la Maîtresse ?

ORONTE.

Eh ! qui donc ?

TOINETTE.

Qui ? Messieurs des Rondeaux & de la Riviere. Enfin, Madame Julie sera la Maîtresse pour payer seulement : mais pour le reste, je crois franchement que nous le sommes tous.

ORONTE.

Quel aveuglement ! Et que fait Julie à l'heure qu'il est ?

TOINETTE.

Elle est avec Monsieur des Rondeaux, qui lui parle de Philosophie, de Metamorphose, de Vers. Mais je m'arrête trop, & je dois aller dans l'appartement de Monsieur de la Riviere : adieu, Monsieur de la Chocolatiere.

SCENE III.

ORONTE *seul.*

JUste Ciel! que dois-je faire? Suivrai-je le transport qui m'agite: Non, suspendons mon ressentiment; & puisque je me suis contraint jusques ici, allons retrouver Chrisalte, & prenons avec lui les mesures necessaires pour empêcher ce detestable projet. Mais que veulent ces gens?

SCENE IV.

DEUX TROMPETTES, ORONTE.

I. TROMPETTE.

SErviteur, Seigneur Arménien, êtes-vous François?

ORONTE

Selon.

II. TROMPETTE.

C'est-à-dire, si vous entendez notre langue?

ORONTE.

Quelquefois.

I. TROMPETTE.

Connoissez-vous quelqu'un dans ce logis?

ORONTE.

Peut-être.

II. TROMPETTE.

N'est-ce pas ici que demeure une femme qui n'est pas mal folle ?

ORONTE.

Je ne sçai.

II. TROMPETTE.

Et qui a deux filles qui ne sont pas trop sages.

ORONTE.

Pourquoi ?

II. TROMPETTE

C'est qu'elles ont à leurs trousses deux Cavaliers qui les couchent en joue.

I. TROMPETTE.

Et ce sont ces deux Cavaliers que nous cherchons.

ORONTE *voyant paroître la Riviere & Toinette.*

Tenez, je crois que ce Monsieur vous pourra dire des nouvelles. *Bas.* C'est assurément un de mes fourbes ; retirons nous, & faisons observer autour du logis ce qui se passera.

SCENE V.

LA RIVIERE, TOINETTE, LES DEUX TROMPETTES.

I. TROMPETTE.

NOus te trouvons à la fin, mon Prince.

LA RIVIERE.

Pour vous servir, mes enfans.

II. TROMPETTE.

Il y a long-temps que nous te cherchons.

LA RIVIERE.

Il y a long-temps que je vous attends.

TOINETTE.

Qui ſont ces gens-là ?

LA RIVIERE.

Ce ſont nos deux Trompettes, que je fais venir ici pour nous prêter main-forte en cas de beſoin : nous pouvons nous confier à eux, ils ſont réſolus & diſcrets.

TOINETTE.

Bon, des Trompettes diſcrets.

I. TROMPETTE.

Sont-ce là tes amours ?

LA RIVIERE.

N'en vaut-elle pas bien la peine ? Que t'en ſemble ?

II. TROMPETTE.

Allons, camarade.

LA RIVIERE.

Que voulez-vous faire ?

I. TROMPETTE.

Sonner une petite fanfare.

TOINETTE.

J'ai bien affaire d'être trompettée.

II. TROMPETTE.

Ce ſera à la ſourdine, & la ſérénade ne lui coûtera que bouteille.

LA RIVIERE.

J'aime mieux vous en payer ſix une autre fois, & que vous ne faſſiez point de bruit préſentement. Voilà ma chambre, allez-y tous deux ; vous y trouverez vos Capitaines, vous ſçaurez à quoi vous leur ſerez néceſſaires. Dites-leur que

nous allons travailler pour eux, Toinette & moi, & qu'ils ne s'impatientent pas.

II. TROMPETTE.

C'eſt aſſez.

SCENE VI.

LA RIVIERE, TOINETTE.

TOINETTE.

NOs amoureux ſont donc bien inquiets?

LA RIVIERE.

Ma foi, ſans ma rhétorique, je crois qu'ils ſe ſeroient jettés par les fenêtres.

TOINETTE.

Qu'ils s'en gardent bien, ils gâteroient leurs affaires.

LA RIVIERE.

Et encore plus leur taille. Mais parlons ſérieuſement: que fait Madame Julie?

TOINETTE.

Faut-il le demander? Elle eſt avec Monſieur des Rondeaux, qui l'enjole, & qui gagne bien, je t'aſſure, l'argenr que tu lui as promis.

LA RIVIERE.

N'eſt-il pas vrai que c'eſt un homme univerſel?

TOINETTE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je le connois: nous nous ſommes vûs en Languedoc.

LA RIVIERE.

Figure-toi donc ce que c'eſt qu'un Normand, nourriture de Gaſcogne.

TOINETTE.

Diantre !

LA RIVIERE.

Mais que dirai-je à nos amans ? ils ſont diablement preſſés

TOINETTE.

Qu'ils ſe donnent patience, ils ne peuvent voir mes jeunes Maitreſſes, que leur mere ne ſoit ſortie.

LA RIVIERE.

C'eſt ce que j'ai tâché de leur faire entendre.

TOINETTE.

Les voilà bien malades, de ſe contraindre un moment pour leur propre intérêt ; nous nous contraignons bien pour leur rendre ſervice depuis un mois.

LA RIVIERE.

Voilà à peu près les termes dont je me ſuis ſervi pour les perſuader.

TOINETTE.

Les beaux eſprits ſe rencontrent, comme tu vois.

LA RIVIERE.

Tu n'en manques pas : mais tu n'en as pas tant que moi.

TOINETTE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je le ſçai.

LA RIVIERE.

Peu de gens m'égalent en vivacité, & ſi ſans vanité je n'en fais pas trophée.

TOINETTE.

En prenant la figure d'un Maître à danſer, vous n'en avez pas pris tous les appanages, & l'on voit bien que la modeſtie eſt une de vos bonnes qualités.

LA RIVIERE.

Mais vous ironisez, la belle.

TOINETTE.

Moi ? point du tout, je dis ce que je pense.

LA RIVIERE.

Malgré votre raillerie, trouvez encore dans Paris un valet, qui pour servir son Maître s'introduise auprès de sa Maîtresse en qualité de Maître à danser, & qui puisse soutenir pendant un mois ce noble caractére.

TOINETTE.

Oh, tant de présomption me fait perdre patience. Diroit-on pas, à t'entendre parler, que tu sçais la magie noire ? Je m'en vais parier, moi, que si j'étois vétue en homme, je ferois... je ferois aussi-bien que toi ton personnage.

LA RIVIERE.

Qui, toi ? je voudrois bien t'y voir.

TOINETTE.

Et qu'y a-t-il en cela de difficile ? Entrer familiérement à toute heure chez de jolies personnes, leur faire faire deux ou trois tours dans une chambre bien parquetée, leur prendre les bras, leur mettre la main tantôt sous le menton, & tantôt sur l'épaule, marmoter un air, se dandiner, friser un pied, faire un saut, une gambade, une pirouete, une profonde revérence, dire doucereusement deux ou trois sotises, & prendre en s'en allant négligemment ses billets. Car franchement tu n'es Maître à danser que pour les billets.

LA RIVIERE.

Que tu es peste. Mais au fonds crois-tu que je sois le seul de la profession qui me mêle de ce petit négoce ?

TOINETTE.

Hé que non ; & que ces Meſſieurs ſeroient moins dorés qu'ils ne le ſont, s'il ne leur étoit jamais paſſé par les mains d'autres billets que ceux qui ſervent de marques pour leurs leçons. Crois-moi, ne te vante pas tant, des Rondeaux fait encore plus que toi, & Julie jureroit qu'il eſt grand Muſicien & grand Poëte.

LA RIVIERE.

Belle comparaiſon ! Pour paroître Poëte ou Muſicien il n'y a qu'à être fou ; & quand on veut paroître tous les deux enſemble, il faut un peu redoubler la doſe : mais pour la danſe, il faut payer de ſa perſonne : il faut être bien fait, belles jambes, beaux bras, bel eſtomac, bon air ; enfin il faut avoir mille belles qualités qui ſe rencontrent en moi.

TOINETTE.

Eh ! laiſſons ces bagatelles pour des choſes plus importantes. Clitandre & Dorante ſont arrivés d'hier au ſoir.

LA RIVIERE.

Oui, d'hier au ſoir, dans l'eſpérance d'enlever leurs Maîtreſſes, comme nous leur avons mandé.

TOINETTE.

Oui, mais je ne crois pas qu'elles ſoient d'auſſi bonne volonté que nous. Le mot d'enlévement les effarouche, & la pudeur leur fait faire des reflèxions qui ne ſont pas à notre avantage.

LA RIVIERE.

Elles n'ont pourtant point de meilleur parti à prendre, & tu dois être la premiere à les y réſoudre, ſi tu veux conſerver quelque eſpérance de me poſſeder.

TOINETTE.

Un ſi haut prix me feroit entreprendre des choſes encore plus périlleuſes.

LA RIVIERE.

La préſence de leurs Amans pourra les déterminer.

TOINETTE.

Je n'attends pour cela que la ſortie de leur mere. La voici heureuſement avec des Rondeaux ; amuſez-la tous deux ici, je vais cependant mener ton Maître & Clitandre chez mes Maîtreſſes, & me joindre à eux pour tâcher de les perſuader. Faites mille contes à dormir debout à Julie ; étourdiſſez-la de vos balivernes. Voyez en quel danger je ſerois ſi elle venoit à rentrer.

SCENE VII.

JULIE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

JULIE.

J'Avois impatience de vous revoir, Monſieur de la Riviere ; je veux ſçavoir de vous ſi vous pouvez avoir toutes choſes prêtes pour partir dans trois jours.

LA RIVIERE.

Tout eſt prêt, Madame, & il ne nous manque plus rien que de l'argent.

JULIE.

J'attens mon Procureur pour aller recevoir mille piſtoles, que je vous mettrai auſſitôt entre les

mains. Mais avez-vous tous vos danſeurs, vos chanteurs, & vos ſymphoniſtes ?

LA RIVIERE.

J'ai mes principales voix. Vous avez paru ſatisfaite de toutes celles que je vous ai fait entendre : quant aux chœurs, les Provinces ne nous fourniront que trop de ſujets pour les remplir ; & pour des violons & autres inſtrumens, il ſe préſente à moi tous les jours de quoi peupler cinq ou ſix orcheſtres.

JULIE.

Et les habits ?

LA RIVIERE.

Je crois que nous aurons aſſez de ceux qui ſont déja dans ma chambre ; on ne ſe pique pas aujourd'hui qu'ils ſoient entiérement neufs.

JULIE.

Nous venons préſentement, Monſieur des Rondeaux & moi, de dreſſer les articles de notre ſociété ; je vais vous les querir, afin que vous les examiniez.

LA RIVIERE.

Non, Madame, ne vous donnez point cette peine, je les ſignerai tantôt aveuglément, après que je vous aurai donné un plat de mon métier, & que vous aurez vû le Balet que vous ſouhaitez.

JULIE.

Quelque remplie que je ſois des belles choſes que Monſieur vient de me lire, je m'apprête encore à vous admirer.

LA RIVIERE.

Ah ! Madame, pour Monſieur, vous ne pouvez m'en rien dire que je ne connoiſſe à fonds. C'eſt le premier homme du monde pour la compoſition, auſſi bien que pour les paroles ; & le plus beau

morceau d'Opéra que j'aye jamais vû de ma vie, c'eſt ſans doute ſon Dialogue de Pierre de Provence avec la belle Magdelonne.

DES RONDEAUX.

Parlez de vous, Monſieur de la Riviere, parlez de vous. Oui, Madame, voilà le premier des génies pour donner une cadence, des attitudes, & des mouvemens à toutes choſes ; il n'eſt pas juſques aux plus abſtraites qu'il ne rende ſenſibles, quand il les expoſe ſur le théatre. Par exemple, y a-t-il rien de plus ſurprenant que ce qu'il a été inventer pour mon Opéra de Clelie dans toutes les ingénieuſes entrées des habitans de Tendre, dont j'avois tout à l'heure l'honneur de vous entretenir ? C'eſt bien autre choſe vraiment que des ſauts de lutins, que des tricotés des Dieux des eaux, ou des paſſecailles de Divinités champêtres. Grace à la ſublimité de l'imagination de Monſieur, nouvelle amitié, jolis vers, billets doux, petits ſoins, reſpects, empreſſemens, ſoupirs & déſirs téméraires, tout cela danſe, Madame.

LA RIVIERE.

Quand il ſeroit vrai que j'aurois quelque talent pour cela, encore ſeroit-ce l'unique, mais vous, Monſieur, vous joignez l'excellence de la Muſique au cromatique de la Poëſie.

DES RONDEAUX.

Je me mêle de trop de choſes pour réuſſir à pas une.

LA RIVIERE.

Et fi, à quoi ſert cette modeſtie ? Il ne faudra pour preuve de ce que je dis, que voir votre Opéra d'Alcmene. Figurez-vous, Madame, qu'il la fait accoucher ſur le théatre. Juſques ici

on n'a fait chanter que des amans, des furieux, des géans, & des damnés tout au plus: mais que dira-t-on quand on entendra une femme en travail d'enfant exprimer par son chant ses douleurs & ses tranchées ? Y a-t-il qu'un des Rondeaux au monde qui peut mettre en Musique les douleurs d'une femme qui accouche ?

DES RONDEAUX.

Ce n'est rien au prix de ce que vous a fourni votre invention dans mon Divertissement des Sectes des Philosophes; & vous en jugerez, Madame, quand vous verrez qu'il y fait danser les idées de Platon, & les nombres de Pytagore.

JULIE.

Hé! mon Dieu, je suis toute ravie de vous entendre. Vous mettez donc toutes choses en Opéra ?

DES RONDEAUX.

Je le crois bien, Madame. Je ne veux pas qu'on sorte vuide de mes spectacles, & je prétens qu'on en rapporte autre chose que des chansons.

LA RIVIERE.

Il est vrai que rien n'affadit le cœur comme d'entendre un tas de jeunes évaporés, & de femmes étourdies, qui ne font autre chose, en sortant d'un Opéra, que bourdonner, *Je vais partir, belle Hermione*...... & quelque tronçon de chant qu'ils auront retenu.

DES RONDEAUX.

La Comédie se vantera d'instruire, & l'Opéra n'aura pas cet avantage ? Je prétens former l'esprit & les mœurs dans les miens, & qu'on y apprenne Fable, Histoire, Science, Arts, Philosophie, Astrologie, Mathématiques & Morale.

JULIE.

Oh, que cela sera beau, & d'une grande utilité?

DES RONDEAUX.

Vous moquez-vous? Par tout où nous établirons notre Académie, on pourra, si l'on veut, supprimer les Colleges.

JULIE.

Est-il possible?

DES RONDEAUX.

Oui, Madame, je vous soutiens qu'on n'apprend rien dans les Colleges qu'on n'apprenne plus agréablement dans notre Opéra.

JULIE.

Quel plaisir pour la jeunesse!

DES RONDEAUX.

En un mot, Madame, j'ai rafiné sur tout ce qui a été fait jusqu'à présent dans ce genre, & pour l'intérêt & pour la gloire. Dans cette double vûe je n'ai point fait d'Opéra qui dure moins de six jours: j'ai remarqué qu'il y a plusieurs personnes assez ménagéres pour se contenter de voir chaque Opéra une seule fois.

LA RIVIERE.

On sera obligé de venir aux nôtres six fois pour le moins, si on les veut voir tout entiers.

DES RONDEAUX.

Nous en donnerons le Prologue le Lundi, le Mardi le premier Acte, & ainsi du reste.



SCENE VIII.

TOINETTE, JULIE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

TOINETTE.

JAſmin eſt de retour, Madame, & votre Procureur eſt là-bas dans le caroſſe.

JULIE.

Je vais deſcendre, & lui épargner le peine de monter. Je vous prie, Meſſieurs, que tout ſoit prêt à mon retour pour le Balet, je brûle d'envie de voir cet eſſai de votre capacité ; enſuite je vous mettrai entre les mains les mille piſtoles que je vais toucher.

SCENE IX.

DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

DES RONDEAUX.

IL me ſemble que nous allons inſenſiblement nous engager dans une méchante affaire.

LA RIVIERE.

As-tu peur ?

DES RONDEAUX.

Moi? non.

LA RIVIERE.

Mais tu trembles, n'eſt-ce pas? Cela n'eſt pas extraordinaire ; les Muſes ne ſont pas courageuſes, & qui en poſſéde deux comme toi, doit avoir peur à proportion: cependant nous ſommes trop avancés pour reculer.

DES RONDEAUX.

Je ne dis pas qu'il faille reculer : mais au moins ne devrions-nous rien entreprendre à la légére, & il ſeroit bon que nous fuſſions bien accompagnés.

LA RIVIERE.

Ah ! poltron, je ne t'ai jamais reconnu ſi Poëte : va, va, j'ai pourvû à tout. Et nos deux Trompettes?

SCENE X.

TOINETTE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

TOINETTE.

SA crainte & tes précautions ſont inutiles.

LA RIVIERE.

Pourquoi?

TOINETTE.

Ces innocentes ne veulent point, à quelque prix que ce ſoit, conſentir à l'enlevement. Mais les voici tous enſemble, tâchons encore de les convertir.

SCENE XI.

MARIANE, ANGELIQUE, CLITANDRE, DORANTE, LA RIVIERE, DES RONDEAUX, TOINETTE.

ANGELIQUE.

NOn, Dorante, je n'y consentirai jamais.

DORANTE.

Belle Angelique.

MARIANE.

Vous n'obtiendrez jamais de moi cet aveu, Clitandre.

CLITANDRE.

Charmante Mariane.

DORANTE.

Vous m'allez désespérer.

ANGELIQUE.

Je vous imiterai.

CLITANDRE.

Vous me ferez mourir.

MARIANE.

Je ne vous survivrai pas.

LA RIVIERE.

Voilà ce qui s'appelle une entrée parlante.

TOINETTE.

Voilà ce qui s'appelle des sotises. Hé mort de ma vie, il sied bien à des Officiers de soupirer comme des benêts; vous mériteriez d'être cassés. Allez, vous deshonorez les troupes: & vous,

pouvez-vous entendre tous deux tant de sotises sans rien dire ?

LA RIVIERE.

Que veux-tu que nous disions ? Pour moi les bras me tombent.

DES RONDEAUX.

Moi, je songeois qu'on feroit une belle scene de ce désespoir amoureux.

TOINETTE.

Peste soit du Poëte, de l'Indolent, & des Amoureux transis. Je vois bien qu'il faut que je me mêle un peu de tout ceci : ç'a de quoi s'agit-il !

LES QUATRE AMANS *ensemble.*

Ne le sçais-tu pas ?

TOINETTE.

Quoi, tous ensemble ?

DES RONDEAUX.

C'en seroit assez pour un choeur d'Opera.

TOINETTE.

Parlons l'un après l'autre. De quoi vous plaignez-vous ? je vous choisis, vous, pour porter la parole.

DORANTE.

Du peu d'estime & de confiance qu'elles nous marquent en ne voulant pas nous suivre.

TOINETTE.

Elles n'ont pas raison. Et vous quels sont vos griefs ? répondez, vous qui êtes l'aînée.

ANGELIQUE.

Ils ont l'indiscrétion de nous proposer un enlevement.

TOINETTE.

Ils ont tort ; est-ce qu'on propose des enlevemens aux personnes qui nous aiment ? Cepen-

dant laissez-moi faire, je tâcherai d'accommoder tout ceci. Venons au fait. N'aimez-vous point ces Demoiselles ?

DORANTE.

En peux-tu douter ?

TOINETTE.

Non assûrément. N'estimez-vous pas beaucoup ces Messieurs ?

ANGELIQUE.

Jugez-en par notre chagrin.

TOINETTE.

Cela se voit. Ne feriez-vous pas tout votre bonheur de les posséder ?

DORANTE.

C'est tout ce que nous souhaitons au monde.

TOINETTE.

Fort bien. Et vous, ne seriez-vous pas bien-aises de les avoir pour époux ?

ANGELIQUE.

Oui, par toute autre voie que celle de l'enlevement.

TOINETTE.

Oh! il n'y faut pas songer. Mais si je vous propose quelqu'autre expédient honnête, me promettez-vous de faire ce que je vous dirai ?

ANGELIQUE.

De tout notre cœur.

TOINETTE.

Ah ! voilà qui va bien : il faut commencer par sortir d'ici.

ANGELIQUE.

Quoi ?

TOINETTE.

Ne vous allarmez pas. Il faut sortir d'ici, allez

ſe promener aux Tuilleries, & de-là nous irons où notre deſtinée nous conduira.

MARIANE.

Et quelle différence fais-tu de cette promenade à un enlevement?

TOINETTE.

Et quelle reſſemblance trouvez-vous d'un enlevement à une promenade? Sortons d'ici, vous dis-je, & tout à l'heure: votre mere ne vous a donné que ce temps-ci pour ſonger à nos affaires, profitons-en; & quand nous nous ſerons promenées un jour ou deux, nous trouverons bien des expédiens pour avoir ſon conſentement de force ou de gré.

ANGELIQUE.

Mais où irons-nous?

TOINETTE.

N'avez-vous pas ici votre tante? Monſieur n'a-t-il pas ſa mere; au pis aller le monde n'eſt-il pas plein de Couvens? Ne perdons point de temps en paroles inutiles: la Riviere, va chercher des caroſſes.

LA RIVIERE.

J'y cours.



SCENE XII.

MARIANE, ANGELIQUE, CLITANDRE, DORANTE, DES RONDEAUX, TOINETTE.

ANGELIQUE.

ATtendez, où courez-vous?

TOINETTE.

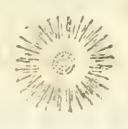
Si vous ne profitez de cette occasion, vous courez risque de vous voir quelque jour conjointe à quelque diésis ; & votre sœur à quelque piroüete a six tours ; & d'ailleurs ne suivez-vous pas les intentions de votre pere, qui étoit mille fois plus raisonnable que votre mere ?

DES RONDEAUX.

Pour ne point perdre de temps, je vais faire ma male.

TOINETTE.

Rien ne te presse ; l'équipage d'un Poëte est bien-tôt fait.



SCENE XIII.

MARIANE, ANGELIQUE, CLITANDRE, DORANTE, LA RIVIERE, TOINETTE.

LA RIVIERE.

NOus ne ſçaurions plus ſortir; votre mere eſt là-bas, elle ne s'arrête qu'à donner en paſſant quelques ordres pour le Balet de ce ſoir.

CLITANDRE.

Quel revers!

TOINETTE.

Que ferons-nous?

LA RIVIERE.

Je ne ſçai. Voilà ce que c'eſt que de perdre du temps en paroles.

TOINETTE.

N'en perdons point encore en reflexions.

ANGELIQUE *s'en allant.*

Sortez Dorante.

DORANTE.

Mon pauvre la Riviere.

CLITANDRE.

Tirez-nous de ce mauvais pas.

LA RIVIERE.

Attendez, ſi leur mere a tant d'envie de voir le Balet, il faut le lui donner tant bien que mal, & nous ſervir de cette occaſion; c'eſt préciſé-

menr ce que des Rondeaux me contoit l'autre jour. Les Romains. . . . . la guerre des Sabins. . . . la figure & la taille de nos Tompettes ; ils sont gros & pesans, jamais vous n'en pourrez venir à bout. . . . . Mais allez vite dans ma chambre, vous y trouverez tout ce qu'il faut, & au signal que je vous donnerai vous ferez. . . M'entendez-vous au moins ? Allez promptement ; & dès que vous serez prêts, envoyez-moi des Rondeaux, il amenera ces violons que vous sçavez, & nous avertira de tout ce que vous aurez concerté. Partez.

SCENE XIV.

TOINETTE, LA RIVIERE.

TOINETTE.

Je t'admire.

LA RIVIERE.

Ah ! parbleu, mon enfant, je vais faire pour nos Amans & pour nous un grand effort de mémoire & de bel esprit. Vivat, Toinette, tu vas voir un échantillon du sçavoir-faire de ton futur époux. C'est à vous, mon génie, à qui je m'abandonne, retracez-moi fidélement tous les morceaux d'histoire, dont des Rondeaux & mon Virgile travesti m'ont si souvent embrouillé la cervelle, & venez m'aider à renverser par un pompeux galimarias celle de Madame Julie.

TOINETTE.

Prends garde à toi, la voici.

LA RIVIERE.

Fais revenir tes Maîtresses.

SCENE XV.

JULIE, LA RIVIERE.

JULIE.

JE reviens plutôt que je ne m'étois promis ; mon homme est à la campagne, & je ne sçaurois toucher de l'argent aujourd'hui. Ce qui me console, c'est que je jouirai plutôt du plaisir de votre Balet.

LA RIVIERE.

J'avois fait appeller Mesdemoiselles vos filles pour en faire une répétition avant votre venue : mais puisque vous voici, nous commencerons tout de bon, dès que Monsieur des Rondeaux nous amenera notre monde ; je vais cependant vous en dire le dessein.

SCENE XVI.

MARIANE, ANGELIQUE, JULIE, TOINETTE, LA RIVIERE.

JULIE.

ALlons, mes filles, préparons-nous à admirer ;

LA RIVIERE.

Toute l'Hiſtoire Romaine eſt le ſujet de l'Opera, dont le Balet que vous allez voir, fait un divertiſſement.

JULIE.

Voilà ce qu'on appelle de grands ſujets; c'eſt-là qu'il y aura du merveilleux & du ſublime.

LA RIVIERE.

Oh! oh!

JULIE.

Quoi, vous repréſenterez tout? combats, triomphes, ſacrifices.

LA RIVIERE.

En doutez-vous? Il me tarde que vous entendiez le chœur des Oyes qui ſauvérent le Capitole.

JULIE.

J'avoue que voilà qui eſt inoui.

LA RIVIERE.

Ah! ah! voyez donc, je vous prie, Madame, de quels ſpectacles, de quels divertiſſemens, de quelles machines, & de quelles décorations ſurprenantes un pareil ſujet eſt ſuſceptible.

JULIE.

Vous m'enchantez.

TOINETTE.

Quel Orvietan!

LA RIVIERE.

L'hiſtoire d'Enée en fera le Prologue; d'abord le théatre repréſentera la Ville de Troye en flâmes, Enée paroîtra portant ſon pere ſur ſes épaules, tenant ſon fils Aſcagne par la main, & perdant dans la confuſion ſa femme.

TOINETTE.

Voilà le plus bel endroit de ſa vie.

LA RIVIERE.

Ensuite il s'embarquera, il y aura une tempête, mais une tempête à faire dresser les cheveux. Les vents, les éclairs, une nuit, un tonnerre, bouroulou, bouroulou: la tempête finira par une entrée d'Alcions; c'est de quoi on n'a pas encore oüi parler sur le Théatre, & où, sans vanité, je me suis surpassé. Point de Tritons, point de Sirennes, cela est trivial: mais des monstres les plus singuliers, parmi lesquels je ne laisserai pas de mêler une danse galante de petits poissons, jusques aux maquereaux & aux solles.

Afin qu'Eneas le pieux
Regardant tristement les Cieux,
Lâche ces piteuses paroles:
Je serai donc mangé des solles?

Je ne vous parle point de la chasse des cerfs, des harpies, de sa descente aux enfers; car un Opera sans lutins, sans ombres, sans furies & sans enfers, ne vaut pas le diable. Mais sautons le reste du Prologue. Premier Acte, la fondation de Rome. Romulus l'a fait bâtir. Troupes de Maçons & de Charpentiers. Il établit le Sénat. On verra paroître avec de longues barbes, & de larges robes fourrées, cent hommes vénérables, à qui je fais danser des rigaudons. Ce sera une danse grave & majestueuse celle-là: mais la plus variée à mon gré, & que j'ai choisie sur toutes pour vous faire voir aujourd'hui, c'est celle qui représente l'enlévement des Sabines. Vous y verrez un Romulus, dont j'ose me flater que vous serez contente, & que vous avouerez que tout ce que l'art

peut produire.... Mais Monsieur des Rondeaux paroît, c'est à moi de me taire.

SCENE XVII.

DES RONDEAUX, LES AMANS *habillés en Romains*, LES TROMPETTES *en Sabines*, JULIE, ANGELIQUE MARIANE, LA RIVIERE, TOINETTE.

DES RONDEAUX.

VOus voyez, Madame, des personnes qui vont faire tous leurs efforts pour vous plaire.

TOINETTE.

Ah! mon Dieu, quels Carême-prenans!.

LA RIVIERE.

Tais-toi, veux-tu tout gâter?

JULIE.

Il est vrai que voilà des figures extraordinaires.

LA RIVIERE.

Vous jugez bien, Madame, que ce sont des hommes: tous les Opera du monde ont commencé ainsi.

TOINETTE.

Hé bien, mâles ou femelles, pourquoi diantre êtes-vous allé prendre ces panses enrripaillées?

LA RIVIERE.

Pour entrer dans l'esprit du Poëte, ma mie. Mais j'ai tort de repondre à une ignorante; c'est.

Monsieur qui me presse tous les jours d'imiter la nature.

DES RONDEAUX.

N'ai-je pas raison?

LA RIVIERE.

Pour une danse de Nymphes & de Bergeres, je choisis des personnes effilées, de belle taille, de modeste embonpoint, là entre gras & maigre : mais pour exprimer la grossiereté des Sabines, il falloit pour le moins des créatures de cette corpulence. Mais ne perdons point de temps : Monsieur des Rondeaux, faites commencer.

DES RONDEAUX.

Messieurs les Violons, apprêtez-vous. Vous serez peut-être surprise d'entendre des paroles Gasconnes?

JULIE.

Du Gascon dans un Opera.

DES RONDEAUX.

Oui, Madame. Dans le dessein où nous sommes de courir toute la France, j'ai crû que je devois faire quelques Scenes dans le langage particulier de chaque Province ; & il y aura dans mes Opéra du Gascon, du Normand, du bas Breton, & du Basque. Mais avant que je chante, Monsieur de la Riviere, ayez la bonté de disposer votre monde.

LA RIVIERE.

Allons, Messieurs, gai, plantez-vous bien, les mains sur les rognons, un côté de perruque sur l'épaule ; ferme-là, gourmandez le théatre, point d'air embarrassé, beaucoup de noblesse ou d'impudence : pas mal, pas mal. Et vous, Mesdemoiselles? à vous, courage, rengorgez-vous : souve-

nez-vous du moins de partir du bon pied, & dès le premier coup d'archet racourcissez-moi d'abord un bras, & étendez l'autre, avec un petit tour de poignet en dedans : déhanchez-vous gracieusement, & que la tête panche langoureusement du côté du bras que vous étendrez : ces airs tendres vous gagneront mille cœurs. Fort bien, fort bien. A vous le dé, Monsieur des Rondeaux,

DES RONDEAUX.

Jouez, Messieurs les Violons.

Quand l'amour fa tout per nous plaire ;
Aurian tort d'y resista,
L'oucasiou nou tourno gaire,
Coviten nous den proufita,
Ta ra, ra, ra, la la, la, ra la, la.

On danse.

Fases m'un bralle de sourtido,
Cadun' am bosire pastou,
E se bostro mero crido,
La pasmarem sul tou,
Tou rou, lou lou lou, lou rou, lou lou.

On commence à danser, & les Romains font des efforts pour enlever les Sabines.

LA RIVIERE.

Courage, mes enfans : hep, voulez vous boire un coup pour avoir plus de force encore ? Hep, en voilà assez, en voilà assez ; si vous alliez faire

quelqu'effort, vous ne vaudriez plus rien pour le métier où l'on vous destine. Madame, Monsieur des Rondeaux, voilà une chose que nous n'avons pas prévûe, jamais nos Romains ne pourront enlever ces Sabines.

JULIE.

Quelles masses de chair êtes-vous allé prendre?

TOINETTE.

On leur a fait aussi des tettons qui les assomment.

LA RIVIERE.

Vous ne pensez donc pas aux grands hommes dont ils représentent les nourrices? Pouvoit-on faire trop grosses les mammelles qui devoient allaiter les maitres de toute la terre? Vouliez-vous qu'on en prit le modéle sur la maigre Nourrice * de Cadmus? Tenez, voilà une Sabine que j'ai choisie exprès pour porter les trois Horaces d'une ventrée.

JULIE.

Il faut pourtant, à quelque prix que ce soit, voir la fin de ce Balet.

TOINETTE.

Faites enlever les Romains par les Sabines, la moindre d'elles les emporteroit tous deux.

DES RONDEAUX.

Comme vous y allez, la belle; il ne faut pas faire de ces anacronismes dans l'histoire.

LA RIVIERE.

Nous perdons le plus bel endroit; demandez-le à ces Demoiselles, à qui j'en ai montré les pas.

* *Représentée par M. Boutelou, qui étoit un Squelette.*

JULIE.

Mariane & Angelique en sçavent les pas.

LA RIVIERE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il faut qu'elles les dansent.

MARIANE.

Nous, ma Mere ?

JULIE.

Oui, vous, & tout-à-l'heure.

ANGELIQUE.

Nous n'oserions.

JULIE.

Il faut l'oser.

MARIANE.

Dispensez-nous-en, je vous supplie.

JULIE.

Non pas, s'il vous plait.

TOINETTE.

Allez-en repasser deux ou trois fois les pas dans la chambre prochaine, & dépêchez-vous.

LA RIVIERE.

Vous allez voir, vous allez voir une fin de Balet à laquelle vous ne vous attendez pas, & qui vous surprendra assurément.

JULIE.

Je n'en doute point.

LA RIVIERE.

C'est mon chef-d'œuvre au moins que cette fin, & il y a plus d'un mois que j'y travaille.



SCENE DERNIERE.

ORONTE, CHRISALTE, JULIE, LA RIVIERE, DES RONDEAUX, &c

CHRISALTE *laissant tomber sa robe de Commissaire.*

ARrêtez, Messieurs les Romains, les armes doivent céder à la robe; c'est une Sentence d'un de vos Consuls. Votre enlevement n'ira pas, s'il vous plait, plus loin.

TOINETTE.

Que vient chercher ce diable d'homme ici?

CHRISALTE.

Quoi, vous vous défendez contre un Commissaire! Holà, faites monter le Guet.

UN LAQUAIS.

Ferai-je aussi monter le Guet à cheval.

DORANTE & CLITANDRE *se demasquant.*

Hé bien, Monsieur, puisqu'il faut lever le masque, apprenez . . . .

ORONTE.

Que vois-je?

DORANTE.

Que c'est l'injuste caprice de Madame qui nous impose cette dure nécessité.

ORONTE.

C'est Clitandre! c'est Dorante!

CLITANDRE.

Que nous ne faisons que suivre la volonté de leur pere, & que si Oronte étoit en vie....

ORONTE.

Le voici.

JULIE *s'enfuyant.*

Hay, mon mari.

ORONTE.

Le Ciel me rend tout-à-propos à ma famille.

CLITANDRE.

O Dieux ! Oronte.

MARIANE & ANGELIQUE.

Mon Pere !

TOINETTE.

Notre Maître !

LA RIVIERE.

Voici bien un autre branle.

DES RONDEAUX.

Il nous faudra changer de ton.

MARIANE & ANGELIQUE.

Mon pere, ce n'est qu'en nous jettant à vos genoux....

DORANTE.

Monsieur, vous devez nous pardonner.

ORONTE.

Levez-vous, Messieurs ; je suis informé de tout ce qui se passe, & je vois que vous conservez pour mes filles des sentimens que j'approuve depuis trop long-temps, pour m'y opposer aujourd'hui. Allons chercher un endroit plus commode que cette sale, & travailler ensemble aux moyens de nous mettre tous en repos.

TOINETTE.

Monsieur, pour votre bien-venue, * *ordonnez, s'il vous plaît, à quelqu'un qu'il m'enleve*, & je continuerai mes prieres pour vous.

LA RIVIERE.

Viens, je suis ton homme.

* *Vers de l'Esope de Boursaut.*

FIN.



LE

LE SECRET
REVELÉ,
COMEDIE.
EN UN ACTE,

PAR Mr. PALAPRAT,

Repréſentée pour la premiere fois le 9 de Septembre 1690.

DISCOURS

SUR LE

SECRET REVELÉ.

VOici ce qui donna occasion à cette Piece. L'incomparable Acteur avec qui * nous passions notre vie, qui contoit dans le particulier aussi gracieusement qu'il jouoit en public, nous fit un jour le conte d'un Roulier ou Chartier qui conduisoit une voiture de vin de grand prix. Les cerceaux d'un de ses tonneaux casserent, le vin s'enfuyoit de toutes parts : il y porta d'abord avec empressement tous les remédes dont il pût s'aviser, déchira son mouchoir & sa cravatte pour boucher les fentes du tonneau ; le vin ne cessoit point de s'enfuir, quelques grands mouvemens qu'il se donnât. L'agitation cause la soif : il s'en sentit pressé, & pendant qu'il avoit envoyé un garçon chercher du secours, il s'avisa de profiter au moins de son malheur pour se désaltérer. Il commença par nécessité, il continua par plaisir, il y prit goût, & tant procéda, qu'il y en prit trop. Or cet excel-

* Voyez la Vie de M. de Brueys & ses Ouvrages.

lent Acteur le rendoit avec une grace infinie dans tous les dégrés de l'éloignement de ſa raiſon; commençant à être en pointe de vin, affligé de la perte qu'il faiſoit, & réjoui par la liqueur qu'il avoit avalée, pleurant & riant à la fois, chantant & s'arrachant les cheveux en même temps.

A force de rêver, & de méditer à donner un tour naturel aux choſes qui paroiſſent les moins ſuſceptibles des agrémens de la Scéne, la méditation jointe à l'art nous y fait réuſſir. Déja dès ce temps-là le Parterre vouloit qu'on le fît rire à l'ouverture d'une Piece : en quoi il me permettra de dire qu'il eſt un peu injuſte, & qu'il me ſemble que c'eſt un plaiſir auquel on doit être mené par dégrés; qu'un Auteur remplit ſon devoir, quand il expoſe nettement & agréablement ſon ſujet avec action & vivacité ; car j'avoue que la langueur eſt inſuportable ſur le Théatre, même dans le moucheur de chandelles. Mais au moins pour moi, qui d'Auteur ſuis, Dieu merci, devenu ſimple ſpectateur, il n'eſt pas néceſſaire qu'il me faſſe rire d'abord, & j'aime mieux au contraire qu'il m'y prépare peu à peu par des choſes qui me faſſent plaiſir, ſans me faire rire : mais qui me promettent & me faſſent ſentir que certainement je rirai, & que je rirai à propos dans la ſuite.

Voilà l'hiſtoire de cette Comédie. Ce

Diſcours, & tous les autres qui précédent ces Pieces, en ſont moins des avant-propos que l'hiſtoire. Cette bagatelle ne pouvoit manquer d'avoir le ſuccès qu'elle eut de la maniére ſurprenante & agréable dont le rôle de Maître Thibault fut caractériſé : nous en fûmes étonné mon ami & moi. L'Acteur y ajoûta des graces auſquelles nous n'avions jamais penſé, & fit de cette eſpéce de manant, mais ruſé, malin & goguenard à ſa maniére, & s'étant érigé en homme qui fait le plaiſant & le bon compagnon, par le commerce que ſon métier de Jardinier lui avoit donné avec le monde ; il en fit, dis-je, un ridicule excellent & original, qui pouvoit convenir à des perſonnes de toute ſorte de conditions, & qui depuis m'a fait rire ſouvent en des gens de qualité, même dans l'Epée : à quoi je n'aurois pas peut-être fait refléxion, ſi le caractére de Maître Thibault ne m'étoit repaſſé dans l'eſprit. Ce ſont de ces diſeurs de la choſe du monde la plus plate, qu'ils vous débitent avec l'étalage d'un viſage épanoui, & s'applaudiſſant les premiers par des ho, ho, ho, ho de riſée qu'on pourroit noter, & dont on eſt forcé de rire, non par la bonté de la choſe, mais par la ſotiſe qu'ils ont de la croire bonne.

La femme de Thibault, qui n'avoit qu'un petit rôle de trois mots, y ajoûta

ſes graces, & c'eſt aſſez dire que ce rôle eût des graces infinies.

Colin de ſa part, qui avoit la réputation de jouer le rôle d'yvrogne du dernier bien, redoubla encore d'art & de fineſſe dans ce rencontre, piqué de l'émulation de combattre aux côtés du grand Maitre, & de jouer ce même rôle en même temps que lui & en ſa préſence.

Les bons Acteurs ne ſçauroient faire réuſſir des choſes très-mauvaiſes : je l'ai éprouvé en mon propre fait. Mais que n'ajoûtent-ils pas aux médiocres? C'eſt en ce ſens-là que mon camarade de brodequin a dit ſouvent de deux excellens Acteurs de notre temps, qu'ils avoient fait paſſer plus de Piéces fourrées que les plus grands faux-monnoyeurs. Il parloit de ce grand Acteur, de la retraite duquel de très-bons Acteurs même ont été long-temps à pouvoir conſoler le Public, & qui s'eſt reſervé tout entier pour une Cour délicate, des plaiſirs de laquelle Melpoméne & Thalie ſont les premieres Intendantes : & de cette charmante Actrice, qui, malgré ce ſon de voix touchant & enchanteur, dont les impreſſions ne ſont pas encore effacées, quelque temps qu'il y ait qu'elle a quitté, n'auroit pas réuſſi ſans peine à partager les aplaudiſſemens avec ce grand Acteur quand ils jouoient une Scene enſemble, ſi les

avantages de fon fexe & les charmes de fes yeux ne fuffent venus à fon fecours. Il faut conclure de l'apophtegme badin de mon ami : que rien de ce qui ne réuffit pas totalement n'eft bon, & que les meilleurs Acteurs ont beau fe tuer, ils ne peuvent faire paffer que la monnoye douteufe : quant à celle qui eft manifeftement fauffe, l'art ne peut aller jufques-là.

Quoique l'Auteur & l'Acteur ayent leur mérite féparé, le premier doit toujours beaucoup à l'autre. Les piéces ne font faites que pour être jouées ; & ceux qui ne fe fentent pas l'imagination affez légére pour fe repréfenter toute la vivacité de l'action, devroient avoir la juftice de s'abftenir d'en juger fur le papier : mais c'eft la chofe aujourd'hui dont tout le monde fe croit le plus capable ; & l'on diroit que la Fortune * en ce fiécle-ci a voulu fe donner le comique plaifir de faire accroire à une nouvelle & nombreufe efpece de gens, qu'ils ont fait un chemin prompt & rapide dans le bel Efprit en même temps que dans les affaires.

* *Voluit Fortuna jocari.*

ACTEURS.

ORONTE.

THIBAULT, ſon Jardinier.

MARGOT, ſa Femme.

COLIN, ſon Garçon.

LEANDRE, Amant d'Angelique.

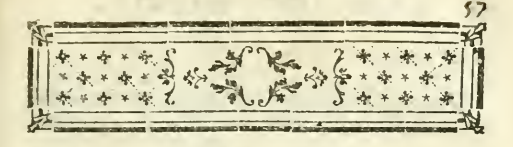
LA ROZE, ſon Valet.

ANGELIQUE, Niéce d'Orphiſe.

TOINON, ſa Suivante.

ORPHISE, Tante d'Angelique.

La Scène eſt dans la Maiſon d'Oronte.



LE SECRET REVELÉ, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

LA ROZE, TOINON.

TOINON.

JE te dis que non.

LA ROZE.

Je te dis que si.

TOINON.

Tu oses encore t'en vanter, toi, toi?

LA ROZE.

Oui, moi, moi.

TOINON.

Tu me fais pitié.

LA ROZE.

Oh ça, j'en fais juge ta Maîtresse.

TOINON.

Et moi, ton Maître.

LA ROZE.

Gage qu'Angélique avouera que c'eſt moi qui ai mis leurs affaires dans le bon état où elles ſont.

TOINON.

Gage que Léandre demeurera d'accord que c'eſt moi qui leur ai rendu de meilleurs offices.

LA ROZE.

Mais puiſque tu es ſi adroite, que n'empêchois-tu donc qu'Orphiſe, la tante d'Angélique, ne prît ici un appartement chez le vieux Oronte, que tu ſçais être le rival de mon Maître ?

TOINON.

Eſt-ce que j'ai pû l'empêcher ? Mais toi, qui fais l'habile, pourquoi as-tu laiſſé perdre à Leandre les bonnes graces de cette tante avec qui Angélique demeure depuis la mort de ſon pere & de ſa mere ?

LA ROZE.

Pourquoi ? Je me ſuis attaché de mettre Damis, l'Oncle & le tuteur d'Angélique, dans les intérêts de mon Maître : il conſent à ſon mariage, & j'ai négligé Orphiſe.

TOINON.

Et tu te crois un fin perſonnage ?

LA ROZE.

Que veux-tu dire ?

TOINON.

Qu'il ſeroit cent fois plus avantageux à ton Maître d'avoir Orphiſe dans ſes intérêts.

LA ROZE.

Orphiſe ?

TOINON.

Oui, Orphise, imbécile ; ſçaches qu'en fait d'intrigue, d'amour, de mariage, une femme en ſçait plus que cinquante hommes. Je ſoupçonne Orphiſe..... Mais cela te paſſe, & ce ſeroit temps perdu de t'en parler.

LA ROZE.

Cependant Damis donna hier ſa parole à Léandre.

TOINON.

Oui, Damis donna hier ſa parole à Léandre, & Orphiſe donnera peut-être aujourd'hui ſa niece à Oronte : lequel crois-tu le mieux partagé ? L'un aura la parole, & l'autre la fille.

LA ROZE.

Bon, je crois fort cela.

TOINON.

C'eſt que tu ne vois pas plus loin que ton nés, & que tu ne feras jamais qu'un ſot.

LA ROZE.

Mademoiſelle Toinon.

TOINON.

Monſieur de la Roze.

LA ROZE.

Vous me donnez des noms.....

TOINON.

Qui vous conviennent parfaitement.

LA ROZE.

A la fin nous romprons enſemble.

TOINON.

Oh ! quand il vous plaira ; ce n'eſt pas moi qui vous fais venir me chercher.

LA ROZE.

Vous chercher ? Si mon Maître ne devoit ra-

mener ici Angélique, & qu'il ne m'eût dit de l'y attendre, je n'y aurois pas mis le pied.

ORONTE *sans être vû.*

Maître Thibault, Maître Thibault.

TOINON *s'enfuyant.*

Ah! c'est la voix d'Oronte.

LA ROZE *s'en allant.*

Je ne veux pas aussi qu'il me voye.

SCENE II.

ORONTE, THIBAULT.

ORONTE.

ATtendez, Maître Thibault, ne vous en allez pas encore au jardin; je crains d'avoir oublié quelque chose, laissez-moi un peu y rêver.

THIBAULT.

Voulez-vous que je vous aide, Monsieur?

ORONTE.

Non.....

THIBAULT.

Soit, il a raison d'y rêver: ce n'est pas une petite affaire à un homme comme lui d'enlever une Maîtresse à son Amant.

ORONTE *revenant de sa rêverie.*

Oui, je crois avoir pourvû à tout.

THIBAULT.

Voulez-vous, Monsieur, pour en être plus assuré, que nous réfléchissions ensemble sur votre dessein?

ORONTE.

Je le veux.

THIBAULT.

Peut-être, Monſieur, craignez-vous de me faire une entiére confidence de votre ſecret?

ORONTE.

Non, non, Maître Thibault, je ne vous regarde pas comme mon Jardinier *, mais comme un homme en qui l'on peut ſe confier.

THIBAULT.

Oh! point, point du tout, Monſieur.

ORONTE.

Tréve de modeſtie; & voyons, comme vous dites, ſi nous avons bien-ſongé à tout.

THIBAULT.

Vous avez fait courir le bruit depuis ce matin que vous alliez faire un voyage.

ORONTE.

Oui; & pour faire croire à tout le monde que j'allois loin, je fais mettre ſix chevaux à mon caroſſe, & mon cocher ne ſçaura où il me mene que lorſque nous ferons à une lieue de Paris.

THIBAULT.

De Paris? fort bien. Perſonne ne ſçait qu'Orphiſe & Angelique partent avec vous?

ORONTE.

Qui que ce ſoit, excepté Orphiſe, qui n'en a rien dit à ſa niéce.

THIBAULT.

Oh çà donc, Léandre ne pourra jamais découvrir où vous aurez mené Angélique?

* *Thibault fait ici l'important.*

ORONTE.

Je ne le crois pas.

THIBAULT.

Vous aurez mis de la partie ceux des parens de cette belle qui auront quelque pouvoir ſur ſon eſprit.

ORONTE.

Hors Damis qui s'eſt déclaré pour Léandre, tous les autres m'ont promis de ſe rendre ſecretrement ce ſoir où nous devons aller, & de faire tous leurs efforts en ma faveur pendant les cinq ou ſix iours que nous y paſſerons en feſtins & en divertiſſemens.

THIBAULT.

Fort bien.

ORONTE.

Je donnerai de bons ordres que perſonne ne s'écarte, afin qu'on ne puiſſe pas ſçavoir où nous ſerons.

THIBAULT.

Voilà un tour de vieille guerre où Léandre ne s'attend pas.

ORONTE.

Quand on a paſſé un certain âge, Maître Thibault, il doit être permis en amour d'avoir recours aux ſtratagêmes.

THIBAULT.

Cela s'en va ſans dire ; chien qui ne peut pas courir, ruſe.

ORONTE.

Oh çà, trouvez-vous mon deſſein bien concerté ? Je ſçai que vous avez de l'expérience pour les affaires de cette nature.

THIBAULT *faiſant l'important.*

Monſieur, à raiſonner juſte... je crois....

mais je n'oserois prendre la liberté ....

ORONTE.

Je fais beaucoup de cas de vos avis, vous dis-je. Ne trouvez-vous pas que j'ai raison de conduire secrettement cette affaire, & de craindre que si Léandre venoit à découvrir où nous serons, il ne rompît mes mesures ?

THIBAULT.

Point du tout, Monsieur.

ORONTE.

Comment ?

THIBAULT.

Vous sçavez que je suis un homme mûr & de bon conseil.

ORONTE.

J'en suis persuadé.

THIBAULT.

Prenez bien mon sens ; si j'étois à votre place je voudrois, là.

ORONTE.

Quoi ?

THIBAULT.

Il faudroit faire agir.

ORONTE.

Qui.....

THIBAULT.

Oui, vous pourriez.... sans doute, mais diable, non, non. Pour le coup je suis un sot, & ce que vous dites seroit toujours à craindre.

ORONTE.

C'est ce qui me semble ; & de la maniére dont je m'y prends, je suis quasi sûr de réussir : mais tout dépend du secret.

THIBAULT.

Pour moi, vous ſçavez que je me ferois hacher plutôt que de le révéler.

ORONTE.

Margot, votre femme ne parlera pas non plus?

THIBAULT.

Margot? Ah! Monſieur, j'y ferai ce que je pourrai: mais je vous avertis que c'eſt la gazette de notre Fauxbourg.

ORONTE.

C'étoit une néceſſité de le lui dire; elle m'a promis de ſe taire.

THIBAULT.

Oh! Monſieur, cela ne dépend pas d'elle: Dieu veuille pourtant qu'elle vous tienne parole, & je ſerai veuf de cette affaire.

ORONTE.

Comment?

THIBAULT.

C'eſt, Monſieur, qu'il faut qu'elle parle, ou qu'elle créve, il n'y a pas de milieu.

ORONTE.

Je me repoſe ſur vous.

THIBAULT.

Ah! voici cette maudite langue qui gâtera tout.



SCENE IV.

MARGOT, THIBAULT, ORONTE.

MARGOT.

MOnſieur, ſelon vos ordres j'ai. . . .

ORONTE.

Paix, Margot.

MARGOT.

J'ai mis des fleurs dans toutes vos. . . . .

ORONTE.

Paix, vous dis-je.

THIBAULT.

Attendez-vous-y.

ORONTE *à Margot.*

Les murailles de cette cour ont des oreilles.

MARGOT.

Et bien, Monſieur, quand il vous plaira vous pouvez venir avec tous vos. . . .

ORONTE.

Oh! paix, paix encore un coup.

THIBAULT.

Zeſte.

MARGOT.

Oh! devinez donc ce que j'ai à vous dire.

ORONTE.

Je le ſçai; vous avez fait ce que je vous ai commandé ce matin.

MARGOT

Il eſt vrai : mais. . . . .

ORONTE.

Mais je n'en veux pas ſçavoir davantage.

MARGOT.

Si faut-il.

ORONTE.

Si faut-il vous taire, & aller voir ce qu'il y a à faire au jardin.

MARGOT.

Rien n'y manque, Monſieur, que ce quarteau de vin dont vous nous avez parlé.

THIBAULT *à Oronte.*

Monſieur, j'ai dit à Colin d'amener ici notre brouette pour le mettre deſſus.

ORONTE.

Il faudra le voiturer doucement.

MARGOT.

Prends-y bien garde, Thibault, Monſieur nous le feroit payer ; j'ai oui dire qu'il coûte cinquante écus.

ORONTE.

Il eſt vrai, c'eſt du vin d'Eſpagne, & du meilleur.

THIBAULT.

Allez, Monſieur, quand il vaudroit la rançon d'un Roi, j'en réponds corps pour corps. Il n'y a qu'un pas d'ici a notre jardin, & ma brouette eſt la meilleure brouette de Paris.

ORONTE.

Je vais faire un tour en ville ; à mon retour je monterai en caroſſe. Vous, cependant en qui je me confie, donnez ici ordre a tout.

THIBAULT.

Voici Colin tout à propos.

SCENE V.

COLIN, THIBAULT, MARGOT.

COLIN *riant.*

SErvitu, notre Maître, hi, hi, hi.

MARGOT.

De quoi ris-tu, nigaud?

COLIN.

Mordié, Maîtresse, je vians de voir là dehors ce biau Monsieur avec son amoureuse, qui viennent parfois à notre jardin: têtidié comme ils se cachiont quand ils ont vû sortir notre Monsieur. Mais je crois, Dieu me le pardonne, que les voici.

THIBAULT.

Va faire promptement ce que je t'ai dit. Toi, Margot, retire-toi, de peur qu'on ne te fasse jaser ici.

SCENE VI.

LEANDRE, ANGELIQUE, THIBAULT, LA ROZE, TOINON.

THIBAULT *bas.*

VOici nos Amans, ils ne sçavent pas la sauce qu'on leur prépare.

LA ROZE *à Léandre & Angélique.*

Ne dites mot devant cet homme-là, c'est le grand confident d'Oronte.

TOINON.

Laissez-moi faire, je vais le chasser d'ici. Ah! te voilà, vilain brutal.

Les Amans se parlent cependant à l'oreille.

THIBAULT.

Vous m'en voulez fort, Mademoiselle Toinon.

TOINON.

Voyez le mâtin, le dogue, qui nous refusa hier la porte de son jardin.

LA ROZE.

Il craignoit qu'on ne mangeât ses poires & ses prunes.

THIBAULT.

Non, non, Monsieur de la Roze: mais il étoit trop tard pour ouvrir, & je sçai bien qu'a cette heure-là vous ne veniez pas pour des prunes.

TOINON.

Tu fais le railleur: mais crois-moi, laisse-là le fruit de ton jardin, & songe à aller garder ta femme.

THIBAULT.

Ma femme? & à quoi me serviroit cela? Je garde ce qu'il faut garder; je sçai à peu près le compte de mes pavis & de mes pêches, & l'on ne peut toucher à mon jardin sans que je le connoisse: mais pour Margot il n'en est pas de même.

TOINON.

Il ne tiendra pourtant qu'à toi de la surprendre tout à l'heure avec un certain jeune homme..... Mais il faut redoubler le pas si tu veux le trouver, le drole est prompt à détaler.

THIBAULT.

Comment ? .... Mais bon, je ſuis bien fou de ne pas voir que vous n'avez pas ici beſoin de moi, & que je ſuis cauſe qu'on ſe parle à l'oreille. Serviteur.

SCENE VII.

LEANDRE, ANGELIQUE, LA ROZE, TOINON.

LEANDRE.

OUi, belle Angélique, puiſque Damis s'eſt déclaré pour moi, je ne vois plus rien à craindre.

ANGELIQUE.

Je ne vous cele point que cette nouvelle me donne bien de la joie.

LA ROZE.

Je le ſçavois bien, moi, que Mademoiſelle Toinon, ne lui en déplaiſe, avoit des viſions avec ſon Orphiſe.

TOINON.

Et moi je crains bien que vous ne comptiez ſans l'hôte, & que Monſieur de la Roze ne ſe trouve un ſat.

ANGELIQUE.

Oh ! puiſque nous avons pris la peine de vous raccommoder, plus de picoterie entre vous, s'il vous plait ; nous avons beſoin que vous ſoyez de bonne intelligence.

LEANDRE.

Mais dis-moi, Toinon, pourquoi crains-tu tant cette Orphise?

TOINON.

C'est qu'elle s'est déclarée pour Oronte; & quand une femme veut quelque chose, je le sçai par moi-même, il faut que cela soit, ou que le diable s'en mêle.

ANGELIQUE.

Pour moi je ne conçois point d'où peut venir l'entêtement de ma tante pour cet homme-là.

TOINON.

Si fait bien moi. Il est chiche, elle est avare; il est vieux, elle est surannée; il est ridicule, elle est bizarre; il ne lui parle que de la vieille Cour, elle ne l'entretient que du Roi Guillemot; l'un rêve, l'autre radote; il est rebarbatif, elle est harnieuse: en faut-il davantage pour les bien unir?

ANGELIQUE.

Toinon me fait peur, & cet Oronte me chagrine.

LA ROZE.

Si ce qu'un de ses Laquais vient de me dire étoit vrai, vous n'auriez plus rien à craindre de sa part.

LEANDRE.

Que t'a-t-on dit?

LA ROZE.

Qu'il alloit faire un voyage: mais je crois que ce laquais qui sçait vos affaires se moquoit de moi; c'est pour cela que je ne vous en ai point parlé.

ANGELIQUE.

Il ne faut rien négliger.

TOINON.

Voilà le valet de son jardinier qui range quelque chose au coin de cette cour : Oronte tient ses équipages à son jardin, ce garçon pourroit avoir oui dire quelque chose.

LEANDRE.

Appelle-le.

LA ROZE.

Colin, un mot, Colin.

SCENE VIII.

COLIN, LEANDRE, ANGELIQUE, LA ROZE.

COLIN.

SErviteur, Monsieur de la Roze.

LA ROZE.

Bon jour, mon garçon, parle un peu à Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Que faisois-tu-la, Colin?

COLIN.

J'ajançois, sauf correction, sur notre brouette un quartiau de vin d'Espagne, que notre Monsieur veut faire emporter ce soir à notre jardin.

LEANDRE.

Dis-moi, sçais-tu....

COLIN *à Angelique.*

Tétigué qu'il doit être bon ; pour avoir seulement mené le tonneau..... tenez, sentez.

LA ROZE.

Ton Monſieur partira-t-il bien-tôt ?

COLIN.

Tout à l'heure, on a déja accouplé ſix chevaux, & j'allons charger un fourgon qui partira dans la nuit.

LEANDRE.

Cela eſt ſûr, Oronte part, il n'en faut plus douter, Oronte part.

ANGELIQUE.

Et où va-t-il, mon pauvre Colin, le ſçais-tu

COLIN.

Oui, il va.... à la campagne.

LEANDRE.

Mais en quel lieu ?

COLIN.

Hé morgué à la campagne, vous dis-je. Oh! ſi vous en voulez ſçavoir davantage, demandez-le à Maitre Thibault, ou à ſa ménagére ; ils ont jaſé ici toute la matinée avec notre Monſieur. Serviteur.

LA ROZE.

Mais es-tu bien aſſuré....

COLIN.

Oh ! jarnigué, ſerviteur, mes choux ne s'arrouſont pas ici.



SCENE

SCENE IX.

LEANDRE, ANGELIQUE, TOINON, LA ROZE.

LEANDRE.

L'Heureuſe nouvelle ! tout rit à nos vœux, belle Angelique.

ANGELIQUE.

Je vais être délivrée d'un homme que je craignois plus que la mort.

LA ROZE.

Hé bien, Toinon, prendras-tu de mes almanachs ?

TOINON.

Oh ! je me rends, puiſqu'Oronte part : qui quitte la partie la perd.

LEANDRE.

La Roze, va voir ſi Monſieur Damis eſt chez lui ; ne perdons pas un moment, il faut profiter de l'abſence d'Oronte.

ANGELIQUE.

Allez-y vous-même, Léandre. J'entends un caroſſe à ſix chevaux qui s'arrête devant la porte ; c'eſt celui d'Oronte : il viendra bien-tôt ici lui-même. Il ne faut pas qu'il nous voye enſemble, l'inquiétude qu'il en auroit lui feroit peut-être differer ſon départ.

LEANDRE.

J'y cours, & je reviendrai quand je jugerai qu'il pourra être parti.

SCENE X.

ANGELIQUE, TOINON.

ANGELIQUE.

ENfin, je respire, Toinon: quel bonheur; l'eusses-tu jamais crû?

TOINON.

Ah! Mademoiselle, que vous avez fait retirer Léandre à propos! Voici Oronte, faites-lui bon visage au moins, qu'il parte content.

ANGELIQUE.

Oh! je t'en répons, il me fait un trop grand plaisir de s'en aller.

TOINON.

J'entends aussi votre tante qui descend.

ANGELIQUE.

Elle vient sans doute lui dire adieu; elle a vû son carosse de sa fenêtre.



SCENE XI.

ORONTE, ORPHISE, ANGELIQUE, TOINON, THIBAULT, MARGOT.

ORPHISE.

Vous allez donc partir, Monsieur,

ORONTE.

Oui, Madame.

ORPHISE.

J'ai fait dessein d'aller prendre l'air, & je veux vous accompagner dans votre carosse à un quart de lieue de Paris: j'ai le mien qui nous ramenera.

ORONTE.

Madame, ce m'est trop d'honneur.

ORPHISE.

Angélique, cela nous servira de promenade.

ANGELIQUE.

Moi aussi, Madame?

TOINON.

Gardez-vous-en bien.

ANGELIQUE.

Je vous prie, Madame, de m'en dispenser, je suis un peu indisposée.

ORPHISE.

Cela nous divertira, ma Niece.

TOINON, *bas.*

Il y a là de la trahison.

ANGELIQUE.

Ma tante, je vous fupplie....

ORPHISE.

Non, je veux m'aller promener ce foir; refuferiez-vous de venir avec moi?

ANGELIQUE.

Madame, je vous conjure....

ORPHISE *la tirant par le bras.*

Allons, vous dis-je, allons.

ANGELIQUE.

Permettez-moi donc, Madame, qu'auparavant.

ORPHISE.

Voudriez-vous faire attendre Monfieur? Nous ferons de retour dans moins d'une heure.

ANGELIQUE.

Mais, Madame....

ORPHISE *l'entraînant.*

Je le veux, je le veux abfolument, paffons; qu'attendons-nous?

ANGELIQUE.

Quelle furprife! quelle violence, Madame!

TOINON.

La pauvre enfant! la voilà vendue. Allons au plus vîte en avertir Léandre.

ORONTE.

Retournez, vous, au jardin, & fongez à retenir votre langue.



SCENE XII.

THIBAULT, MARGOT.

THIBAULT.

VOtre langue, Tu sçais bien à qui cela s'adresse ?

MARGOT.

A toi aussi bien qu'à moi.

THIBAULT.

Oui, mais tu es femme.

MARGOT.

Eh! va, va, je connois bien des hommes, qui sur ce chapitre sont cent fois plus femmes que moi.

THIBAULT.

C'est beaucoup dire. Voyons cependant si Colin a bien attaché ce quarteau, je suis homme d'ordre.

MARGOT.

Oui, quand il s'agit de vin.

THIBAULT *revenant.*

Voilà qui ne va pas mal. Tu feras venir Colin, nous le conduirons à bon porr.

MARGOT.

Tu l'aimes trop pour ne le pas bien conduire.

THIBAULT.

Mais tu me viens toujours chercher noise sur le vin.

MARGOT.

C'est que tu en es plus soigneux que de ta

femme : je gagerois bien que tu ne verseras pas en chemin, comme tu nous versas l'autre jour avec ta charrette, deux de mes commeres & moi.

THIBAULT.

Tubieu, Margot, il est bien plus facile d'empêcher une voiture de vin de verser, qu'une voiture de femmes.

MARGOT.

Ah ! Thibault, voici ce jeune Monsieur à qui l'on nous a sur tout recommandé de ne rien dire.

THIBAULT.

Motus au moins.

MARGOT.

Thibault, sortons d'ici.

THIBAULT.

La langue commence à te démanger, n'est-ce pas ?

SCENE XIII.

LEANDRE, LA ROZE, THIBAULT, MARGOT, TOINON.

LEANDRE.

QU'est-ce donc ? tu es effrayée.

TOINON.

J'ai bien sujet de l'être.

LEANDRE.

Parle vîte, qu'est ce ?

TOINON.

Empêchez ces gens de sortir.

LA ROZE.

Alte-là.

THIBAULT.

De la part de qui ?

LA ROZE.

De la part de moi.

LEANDRE.

Hé bien, Toinon ?

TOINON.

Monfieur Oronte & Orphife ont enlevé Angélique.

LEANDRE.

Jufte Ciel ! que dis-tu là ?

THIBAULT.

Ce n'eft qu'une promenade, Monfieur, ils ont dit qu'ils feroient ici dans une heure.

TOINON.

Bagatelle, c'eft un enlévement, j'en fuis affûrée. Mais ces gens ici fçavent où ils font allés, faites-les parler.

LEANDRE *à la Roze.*

Va, toi, promptement faire feller tous mes chevaux, affemble vîte chez Damis tous ceux qui font dans mes intérêts, & reviens me trouver ici.

LA ROZE.

J'y cours.

THIBAULT.

Voici qui ne dira rien de bon pour moi.



SCENE XIV.

LEANDRE, THIBAULT, MARGOT, TOINON.

LEANDRE.

OH ça, Maître Thibault, vous avez toujours été de mes amis?

THIBAULT.

Oui, Monfieur.

LEANDRE.

Dites-moi, je vous prie, où eft allé Oronte?

THIBAULT.

Monfieur, je ne fçai point.

LEANDRE.

C'eft donc Margot qui le fçait?

THIBAULT.

Vous pouvez lui demander: je ne ferois pas le feul mari qui ne fçait pas tout ce que fçait fa femme.

MARGOT.

Je n'en fçai rien, Monfieur.

TOINON.

Ils le fçavent tous deux, vous dis-je: mais fi vous ne les preffez, vous ne tenez rien; on fait tant de confidences aux jardiniers d'autour de Paris, qu'ils font diantrement rufés.

LEANDRE.

Je vois bien que vous voulez garder le fecret à votre Maître: mais voici cinquante piftoles, que je vous donne fi vous me dites où il eft allé.

MARGOT.

Cinquante piſtoles, Thibault!

THIBAULT.

Adieu mon ſecret.

LEANDRE.

Oui, Margot, & je vous en donnerai encore autant, ſi je trouve Angélique où vous me direz.

MARGOT.

Thibault, il faudroit.....

THIBAULT.

Te taire, chienne.

TOINON.

Que dit Margot?

THIBAULT.

Elle dit qu'il faudroit ſçavoir où eſt allé noue Monſieur.

LEANDRE.

Oui, ſans doute: mais il faut ſe dépêcher de le dire.

MARGOT *bas.*

Mais, Thibault....

THIBAULT.

Encore? Hors d'ici, ou....

LEANDRE.

Empêche-la de ſortir.

TOINON.

Il faut parler.

MARGOT.

Monſieur, nos petits en ns n'ont pas mangé d'aujourd'hui.

TOINON.

Ils mangeront demain.

LEANDRE.

Je ne ſortirai point d'ici que vous n'ayez parlé.

THIBAULT.

Vous risquez Monsieur, d'être ici long-temps.... *Bas* Mais il faut que je chasse cette babillarde. Monsieur, croyez-moi, laissez-la aller; si j'ai quelque chose à vous dire, ce ne sera pas devant elle, il faut se garder de ces animaux-là.

LEANDRE.

Maître Thibault a raison, laissez-la aller; en tout cas je sçai où la trouver.

SCENE XV.

LEANDRE, THIBAULT, TOINON.

THIBAULT *bas.*

VOilà mon secret en sûreté, notre langue n'est plus ici.

LEANDRE.

Hé bien, sçachons vîte.....

THIBAULT.

N'allez pas au dire au moins que c'est de moi....

LEANDRE.

Ne craignez pas cela, parlez.

THIBAULT.

Notre Monsieur est allé.... est allé.... Mais personne ne nous entend-il?

LEANDRE.

Et non, dépêchez vous.

THIBAULT.

Est allé à sa terre de l'Anglois en Normandie.

TOINON.

Eh ! Monſieur, Maître Thibault ſe moque de vous : je ſçai qu'Oronte a vendu cette Terre il y a plus d'un mois.

THIBAULT.

Je ne le ſçavois pas.

LEANDRE.

Je vois que vous me voulez obliger d'en venir aux dernieres extrémités. Hé bien, je n'ai plus de temps à perdre ; j'ai été trahi, je ſuis au déſeſpoir : mais puiſque ni adreſſe, ni priéres, ni argent ne peuvent t'arracher ce ſecret, * allons miſérable, parle, ou je te tue.

THIBAULT *ſe jettant à genoux, où il demeure juſqu'à ce qu'il ſort.*

Ah, ah, ah, ah, je ſuis mort.

LEANDRE.

Parle donc, ou ſur le champ.

THIBAULT.

Attendez, Monſieur, s'il vous plaît, attendez ; je ne pourai pas vous le dire quand vous m'aurez tué.

LEANDRE.

Je ſerai ſatisfait.

THIBAULT.

Belle ſatisfaction.

TOINON.

Eh ! parlez, Monſieur Thibault ! ne vous faites pas tuer comme une bête.

LEANDRE.

Dépêches-toi, ou je te tue.

TOINON.

Attendez, Monſieur, tandis que vous le tuerez

** Il met l'épée à la main, & lui en préſente la pointe.*

je vais de mon côté trouver la cousine d'Orphise, qui sçaura peut-être ce secret.

SCENE XVI.

LEANDRE, THIBAULT.

LEANDRE.

IL n'y a donc rien à faire ?

THIBAULT.

Oh Monsieur ! tuez-moi, assommez-moi, massacrez-moi, je ne puis pas vous dire ce que je ne sçai point.

LEANDRE.

Ton opiniâtreté te coûtera la vie. Il faut que je lui passe mon épée au travers du corps.

THIBAULT.

Ah, ah, ah, Monsieur !

LEANDRE.

C'en est fait, &....

SCENE XVII.

LA ROZE, LEANDRE, THIBAULT.

LA ROZE.

EH doucement, Monsieur.

THIBAULT.

Eh, Monsieur de la Roze, ayez pitié de moi,

LA ROZE.

Monsieur, laissez là ce misérable ; il est fidéle à son Maître, il ne faut pas qu'il lui en coûte la vie.

LEANDRE.

Non, non, je veux sçavoir....

LA ROZE *bas.*

J'ai quelque chose à vous dire d'Oronte, laissez-le aller.

LEANDRE.

Retire-toi, malheureux.

THIBAULT *s'enfuyant.*

Volontiers.

SCENE XVIII.

LEANDRE, LA ROZE.

LA ROZE.

VOs chevaux seront à la porte de Damis dans un moment ; il est allé lui-même avertir ses amis & les vôtres de se rendre chez lui.

LEANDRE.

Qu'as-tu à me dire sur Oronte ?

LA ROZE.

Monsieur, en entrant ici j'ai pris garde que le quarteau de vin dont Colin vous a parle est encore là.

LEANDRE.

Hé bien ?

LA ROZE.

Oronte a donné ordre qu'on le porte ce soir à son jardin.

LEANDRE.

Il eſt vrai.

LA ROZE.

L'on doit ſans doute mettre ce quarteau ſur le fourgon qu'on y charge, & qui doit partir dans la nuit.

LEANDRE.

Cela pourroit être.

LA ROZE.

Cela eſt ſûr, Monſieur.

LEANDRE.

Tu veux dire qu'il faudroit faire ſuivre ſecretement ce quarteau, pour découvrir où eſt allé Oronte.

LA ROZE.

Aſſûrément, Monſieur, c'eſt un fort bon guide que le vin.

LEANDRE.

Il faut bien que je prenne ce parti, puiſque je n'en ai point d'autre. Cache-toi ici quelque part, obſerve ceux qui viendront, je vais cependant faire courir des gens de tous côtés, & voir ſi tout eſt prêt chez Damis: ne t'écarte point de cette cour.

LA ROZE.

Soyez en repos là-deſſus: en cas que je m'ennuie, & que perſonne ne vienne, je ferai un foret de la pointe de mon couteau, & je charmerai ma ſolitude par cinq ou ſix coups de bon vin. Mais je crois que je n'en aurai pas le temps, quelqu'un vient déja ici, cachons-nous le mieux que nous pourrons.

SCENE XIX.

COLIN, LA ROZE *caché.*

COLIN.

QUe diantre veut dire tout ça? Notre Maîtresse me commande de venir ici tout courant, j'y cours: elle me dit que Maître Thibault m'y attend, je le trouve en chemin, il fuit; je l'appelle tout haut par son nom, il fuit encore plus fort. Morgué on a peut-être volé le quarteau de vin, & notre Monsieur court après; voyons: non, le voilà comme je l'ons laissé. Si pourtant il est nuit, me voici seul, je suis naturellement peureux. J'entends du bruit, je tremble: c'est quelque filou, mettons-nous dans ce coin, & fermons notre lanterne.

SCENE XX.

THIBAULT, COLIN.

THIBAULT, *avec une lanterne, & une epée sous son bras, regardant par tout avant que d'avancer.*

BOn, *bas.* Il n'est plus ici, parbleu je l'ai échapé belle; à quel homme avois-je affaire? Allons, *haut*, miserable, parle ou je te tue.

COLIN *bas.*

Ah, ah, je ſuis mort.

THIBAULT.

Bas. Tubieu comme il y alloit. *Haut.* Il faut que je lui paſſe mon épée au travers du corps.

COLIN *bas.*

Oh c'eſt fait de moi.

THIBAULT.

Mais n'y a-t-il rien à riſquer? Non, je n'y vois perſonne, & je ſuis bien armé. * Oh, oh, qu'il y vienne à cette heure, voilà la meilleure lame de France, & elle eſt en bonnes mains.

COLIN *un peu haut.*

Miſéricorde! il a dégaîné.

THIBAULT.

Il me ſemble que j'entends quelqu'un. *Laiſſant ſon épée.* Allons doucement.

COLIN *bas.*

Prenons bien notre temps, & enfilons la porte en criant pour lui faire peur.

THIBAULT *bas.*

On parle aſſûrément. Si c'étoit Léandre avec ſon la Roze, deux contre un, la partie ne ſeroit pas égale. *Il rengaîne.* Il vaut mieux faire une retraite honorable.

COLIN *courant vers la porte.*

Au voleur, au voleur, au voleur.

THIBAULT *courant auſſi vers la porte.*

Ah Monſieur, je vous crie merci: ah Monſieur...

COLIN.

No. . . . notre Maître.

THIBAULT.

Co. . . . Colin.

* *Il met ſa lanterne à terre, & dégaîne ſon épée.*

COLIN.

C'eſt.... c'eſt vous ?

THIBAULT.

C'eſt.... c'eſt toi ?

COLIN.

Et vraiment oui c'eſt moi.

THIBAULT.

Tu as bien fait de parler, tu étois mort.

COLIN.

A qui donc en voulez-vous ? qui voulez-vous tuer ? à qui voulez-vous mettre votre épée au travers du corps ?

THIBAULT.

J'étois en colere de ce que Léandre vient de me dire ici, & je repaſſois cela ; tu ſçais que je ſuis comme un Céſar.

COLIN.

La peſte, vous m'avez fait une belle peur.

THIBAULT.

Me voilà appaiſé ; ſongeons à voiturer le quarteau, je ſuis venu exprès pour cela, amene-le ici.

COLIN.

Ça, ça.

THIBAULT *à part.*

La peur de Colin l'a empêché de prendre garde à la mienne ; il m'auroit décrié à notre jardin, où je paſſe pour un ferragus.

COLIN.

Le voici ſain & ſauve.

THIBAULT.

Voilà qui eſt bien. Attachons nos deux lanternes aux deux côtés de la brouette, honorons le vin de cette illumination bachique.

COLIN.

Têtigué que ça eſt drôle.

THIBAULT.

Mene, toi, la brouette, & va doucement, le quarteau n'est pas trop bon : mais je me tiendrai auprès pour t'aider en cas d'accident.

COLIN.

Attachez donc aussi là-dessus votre brette, qui vous embarrasseroit.

THIBAULT.

Attachons.... Mais diable non, si l'on nous attaquoit en chemin; mettons la seulement dessus. Allons, Dieu nous garde de mal encontre.

Après avoir fait deux ou trois pas, Colin laisse tomber rudement la brouette, & porte la main sur sa cuisse.

COLIN.

Ahi, ahi.

THIBAULT.

Ah ! qu'auras-tu fait ?

COLIN.

Ahi, ahi, ahi.

THIBAULT.

Qu'est-ce donc ? ahi.

COLIN.

Ah je suis blessé. Que diantre aussi ne faites-vous mettre un bout au fourreau de votre épée ? je suis blessé.

THIBAULT.

Blessé ?

COLIN.

Oui, blessé : tenez, je crois que me voilà tout en sang.

THIBAULT.

Voyons, aurions-nous ensanglanté la Scène ? * Ah ! je suis perdu, c'est le vin qui se répand.

* *Il porte la main à son nés.*

COLIN.

Le vin.

THIBAULT.

Oui, mal à droit, le vin.

COLIN.

Diable, c'eſt bien pis.

THIBAULT.

Malheureux que je ſuis ? que ferons-nous ? Donne du linge, Colin, du linge, un couteau, donne, & vîte, donne vîte.

COLIN, *après avoir cherché dans ſa poche déchire ſa cravate.*

Tenez, Maître, tenez.

THIBAULT.

Ah ! je ſuis mort, je ſuis mort.

COLIN.

Ah ! Maître, il ſe répand auſſi de ce côté.

THIBAULT.

Au ſecours, tout eſt perdu.

COLIN.

La peſte ſoit de la brete.

THIBAULT.

Le quarteau eſt ouvert de long en long.

COLIN *ſuçant ſes doigts.*

Quel dommage !

THIBAULT *buvant dans ſa main.*

Au moins ſi nous ſçavions où le mettre.

COLIN *faiſant de même.*

Quel malheur ?

THIBAULT, *il tend ſon chapeau & boit.*

Il n'y a plus de remède.

COLIN.

Mon pauvre Maître !

THIBAULT, *après avoir bu.*

Mes pauvres petits enfans !

COLIN, *après avoir bu.*

Il ne s'en ſauvera pas une goute.

THIBAULT, *aprés avoir bu.*

Cinquante écus!

COLIN, *aprés avoir bu.*

Tout ſon bien y ſautera.

THIBAULT.

Colin, que fais-tu de ton côté?

COLIN.

Je l'empêche de répandre autant que je puis.

THIBAULT, *aprés avoir bu.*

Courage, mon enfant.

COLIN, *aprés avoir bu.*

Courage, mon Maître.

THIBAULT, *aprés avoir bu.*

Voici une méchante affaire.

COLIN, *après avoir bu.*

Il faut s'en tirer le mieux que nous pourrons.

THIBAULT, *après avoir bu.*

Voilà tout ce qu'on y peut faire.

COLIN, *après avoir bu.*

Quand ce feroit pour les propres affaires du Roi.

THIBAULT.

Colin.

COLIN.

Maître.

THIBAULT.

Aurois-tu dans ta poche une petite crouſtille?

COLIN.

J'en ſons toujours pourvûs, tenez.

THIBAULT.

Donne. Contre mauvaiſe fortune, bon cœur.

COLIN.

Têtedié je n'en manquerons pas.

Ils s'assoyent, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, & mangent.

THIBAULT.

Colin.

COLIN.

Maître.

THIBAULT.

Il ne coule presque plus.

Voyant que leurs chapeaux ne se remplissent point, & qu'ils les présentent envain.

COLIN.

Ceci commence à mieux aller.

THIBAULT *pleurant.*

Hausse le cul du quarteau, mon garçon, il faut que je voye jusqu'où ira mon malheur.

COLIN *leve, & le fait couler.*

Le voilà bien.

THIBAULT, *après avoir bu.*

Tu as fait la sotise: mais par la sangbleu tu la boiras.

COLIN. *aprés avoir bu.*

A la bonne heure.

THIBAULT, *après avoir bu.*

Je te paye bien tes gages, fais bien ton devoir.

COLIN, *aprés avoir bu.*

Je suis pauvre garçon: mais mordié j'aime le travail.

THIBAULT.

A la santé de Margot, veux-tu?

COLIN.

Tope, tope.

THIBAULT & COLIN, *après avoir bu.*

La, la, la, la, la.

SCENE XXI.

LEANDRE & LA ROZE *dans le fond du Théatre*, THIBAULT & COLIN *sur le devant.*

LEANDRE *bas à la Roze.*

ILs n'emportent point le quarteau, je ne pourrai pas sçavoir où est allé Oronte.

LA ROZE *bas.*

Au contraire, vous venez tout à propos : ils l'emportoient, une chûte l'a fait ouvrir, ils s'enyvrent, ils parleront.

THIBAULT.

Parleront toi-même. Quelle canaille est-ce là ? la, la, la, la, la.

LEANDRE.

Si j'approche, ils s'enfuiront. Aborde-les toi, & tâche de les faire parler, j'écouterai d'ici ce qu'ils diront. J'ai tout mon monde prêt pour aller après Angélique.

THIBAULT *se levant entendant venir quelqu'un.*

Qui va là?

LA ROZE.

Ami de la garde.

THIBAULT.

Ah! c'est toi, la Roze?

LA ROZE.

Bon soir, Maître Thibault, qu'est-ceci?

THIBAULT.

Tu vois un pauvre homme qui se ruine de bonne grace.

LA ROZE.

D'où vient que vous êtes pâle.

THIBAULT.

C'eſt que je bois du vin blanc.

LA ROZE.

Non, vous êtes effrayé : mais vous vous allarmez de peu de choſe.

THIBAULT. *Il met du vin dans le chapeau de la Roze.*

De peu de choſe? helas ! tiens, mon pauvre la Roze, prens part à mon infortune.

LA ROZE, *aprés avoir bû.*

Léandre eſt cauſe de ceci : mais il payera tout, il eſt libéral comme un Roi.

THIBAULT.

Léandre ? tantôt il ma vouloit tuer ; il eſt pourtant bon homme.

LA ROZE.

C'eſt que franchement votre Monſieur Oronte lui joue un vilain tour de lui enlever ſa Maîtreſſe.

COLIN.

Têtidié que c'eſt un fin merle que notre Monſieur.

THIBAULT.

Paix, paix, paix, Colin.

COLIN.

Mordié le tour eſt bon, un caroſſe à ſix chevaux.

LA ROZE.

Et bien ?

THIBAULT.

Paix, paix, Colin, les murailles de cette cour ont des oreilles.

COLIN.

Qui ne croiroit qu'ils ſont allés loin ?

LA ROZE.

Comment donc?

THIBAULT.

Paix, paix, Colin. Je te vois venir; si tu n'y prends garde, tu vas dire qu'ils sont allés à notre jardin.

LEANDRE.

Au jardin? allons vite.

SCENE XXI.

THIBAULT, COLIN, LA ROZE,

THIBAULT.

IL faut bien songer à ce qu'on dit quand on boit.

LA ROZE *bas.*

Voilà mon Maître instruit, il est parti: bon.

THIBAULT.

Bon? parbleu je le crois qu'il est bon.

COLIN.

Sanguié notre Monsieur n'en têtera non plus que Jean de Vert.

THIBAULT.

Paix, paix, te dis-je: tu ne connois pas le vin, il fait parler; j'ai plus d'expérience que toi, demande à la Roze. Qu'en dis-tu?

LA ROZE.

Je dis que vous avez raison; l'on dit toujours la vérité dans le vin.

THIBAULT.

Dans le vin? c'est bien parlé cela.

LA ROZE.

LA ROZE.

Si les Juges faifoient bien, pour faire parler les gens, au lieu de leur faire boire de l'eau, ils leur feroient boire du vin.

THIBAULT

Boire du vin? voilà qui eft beau: retiens cela, Colin.

LA ROZE.

Ce feroit un moyen fûr pour leur faire dire ce qu'ils fçavent. Il n'eft ni priéres, ni menaces, ni or, ni tourment, ni rien enfin qui faffe jafer comme cela.

Mettant la main fur le quarteau.

THIBAULT.

Comme cela? Il faut donner cet avis au Châtelet: que fçait-on? peut être quelque jour nous en profiterons. A propos, la Roze, que dit-on de la guerre?

LA ROZE.

De fort bonnes nouvelles de tous côtés.

THIBAULT.

Morbleu, je fuis las de planter des choux, il faut que je meure Dragon.

COLIN.

Têtedié je ne vous quitte point, il fait bon avec vous.

THIBAULT.

J'entens un peu l'art militaire de la guerre.

COLIN.

Il faut bien que vous l'entendiez. Morguié je pris garde l'autre jour que les Capitaines rangeoient les foldats tout fin droit comme vous rangez les choux de notre jardin; je crois, Dieu me le pardonne, qu'ils l'ont appris de vous.

THIBAULT.

Tiens, la Roze, si je commandois une armée, entends-tu ?

LA ROZE.

J'entends.

THIBAULT.

Figure-toi que les Bavarois sont dans cette plaine.

LA ROZE.

Fort bien.

THIBAULT *montrant du vin répandu.*

Voilà le Rhin qui nous sépare, * & voici mon artillerie.

LA ROZE.

Je comprens.

THIBAULT.

Je mettrois d'abord mes troupes en bataille au bord du Rhin ? après je ferois donner les....les... Mais faisons boire un coup à nos gens pour les faire prendre courage. *Ici ils boivent tous trois.*

THIBAULT, *après avoir bu.*

Les Bavarois donc....

SCENE XXIII.

MARGOT, THIBAULT, LA ROZE, COLIN.

MARGOT.

Miséricorde ! que vois-je ?

THIBAULT.

Les Bavarois. ...

* *Mettant la main sur le quarteau.*

MARGOT.

Yvrogne, quel ménage fais-tu ici? Je ne m'étonne pas de ce qui vient d'arriver au jardin.

THIBAULT.

Qui eſt là?

MARGOT.

Sauve-toi, malheureux; voici notre Monſieur, qui t'aſſommera.

THIBAULT.

Tu me feras perdre la bataille.

MARGOT.

Fuis, te dis-je, ne me connois-tu point? je ſuis ta femme.

THIBAULT.

Ma femme! tiens, ſans toi j'allois défaire les Bavarois.

MARGOT.

Il ne ſçait ce qu'il dit.

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, ORONTE, ORPHISE, MARGOT, THIBAULT, COLIN, LA ROZE.

LEANDRE, *parlant à des gens qui ſont derriere le Théatre.*

C'Eſt aſſez, Meſſieurs, Angélique eſt en ſûreté, je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

THIBAULT.

La paix eſt faite, on congédie les troupes.

ORONTE, *à Thibault, en paſſant.*

Maraut, nous nous reverrons demain.

THIBAULT.

Demain ? oui, Monsieur, demain.

LEANDRE.

Vous pouviez, Oronte, m'épargner cette peine, & n'être pas si secret.

ORPHISE.

Laissons ces contestations inutiles. Oronte, j'ai voulu vous servir, notre secret a été revelé, ce n'est pas ma faute.

ORONTE, *en s'en allant.*

A qui m'étois-je confié ?

THIBAULT.

C'est Margot qui a parlé.

MARGOT.

Infame !

ORPHISE.

Léandre, ne m'en sçachez pas mauvais gré ; je croyois marier ma Niece plus avantageusement avec Oronte : mais enfin elle s'est declarée pour vous. Damis y consent ; je vous ai toujours estimé : allons chez moi terminer cette affaire.

THIBAULT, *en menant la broüette en chancelant.*

Allons-nous-en loin des écornifleurs, achever de boire notre vin, s'il en reste dans le quarteau.

LA ROZE, *en le soulevant.*

Il y en a encore pour faire reveler bien des secrets.

FIN.

LA PRUDE DU TEMPS,

COMEDIE.

EN CINQ ACTES,

PAR Mr. PALAPRAT,

Repréſentée le 7 de Janvier 1693.

D

P

ra
Ja
ta
ce
d
d
c
f
i



DISCOURS
SUR LA
PRUDE DU TEMPS.

CETTE Comédie eut un ſort ſi malheureux, qu'il y a une eſpéce de courage à oſer avouer qu'elle eſt toute de moi. Jamais il n'y eut de vengeance plus éclatante que celle que les ſiflets tirérent dans cette occaſion de la témérité que j'avois eue de les jouer dans mon Prologue du Grondeur. Je confeſſe cependant de bonne foi, que ſi elle ne méritoit pas un déchaînement ſi tumultueux, j'avois tort d'eſpérer qu'un jugement poſé & raſſis lui eût été plus favorable : mais autant que les critiques ont ſouvent raiſon, autant les ſiflets ont toujours tort ; d'autant plus que s'ils ne font tant de bruit que pour mortifier un Auteur, il ne produit pas l'effet qu'ils en attendent, puiſqu'il a toujours de quoi ſe flater qu'on lui a fait ſon procès ſans l'entendre, quand on n'a pas voulu entendre ſa Piéce.

Cette procédure, pour parler ainſi, eſt bien oppoſée à toutes les formes : les plus grands criminels ne ſont pas expoſés à cet-

te précipitation, & ceux même dont la condamnation ne ſçauroit être douteuſe étant pris en flagrant délit, ne ſont jugés que par les régles.

Le froid avec lequel on voit la repréſentation d'une Comédie, cet ennui, cette glace, cette langueur répandue ſur le viſage des ſpectateurs, ſont plus injurieux & plus mortifians pour un Auteur, que ces chaleurs, ces emportemens, & ces impétuoſités précoces & orageuſes, qu'on attribue très-ſouvent à des cauſes qui deshonorent plus ceux qui les excitent, que le malheureux ouvrage contre lequel elles ſont excitées.

Si on avoit daigné écouter cette Piéce paiſiblement, j'aurois eu la confuſion de voir que les gens de bon goût m'auroient dit qu'elle manquoit d'action; que j'avois pris en beaucoup d'endroits pour action, ce qui n'en eſt que la préparation; qu'elle eſt confuſe & trop chargée de matiére: & voilà certainement ce qui l'auroit fait échouer.

Le premier Acte fut reçu avec applaudiſſement. Je n'ai guéres vû ſur le Théatre rien qui y ait fait plus de plaiſir que la jeune Suſon tirant le ver du nés de Javote, d'une vieille ſuivante fine & ruſée, & leur réconciliation avec leurs embraſſemens finiſſoit cet Acte au gré de tout le monde.

Le ſecond, qui eſt ouvert par la trem-

blante Henriette devant la prude Eliane sa mere, fut proscrit dès le troisiéme vers. Il est vrai que l'Actrice l'estropia un peu: elle étoit fort pardonnable; celle qui devoit jouer ce rôle avoit eu des raisons pour s'en être dispensée, & on ne l'avoit donné à celle-ci que très-peu de temps avant la représentation. Le Parterre se révolta, l'attention s'en alla à vauleau, & il ne fut plus question que de huer chaque vers, chaque mot: & la fureur de la prévention alla si avant, que même cet Acteur si gracieux, qui n'a qu'à paroitre pour mettre les spectateurs de bonne humeur, fut mal reçû. Il faisoit le rôle de Charlot, c'est-à-dire, d'un vrai jocrisse, d'un grand benét de seize à dix-sept ans. On se gendarma parce qu'il venoit une raquette à la main, tel qu'un enfant qui sort de jouer au volan. Je voudrois bien sçavoir ce qu'il y a à sifler dans l'action d'un innocent de cet âge, qui paroit une raquette à la main, & si l'image d'un jeu, qui fait quelquefois l'amusement des personnes les plus raisonnables, a rien de bas sur le Théatre.

Enfin le tumulte augmenta à ce point, je ne sçaurois dire pourquoi, [& je me flate encore que le Lecteur ne le sçaura pas mieux] que l'arrivée de Babille n'eut pas assez de force pour l'appaiser, & de Babille joué par cet excellent Comique, qui

mérita dès son enfance qu'on l'appellât le petit Moliére. On n'écouta qu'à bâtons rompus la Scéne qu'il fait avec Javote, quoique Javote fut représentée par une des meilleures Actrices qu'il y ait jamais eu, Mademoiselle Beauval, c'est tout dire. Il ne me souvient pas si la tempête cessa pendant l'entr'acte, & si les airs que les violons jouérent ne furent pas aussi sifflés. En un mot, tout n'alla plus qu'en dégringolant, s'il m'est permis d'employer cette expression basse dans une peinture aussi vile, & la Piéce ne fut pas achevée.

Voilà ce qu'on appelle faire, après vingt ans, une rélation bien fidelle de la chûte de son ouvrage. Je n'ai pas consenti à son impression après si long-temps, dans la vaine espérance qu'elle seroit à la honte du Parterre de ce jour-là : au contraire j'avoue que s'il avoit jugé avec moins de violence, il auroit peut-être prononcé à-peu-près le même arrêt avec plus de justice. Cette Piéce manque des deux choses les plus essentielles au Théatre ; la simplicité, & l'action. D'ailleurs elle n'est pas mal versifiée, elle est assez noblement écrite ; elle a des traits & des portraits, qui pouvant être appliqués à mille personnes, ne courent risque d'en offenser aucune en particulier : précaution qu'on ne peut assez observer en travaillant pour le Théatre. Il

doit avoir en vûe la correction des mœurs de la ville, & iamais la ſatyre du citoyen: & autant que la charge de Cenſeur étoit reſpectable parmi les Romains ſur le métier bas, infame & déteſté de calomniateur, ou de dénonciateur, car je n'y fais point de différence; autant doit être craint & mépriſé un Auteur qui cherche à faire valoir ſa Piéce, en déſignant les gens par des peintures & des couleurs trop marquées, quand on vient à le comparer avec un autre Auteur ſage, retenu & modeſte, qui trouve le ſecret d'attaquer le vice ou le ridicule, de ſorte que ceux qui en ſont atteints puiſſent être les premiers à en rire.

Le Lecteur trouvera auſſi dans cette Piéce une ſuite de ce profond reſpect que j'ai eu ſans diſcontinuation pour le Public, je veux dire une retenue dans les bornes les plus ſévéres de la pudeur. Rien n'y approche de la moindre équivoque, & de la moindre idée un peu libre. Il eſt aiſé de faire rire la foule, en ſe permettant certaines libertés: mais en tenant cette route, il n'eſt pas poſſible de ſe faire eſtimer des honnêtes gens.

Il y a des Scénes dans cette Comédie, & ſur-tout les deux de Cléonte avec la Prude, qui mériteroient d'être dans une Piéce qui auroit réuſſi. C'eſt dommage qu'elles ayent été enterrées. Il faut les plaindre du

même malheur qui arrive quelquefois à de fort honnêtes gens, qui eft de s'être trouvés en mauvaife compagnie.

Dans quelque défordre que cette Piéce fut jouée, je ne laiffai pas de remarquer les endroits qui faifoient plaifir à ces fpectateurs appliqués que le bruit ne diffipe point, & qui fuivent l'action d'une Piéce au milieu de la tempête, avec la même tranquillité qu'Archiméde étoit occupé de fes opérations de Géométrie au milieu du fac de fa ville. Voilà les juges qu'un Auteur a à craindre; leur décifion porte toujours. Mais pour une certaine engeance de petits infectes vifant à la figure humaine; (un peu plus efféminée cependant que mâle) pour une volée de jeunes gens à peine ébauchés, voltigeans comme des papillons, dont ils n'ont que la légéreté, fans en avoir la gentilleffe; pour une troupe de frélons qui vont bourdonner dans le Parterre, & s'élevent quelquefois fur le Théatre, quand leur petite finance leur permet d'aller s'y débrailler: hélas! les fpectateurs de toutes ces fortes d'efpeces ne diftinguent pas feulement fi la Piéce qu'on joue eft en vers ou en profe; & il y en a eu tel qui m'a demandé autrefois à moi-même combien d'Actes avoit Oedipe.

C'étoient cependant ces jeunes évaporés, fans goût, fans efprit, fans éduca-

tion, fortis à peine du College depuis un mois, & depuis un quart d'heure du cabaret, qui déterminoient le destin d'une Piéce à sa premiere représentation : leurs saillies souvent étoient autant à craindre, que leur jugement étoit toujours méprisable.

Je parle aujourd'hui sans passion ; il n'est pas possible que je conserve encore quelque rancune depuis vingt ans, puisque je n'en eus point dès le même soir de ma *déconvenue*. Je pourrois citer cinq ou six personnes avec qui j'eus l'honneur de souper, qui rendroient témoignage de ma tranquillité. On eut par politesse une grande attention à ne parler de rien qui pût avoir le moindre rapport au Théatre : on auroit craint de me donner un coup de poignard, si on avoit prononcé le mot de Comédie. La vérité est que je fus assez silentieux dans le commencement du souper : mais on vit bien dans la suite que mon silence venoit plutôt de mon bon appétit, que de ma mauvaise humeur; puisque dès que ce premier appétit eut été un peu satisfait, je fus le premier à dire : Je gagerois bien à coup sûr la part d'Auteur qu'a produit aujourd'hui ma Comédie, que plus de cinquante étourdis qui l'ont sifflée, ne soupent pas si bien que moi. Je laisse à penser la liberté qu'eut chacun de dire son avis sur mon avanture.

Ma retraite est déja si ancienne, que

peut-être n'y a-t-il plus personne qui se fut souvenu de cette avanture tragi-comique, si je ne l'avois réveillée. Les changemens qui sont arrivés en moi, & en mon ennemi de ce jour-là, je veux dire le capricieux, le violent Parterre, doivent avoir opéré une abolition réciproque. Il doit me sçavoir quelque gré de ma retenue, & de la prudence que j'ai eue de ne pas m'exposer à des rechûtes ; comme mille gens, que l'adversité ne peut corriger, & que j'ai vûs tout mouillés encore d'un naufrage, se rembarquer hardiment pour aller se briser contre de nouveaux écueils.

Il se peut fort bien faire que tel qui ne se souvient pas de m'avoir sifflé ce jour-là, (parce qu'il ne s'en souvient pas même le lendemain après avoir dormi) est devenu dans l'Eglise, la Robe, l'Epée ou la Finance, un homme de mérite, dont le suffrage est maintenant autant de poids, qu'il étoit pour lors léger, & de qui la bienveillance me feroit aujourd'hui plus d'honneur, que ne me causa de chagrin la guerre outrée qu'il me déclara dans cette occasion.

Ces temps orageux sont passés : la Police fait regner au Spectacle un calme dont les Spectateurs lui sont fort obligés ; mais dont les Auteurs de qui les Piéces tombent, ne peuvent plus se prévaloir. On ne peut plus rejetter leur chûte sur les soulévemens

d'un Parterre séditieux, & quelquefois aposté; & j'ai vû depuis ce temps-là plus d'une Piéce représentée dans un grand silence d'un bout à l'autre, mais avec un si grand froid & un si grand mépris du côté de l'assemblée, que je ne désepérerois pas, si cela arrivoit souvent, de voir quelque Auteur qui, pour son honneur, s'aviseroit peut-être de prier M. d'Argenson de vouloir bien faire une Ordonnance qui redonnât la liberté aux siflets.

Je suis si persuadé à l'égard de cette Comédie, que si on la représentoit aujourd'hui, la raison feroit ce que fit autrefois le caprice, que je ne la produis au jour que pour l'exemple; comme ces malheureux qu'on expose aux yeux de tout le monde, afin d'intimider par leur supplice ceux qui courent péril de tomber dans un pareil malheur.

Apprenez-donc, jeunes Auteurs, à ne vous éloigner jamais de la simplicité & de l'action, dont le défaut fut le coup mortel de cet ouvrage.

FIN.

ACTEURS.

M. ARGAN, Pere de Mariane & de Charlot.

M. DAMIS, Frere aîné de M. Argan.

ELIANE, Sœur de M. Argan & de M. Damis.

MARIANE Fille de M. Argan, & Sœur de Charlot.

HENRIETTE, Fille d'Eliane.

CHARLOT, Fils de M. Argan, & Frere de Mariane.

JAVOTE, Servante de Mariane.

SUSON, Servante d'Eliane.

CLITANDRE, Amant de Mariane.

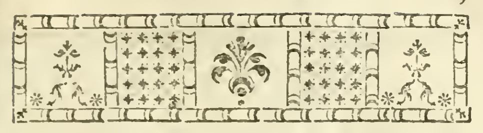
CLEONTE, Amant d'Henriette.

BABILLE, Valet de Clitandre.

M. GILET, Notaire.

DEUX LAQUAIS.

La Scene est à la Campagne, dans le Château d'Eliane.



LA PRUDE DU TEMPS, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SUSON *seule.*

Quand je devrois goûter des plaisirs infinis,
Lorsque Monsieur Argan, pour instruire son fils,
Veut que tout représente ici les Saturnales,
Au milieu des cadeaux, des fêtes, des régales,
Faut-il qu'un sort cruel traversant mes desirs,
Empoisonne pour moi ces jeux & ces plaisirs?

SCENE II.

JAVOTE, SUSON.

JAVOTE, *en rêvant.*
en apperçevant Suson.

N'Arriveront-ils point? Ah! voici rabat-joie.
Te verrai-je toujours?

SUSON.

Eliane m'envoye
Dire à Monsieur Argan....

JAVOTE.

Ho, vas-y donc.

SUSON.

Helas!
Si vous me connoissiez, vous ne me fuiriez pas.
Songez que vous pouvez avec quatre paroles...

JAVOTE.

Veux-tu recommencer tes demandes frivoles?
Je ne sçai rien, adieu.

SUSON.

Vous brusquez sans raison,
Javote.

JAVOTE.

Sans sujet vous fatiguez, Suson.

SUSON.

Croyez-moi, ce n'est pas pour rien que je vous presse.

JAVOTE.

On doit être à cette heure auprès de sa Maîtresse:
Laisse-moi.

SUSON.

La défaite eſt mauvaiſe; entre-nous,
Mariane n'a pas encor beſoin de vous.
Sur ſon chapitre enfin ne ſoyez inquiéte,
Qu'autant que je le ſuis ſur celui d'Henriette.
Elles ne ſongent guére à nous en ce moment,
Et l'on les entretient trop agréablement
Loin des yeux vigilans de l'auſtére Eliane.

JAVOTE.

Tu t'imagines donc que lorſque Mariane
Eſt avec ſa couſine & notre Précepteur,
Elle a....

SUSON.

La liberté de leur ouvrir ſon cœur.

JAVOTE.

Voudroit-elle choiſir la chambre de ſon frere?

SUSON.

Ce frere eſt un témoin qu'on n'appréhende guére?
Ce benêt, pour le peindre il ſuffit de ce mot,
Grand comme pere & mere, on l'appelle Charlot,
Lui, qu'un colin-maillard, qu'un jeu d'enfant occupe;
Non, je ne vis jamais de ſi parfaite dupe.

JAVOTE.

Seule tu peux ici jaſer juſqu'à demain;
Pour ne pas t'interrompre en un ſi beau chemin,
Du meilleur de mon cœur je te céde la place.



SCENE III.

SUSON *seule.*

QUe sa mauvaise humeur me gêne & m'embarrasse !
Sans sçavoir son secret, lui dirai-je le mien ?
Ce seroit trop risquer, je m'en garderai bien.
Si je le sçai d'ailleurs, que je rirai sous cape. . . .
Si le Maitre-d'Hôtel vouloit mordre à la grape,
Il pourroit m'éclaircir : je le tiens plus adroit,
Et bien mieux informé que Javote ne croit.
Tâchons. . . .

SCENE IV.

JAVOTE, MARIANE, SUSON.

JAVOTE.

ENcor Suson ! Ah! délivrons-nous d'elle.
Eloignes toi de nous, ô causeuse éternelle !

SUSON *sortant.*

Peut-être quelque jour vous en aurez besoin.



SCENE V.

MARIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

Nous sommes bien ici pour découvrir de loin ;
Et de ce grand salon on voit toute la plaine :
Il ne vient pas un chat.

MARIANE.

Notre espérance est vaine.

JAVOTE.

Pourquoi ?

MARIANE.

Mon oncle presse, il propose un parti.

JAVOTE.

Supposons que d'hier Clitandre soit parti,
Il ne peut....

MARIANE.

L'inconstant n'y pense pas peut-être.

JAVOTE.

Et moi je vous réponds du valet & du Maître,
De leur fidélité n'ayez aucun souci.

MARIANE.

Helas! que ferions nous quand ils seroient ici ?
Elmne s'obstine à nous garder à vûe ;
Qui nous menageroit un moment d'entrevûe ?

JAVOTE.

Qui ? Cléonte, inventif, plein d'esprit, amoureux,
Aimé ; car je soutiens que les Amans heureux

Ont toujours plus d'esprit que ces bergers fidéles ;
Qui ne font qu'adorer les rigueurs de leurs belles.
Pour Henriette, là, parlons, qu'en dirons-nous ?
Elle voudroit sortir d'ici plutôt que vous.
Elle est jeune, adorée, amoureuse, contrainte ;
Le moindre de ces cas tenteroit une sainte.
Si vous en exceptez l'indiscréte Suson,
Tout nous sert, étrangers, & gens de la maison.
Babille. Il faut de lui, laisser parler l'histoire.
Plumes du Châtelet, travaillez à sa gloire ;
C'est à vous qu'appartient le zéle généreux
De la faire connoître à nos derniers neveux.
Pour moi, de me louer je n'eus jamais d'envie :
Je puis dire pourtant que j'ai passé ma vie
Dans des conditions où j'ai beaucoup appris.
Fille d'une Coiffeuse illustre dans Paris,
J'ai servi trois, oui trois coquettes déclarées,
Toutes de leurs Maris par arrêt séparées ;
Une Prude d'éclat, amoureuse à peu près
Comme celle qui brouille ici nos intérêts ;
Deux femmes de Province, & belles & plaideuses ;
Quelques femmes de Cour, & cinq ou six joueuses :
Mais une à qui le Change à peine auroit fourni,
Qui perdoit tous les jours un argent infini,
Et tout bien calculé n'étoit pas malheureuse.
Et vous craignez encor qu'une affaire amoureuse
Puisse échouer jamais en de si bonnes mains ?

MARIANE.

Ah ! ne nous flatons point : est-ce à tort que je crains ?

JAVOTE.

Retirez-vous d'ici, j'apperçois votre pere ;
Je sçaurai ce qu'il pense, allez, laissez-moi faire.

SCENE VI.

M. ARGAN, JAVOTE.

JAVOTE.

HE' bien, qu'eſt-ce, Monſieur, vous voilà bien content.

M. ARGAN.

Tu ne ſçais pas encor le bonheur qui m'attend.
Je termine demain cet heureux mariage,
Que j'ai tant ſouhaité, qui ſera ton ouvrage:
Mon frere pour cela me donne un rendez-vous,
Sous prétexte de chaſſe il nous aſſemble tous;
C'eſt chez lui que ſe fait cette grande entrevûe,
Et Mariane enfin ſera demain pourvûe.

à part.

JAVOTE.

Quelle nouvelle, ô Ciel! Monſieur, vous connoiſſez
L'ardeur que j'eus toujours pour tous vos....

M. ARGAN.

C'eſt aſſez.
Mais, toi-même, à ton tour, n'es-tu pas ſatisfaite
De me faire jouir d'une douceur parfaite?

JAVOTE.

Moi, Monſieur? vous avez trop de bonté pour moi.

M. ARGAN.

Si j'ai quelque bonheur, je ne le dois qu'à toi;
Toi ſeule à Mariane as ſçû faire comprendre

Qu'elle ne devoit plus s'attacher à Clitandre.
Sans blesser hautement mon inclination.
Je ne le connois point : mais sa profession
Aux desseins que j'ai fait ne s'accommodoit guére.

JAVOTE.

Monsieur, je n'ai rien fait que ce que j'ai dû faire.

M. ARGAN.

Il est vrai : mais tout autre en eût fait beaucoup moins :
Ce n'est pas cependant le plus cher de tes soins ;
Le plaisir de trouver Mariane traitable,
Céde à celui de voir son frere raisonnable.
On ne m'accuse plus, grace à son Précepteur,
Que je suis aveugle d'un espoir trop flateur.
Depuis que pour mon fils tu m'as donné Cleonte,
De sa stupidite l'on me fait moins de honte,
Je le vois dans l'etude engagé bien avant.

JAVOTE.

Quelle rage avez-vous de le rendre sçavant ?

M. ARGAN.

Il me suffit qu'il soit homme de Robe, comme. . . . .

JAVOTE.

Vous n'en voulez donc pas faire un fort habile homme ?
Vous voila maintenant au comble de vos vœux ;
Vos deux enfans, Monsieur, vous rendront trop heureux :
Rien ne peut desormais manquer à votre joie.
Pourvû d'un œil riant qu'Eliane la voie.

M. ARGAN.

Hélas ! tu la connois sur le fait des plaisirs ;
La retraite est toujours l'objet de ses désirs.

JAVOTE.

JAVOTE.

En criminels d'Etat elle garde nos filles.

M. ARGAN.

A moins que de hauts murs, des prifons & des grilles,
Elle condamne tout. Sa farouche vertu
S'attache à regarder, à groffir un fétu ;
Les fautes à fon gré ne font jamais petites.

JAVOTE *bas.*

Ne voilà-t-il pas bien nos Prudes hypocrites,
Lorfqu'on ne leur veut plus faire part du gâteau ?

M. ARGAN.

Un Cloître a des douceurs que n'a pas ce château ;
Jour & nuit on n'entend que fes mercuriales.
Par exemple, pourquoi blâmer ces Saturnales
Que depuis quelques jours on explique à Charlot ?
Eft-ce un jeu criminel, fous prétexte qu'il faut
Qu'avec nous les valets foient mêlés dans la fête ?

JAVOTE.

Laiffons-la feule ici gouverner à fa tête,
Donnons-lui le bon foir, & regagnons Paris.

M. ARGAN.

Oui, fi je n'attendois mon neveu le Marquis,
Cet hymen achevé cela fe pourroit faire.
Ce n'eft pas qu'à ma fœur je vouluffe déplaire ;
J'eus de tout temps pour elle un tendre attachement :
Mais elle doit venir dans mon appartement ;
Elle me l'a mandé par Sufon. Adieu. Compte
Que tu m'as obligé de me donner Cléonte,
Que tu peux efpérer toute chofe de moi ;
Mariane établie, on va fonger à toi.

SCENE VII.

JAVOTE *feule.*

PAr ma foi la rougeur au vifage me monte,
Quand je vois le bon-homme entêté de Cléonte
Pour les leçons qu'il donne à toute fa maifon.
Tant de reconnoiffance eft fort peu de faifon.
Si charitablement on lui faifoit entendre
Que ce faux Précepteur eft frere de Clitandre,
Que fon foin pour Charlot, & fon manége enfin
Eft de l'invention d'un fcélérat bien fin,
Dont j'ai fans vanité l'honneur d'être complice,
Il ne vanteroit guére un fi rare fervice,
Et m'honoreroit moins de fon affection,
Mais nous menons la chofe avec précaution;
Et qui diantre pourroit pénétrer nos myftéres?
Perfonne du logis n'entre dans nos affaires,
Et que j'aille caufer avec Sufon? Sufon
Qui me paroît avoir moins de fens qu'un oifon.

SCENE VIII.

SUSON, JAVOTE.

SUSON.

VOus me faites honneur.

JAVOTE.

Et toi tu me lanternes.

SUSON.

Je viens pourtant vous dire....

JAVOTE.

Hé tréve aux balivernes,
Tu ne tenteras point ma curiosité.

SUSON.

Vous interprétez mal mon importunité;
Et si je veux entrer dans votre confidence,
C'est en vous découvrant mon secret par avance;
N'en doutez point je puis par de secrets ressorts...

JAVOTE.

Mais ne faut-il pas bien qu'elle ait le Diable au corps?

SUSON.

De grace, écoutez-moi, la faveur n'est pas grande,
C'est au nom de Babille enfin qu'on la demande.

JAVOTE.

Babille? Qu'est-ce à dire, & qu'est-ce que j'entends?
Hé bien, sçachons par là qu'est-ce que tu prétends.

SUSON.

Je le veux bien: voyez, je suis fort ingénue;
La carte de céans ne m'est plus inconnue:
Gardez, si vous voulez, un silence éternel,
Pour moi j'ai tout appris par le Maître d'hôtel.

JAVOTE.

Oh! pour la rareté du fait sçachons l'affaire,
Beaux contes d'un hableur, d'un franc visionnaire.
Hé bien, raconte-moi ce qu'on t'a dit, pour voir.

SUSON.

Hai, bon, je me mocquois: qui pourroit rien ſçavoir ?
Vous êtes ſi prudente & ſi myſtérieuſe.....

JAVOTE.

Dis toujours, à mon tour je deviens curieuſe.

SUSON.

Je ne ſçai rien.

JAVOTE *fait deux pas pour s'en aller.*

Adieu. Je créve de dépit.

SUSON.

Revenez, revenez, voici ce qu'on m'a dit,
Que Mariane hait l'époux qu'on lui deſtine,
Et qu'elle aime toujours Clitandre.

JAVOTE.

Ha, la coquine.

SUSON.

Qu'il doit bien-tôt céans être à l'inſçu de tous,
Que ſon valet auſſi n'eſt pas hai de vous.

JAVOTE.

De moi ?

SUSON.

De vous, de vous.

JAVOTE.

Ton Maître d'hôtel rêve.
Tous ces Maîtres d'hôtel mériteroient la Grêve:
On doit ſe défier de ces méchans eſprits,
Suſpects dans leurs diſcours comme dans leurs écrits.
Les têtes de bon ſens à croire ſont moins promptes,
N'ajoutent foi jamais à pas un de leurs contes,
Enfin n'ignorent plus l'habitude qu'ils ont
De groſſir hardiment tous les contes qu'ils ſont.

SUSON.

Celui-ci m'a rendu la chofe toute nue ;
Il n'ajoute jamais, jamais ne diminue.

JAVOTE.

Et d'Eliane a-t-il parlé? de bonne foi.

SUSON.

Non: Mais....

JAVOTE.

Eh bien?

SUSON.

Hum.

JAVOTE.

Dis.

SUSON.

Je foupçonnerois.

JAVOTE.

Quoi?

SUSON.

Que quelqu'un apprivoife une humeur fi fauvage.

JAVOTE.

Ah! que dis-tu, méchante? une femme fi fage.

SUSON,

en fe frappant fur le cœur.

Elle eft fage, il eft vrai: mais fur ce que voilà
La fageffe, ma foi, ne fert pas de cela. *
D'abord fur ce qui plait la raifon eft rétive :
Mais infenfiblement l'heure fatale arrive :
On fuccombe à la fin, fans qu'on fçache comment,
A ce qu'on furmontoit dans le commencement ;
La raifon ne fait plus que des efforts bien lâches,

* *En faifant un gefte de l'ongle avec les dents.*

Le pauvre cœur est pris, & le diable est aux vaches.

JAVOTE.

Malepeste, à qui donc avois-je affaire ici?
Eh! la fine matoise en tous chefs que voici.
Et notre Précepteur qui devant elle brille?

SUSON.

Bon, ne sçait-on pas bien qu'il adore sa fille?

JAVOTE.

Qui? ce petit garçon seroit-il si hardi?
Un Pédagogue....

SUSON.

Allez, je sçai ce que je di.

JAVOTE.

Petit cuistre échappé d'Harcourt ou de Navarre.

SUSON.

Je sçai bien ce qu'il est, sans qu'on me le déclare.
Avoir autant de bien à nous deux aujourd'hui,
Que la pauvre Henriette a de penchant pour lui,
Nos Amans entreroient dans les cinq grosses Fermes.

JAVOTE.

Quelles fables! Sournoise, où prens-tu tous ces termes?
Juste Ciel! quel tissu d'affreuses faussetés:
Je veux pour mon salut prendre mes sûretés:
Quelle corruption chez les gens de service!
D'où diantre as-tu tiré ce grand fond de malice?
Quel dangereux exemple as-tu si bien suivi;
Et chez quelle dévote enfin as-tu servi?

SUSON.

Dans quelque faute au moins excusez si je tombe,
J'ai la simplicité d'une jeune colombe.

JAVOTE.

Le ferpent !

SUSON.

Mais j'agis avec affection.
Comme vous le voyez, j'ai bonne intention ;
Et fi vous vouliez bien m'inftruire de mon rôle,
Je pourrois profiter un jour à votre école.

JAVOTE.

L'innocente !

SUSON.

Parlons fans fard, c'eft trop jouer :
Apprenez mon fecret, je veux bien l'avouer.
J'aime ; & comme en amour le fort n'accorde guére
Le penchant d'une fille avec le choix d'un pere,
Le mien, pour me guérir de cette paffion,
Me mit céans : Sçachant la réputation
De la févérité d'Eliane, une fille
Eft mieux à fes côtés que derriere une grille.
Il eft vrai qu'elle eft rude, & contraint à tel point,
Que ce feroit péché de ne la tromper point.
Tâchons-y de concert. Je fçai que pour le faire
Vous n'avez plus ici befoin que d'un Notaire :
Mon amant l'eft. Comptez qu'il fera plus pour moi
Que pour tout l'or du monde.

JAVOTE.

Es-tu de bonne foi ?

SUSON.

A ne vous point mentir, mon intérêt me porte.

JAVOTE. *Elles s'embraffent.*

Embraffons-nous, jurons la ligue la plus forte.

SUSON.

Je voudrois vous fervir comme vous méritez,

JAVOTE.

Sur-tout pardonnez-moi mes incivilités.

SUSON.

Leur motif près de moi vous a juſtifiée.

JAVOTE.

Comptois-je de me voir ſi bien fortifiée ?

SUSON.

Je rougis, vous flatez ſi fort....

JAVOTE.

Sans compliment
Je te céde le pas, prends le commandement ;
Tu ſeras déſormais mon unique héroine,
J'agirai ſous ton nom & ſous ta diſcipline.

SUSON.

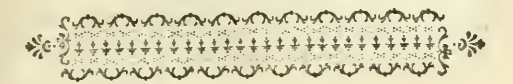
Ne pas ſervir ſous vous ce ſeroit me ttahir ;
Je mets tout mon mérite à vous bien obéir.
Mais nous perdons le temps, en diſcours inutiles.

JAVOTE.

En effet, par cent tours, par cent ruſes ſubtiles,
Il faut mettre en déroute ici nos ennemis :
Comme en guerre, en amour tous moyens ſont permis,
Allons, & qu'à jamais tout le paſſé s'oublie
Pour l'intérêt commun qui nous réconcilie.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELIANE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Madame, tous mes ſoins ſeront-ils ſuperflus?
Depuis près de deux mois vous ne me parlez plus.
Je vois que Mariane à mon oncle eſt ſi chere;
Vous n'avez point pour moi ces tendreſſes de mere:
Je n'imagine point d'où me vient ce malheur;
Aujourd'hui cette plainte échappe à ma douleur.
Ai-je manqué jamais à paſſer les journées
Aux occupations par vous-même ordonnées,
Rien ne touche mon cœur, rien ne peut l'exciter
Que l'eſpoir de vous plaire & de vous imiter:
Je prends pour me former tous les ſoins néceſſaires,
Et je n'obtiens de vous que des regards ſévéres.
Mon oncle....

ELIANE,

Je rougis de ſa facilité.

Vous me remercirez de ma févérité,
Quand l'âge & la raifon éclaireront votre ame.
Mais quoi ? c'eft bien à vous de me citer....

HENRIETTE.

Madame.....

ELIANE.

Pour me faire expliquer prenez mieux votre temps:
Chez mon frere je vais pour des foins importans,
Qu'on me laiffe un moment rêver à mes affaires.

HENRIETTE *bas en s'en allant.*

Hélas! c'eft un moment qui ne m'arrive guéres.

SCENE II.

ELIANE *feule.*

CLéonte aime ma fille, il n'en faut plus douter;
Elle m'enléve un cœur que je n'ai pû dompter:
Henriette lui plaît, & je voudrois lui plaire,
Je le fens, & c'eft là ce qui me défefpére.
Que dis-je ? modérons ces tranfports véhémens;
Puis-je pas fans éclat féparer ces Amans ?
Ménager avec art le temps de leur abfence,
Et réduire Cléonte à quelque complaifance ?
Il m'aimera peut-être: & quand il m'aimeroit,
Eft-ce qu'à l'écouter mon cœur s'abaifferoit ?
A l'eftime où je fuis quelle atteinte profonde ?
Eliane une affaire: ah! que diroit le monde ?
Le monde! Je me forme une vaine terreur:
Qui peut mieux profiter que moi de fon erreur ?
Verra-t-il ma foibleffe, ou la voudra-t-il croire ?

Lorſque l'opinion a bâti notre gloire,
On ne la détruit pas ainſi du premier jour,
Et je puis accorder ma gloire & mon amour.
Modeſte en mes habits, en mes regards farouche,
Qui ſçaura ſi le cœur répond mal à la bouche?
Sçait-on en quoi Mélite employe un ſi grand bien?
Chacun en croit l'uſage & pieux & Chrétien;
Et pour trois charités qu'avec faſte elle a faites,
On n'examine plus ſes dépenſes ſecrettes.
On eſtime Dircé malgré ſes feux ſecrets:
Son avarice a beau faire des indiſcrets,
L'aveuglement public ſur leurs diſcours l'emporte,
Et ſon hypocriſie eſt toujours la plus forte.
A la vertu d'Olimpe on dreſſe des Autels,
Tant le menſonge a l'art d'impoſer aux mortels.
On vient. Voyons mon frere, achevons, le temps preſſe,
Immolons à ma flâme & ma fille, & ma niéce.

SCENE III.

JAVOTE, SUSON.

SUSON.

A Ce compte ils ne ſont jamais venus ici.

JAVOTE.

Non: mais nous réparons ce défaut. Dieu merci,
Tout rit à nos deſſeins. Eliane & ſon frere
Traitent ſécretement quelque importante affaire,

Ils se sont enfermés, & nous aurons le temps
D'attendre, d'introduire, & d'équiper nos gens,
A nos désirs enfin ce moment est propice,
Henriette & Cléonte....

SUSON.

Ha! voici le jocrice.

SCENE IV.

CHARLOT, JAVOTE, SUSON.

JAVOTE.

OU va Monsieur Charlot avec tant de chaleur?

CHARLOT.

Qui moi? je vais trouver ma cousine & ma sœur.

SUSON.

Quel chagrin il va faire à Cléonte.

CHARLOT.

Mon pere
Veut qu'on me divertisse.

SUSON.

Il est fort nécessaire.

CHARLOT.

Pour égayer l'étude il dit qu'il faut jouer.

JAVOTE.

Ce pere est un bon homme, il le faut avouer.

SUSON.

Ces jeux vous plaisent bien?

CHARLOT.

Oui, ceux où l'on devine;

Quand j'y puis une fois attraper ma cousine,
Lui faire une malice, ah, que je suis joyeux!

JAVOTE.

Comme il y va, le drole; il est malicieux!

CHARLOT.

Je ne suis pas un sot, non.

JAVOTE.

C'est ce qu'il me semble;

SCENE V.

SUSON, JAVOTE.

SUSON.

HEnriette & Cléonte, à peine sont ensemble;
Qu'il va les assiéger. Empêchons-le aujourd'hui....

JAVOTE.

Ils sçauront bien sans nous se défaire de lui,
Demeure, à des Amans il ne faut rien apprendre.

SUSON.

Oh! ça, nous verrons donc & Babille, & Clitandre.

JAVOTE.

C'est là notre projet, je t'en dis tout le nœud.
Monsieur Argan attend tous les jours un Neveu,
Qui n'a depuis dix ans paru dans sa famille:
Nous lui supposerons ce Neveu.

SUSON.

Mais Babille

Sçaura-t-il l'imiter? s'il va le rendre mal....

JAVOTE.

Babille? il fera honte à son original.

SUSON.

Connoissez-vous assez sa figure, sa mine?

JAVOTE.

Oui, Cléonte à Toulon l'a vu garde marine.

SUSON.

Quel homme est ce aujourd'hui?

JAVOTE.

C'est un petit Marquis,
Plein d'un esprit de table au cabaret acquis,
Un plaisant de cabale, ou qui le veut paroître,
Une espece de fou qui fait le petit-maître,
Et ne doit cependant ce qu'il a de caquet
Qu'au vin, ni plus ni moins que notre perroquet,
Et croit être un génie au-dessus du vulgaire,
Parce qu'il se distingue en l'art de contrefaire:
Il passe pour le chef des singes d'aujourd'hui,
Nul caractére n'est difficile pour lui,
Il les imite tous, hors celui d'honnête homme:
Tu sçais en bon François comme cela se nomme.
On l'attend: mais ailleurs il est trop accroché;
Je sçai qu'il est coffré pour quelque vieux péché.
Tu crois bien, si Babille introduit en sa place,
Fait que pour son valet céans Clitandre passe,
Que ce que je t'ai dit tantôt ne peut manquer.

SUSON.

Mais Eliane, il faut finement l'attaquer.

JAVOTE.

Ce n'est point là du tout de quoi je suis en peine,
La lenteur de Clitandre est tout ce qui me géne;
Je commence a trouver qu'ils tardent à venir:
Ils devroient être ici, qui les peut retenir?
Clitandre nous écrit du dernier ordinaire,

Qu'ils vont coucher à Reims, pour gagner ton Notaire.
Babille....

SUSON

Sauvons-nous, Eliane paroît.

JAVOTE.

Au contraire, attendons, qu'eſt-ce qu'elle croiroit?

SCENE VI.

ELIANE, SUSON, JAVOTE, UN LAQUAIS *qui éclaire Eliane.*

ELIANE.

Ne rougiſſez-vous point du métier que vous faites?
Quoi, toujours entretiens, conférences ſécrettes?
Et que puis-je juger, malgré la charité,
Lorſque je vous ſurprens dans cette obſcurité?
Vous feriez beaucoup mieux avec vos Demoiſelles:
Pourquoi les quittez-vous? répondez, où ſont-elles?

SUSON.

Elles ſont l'une & l'autre avec Monſieur Charlot,
Et n'ont pas réſolu de ſe quitter ſi-tôt:
Ils alloient commencer certain jeu pour lui plaire.

ELIANE.

Quel jeu?

SUSON.

Colin maillard C'eſt Monſieur votre frere
Qui lui-même a pris ſoin de le leur ordonner.

JAVOTE.

Dame.

SUSON.

Et Monſieur Charlot s'eſt offert à cligner.

ELIANE.

Une fille prudente & de bon ſens pourvûe,
Ne doit perdre jamais ſa Maîtreſſe de vûe.
à Javote.
Allez la retrouver. Vous, arrêtez ici.
Javote, ce n'eſt pas à toi qu'on parle ainſi ;
Ton eſprit, ta conduite eſt bien d'une autre claſſe.

JAVOTE.

Je ne mérite pas, Madame, tant de grace.

ELIANE *au Laquais.*

Et vous, allez m'attendre au petit eſcalier.

SCENE VII.

ELIANE, JAVOTE.

ELIANE.

TOut le monde céans eſt fort peu régulier :
Un tel relâchement ne m'accommode guére.
Javote, je l'ai dit trente fois à mon frere,
Et je ne puis plus voir ſans indignation
L'étrange tour qu'on prend pour l'éducation
D'un ſot, qui ne ſera qu'un ſot toute ſa vie.

JAVOTE.

C'eſt en Monſieur Argan une louable envie.

Quel autre Précepteur auroit-il pû trouver
Pour inſtruire ſon fils, le former, l'élever ?
Cléonte ſeul connoît une douce méthode
A cet eſprit épais, qui plaît, qui s'accommode,
Et par cent petits jeux de ſon invention
Il lui ſçait de l'étude ôter l'averſion.

ELIANE.

Il eſt vrai : mais je crains que ce Précepteur n'oſe,
Abuſant de ces jeux....

JAVOTE *bas.*

Je ſens venir la choſe.

ELIANE.

S'émanciper au point de montrer de l'amour
A ma fille ou ma niece. Or je veux dès ce jour
Creuſer, approfondir cet odieux myſtere,
Dont la ſeule apparence allume ma colere.
Je traiterois Cléonte avec tant de rigueur.....

JAVOTE *bas.*

Je m'en doutai toujours qu'il te tenoit au cœur.

ELIANE.

Qu'il ſe répentiroit d'avoir eu tant d'audace.

JAVOTE.

Mon Dieu, Madame, à quoi ſoupçonnez-vous, de grace,
Que ce pauvre diable aime ? Aimer, amour, amant,
Je connois moins cela que du haut Allemand.

ELIANE.

Mon ame de tout temps fut pour toi ſans reſerve;
Que tant de confiance en ce beſoin me ſerve.

JAVOTE.

Mais il me ſemble, moi, que ce pauvre garçon,
D'un homme entreprenant n'a pas trop la façon :
Malheur à qui ſeroit ſi mal appariée,

Helas! il est timide en jeune mariée.

ELIANE.

Cette timidité souvent est ce qui plaît,
Et tu dois m'avouer que bâti comme il est,
Passionné, tourné d'une maniere tendre,
Jeune, galant, il peut charmer & nous surprendre.

JAVOTE.

A quoi donc jugez-vous qu'il ait donné son cœur?

ELIANE.

Fait-il rien qui ne prouve une sécrette ardeur?
Ce ne sont pas ses vers & ses chansons nouvelles;
Car l'esprit seul souvent produit ces bagatelles,
Tout en paroît pourtant languissamment rêvé,
Et le chiffre des cœurs que tantôt j'ai trouvé
Renferme plus d'amour que de galanterie.
Laquais, éclairez-nous. Cherchons-en, je te prie,
Les caracteres vrais & le sens amoureux.
Des devises qu'il fait, de tous ces petits jeux,
J'en jurerois, Charlot n'est rien que le prétexte.

JAVOTE *bas.*

La bonne Dame en tient, j'en reviens à mon texte.
Haut. Voyons si je pourrai servir de truchement.



SCENE VIII.

ELIANE, JAVOTE, CLEONTE, HENRIETTE, UN LAQUAIS.

Le Laquais éclaire Eliane, pendant qu'elle rêve attentivement sur un papier.

CLEONTE.

UN seul moment se voir, & trembler ce moment!

HENRIETTE.

Oui, telle est de nos cœurs la déplorable assiette,

CLEONTE.

Il faut finir nos maux, adorable Henriette.

ELIANE, *sans ôter les yeux de sur le papier.*

Que dis-tu, Henriette?

JAVOTE *appercevant les Amans.*

Oh Ciel! nos jeunes foux!

SCENE IX.

MARIANE, HENRIETTE, CLEONTE, ELIANE, JAVOTE, UN LAQUAIS.

MARIANE *en entrant.*

VOyez-vous pas ma tante?

JAVOTE.

A ses regards jaloux

Comment les dérober ? * Voyez son peu d'adresse :
Il dort, & ne sçait pas éclairer sa Maîtresse.

LE LAQUAIS.

Vous mentez. Falloit il me pousser pour cela ?
Qu'elle est fine, elle a vû Monsieur Cléonte là.

ELIANE.

Cléonte, où venez-vous, & dans cette heure induë ?

MARIANE.

Nous vous avons, Madame, en passant entenduë.
Ma cousine me suit.

ELIANE.

Ho, je m'en doute bien !
Vous priver d'être ensemble en est-il de moyen?

MARIANE.

Cette étroite amitié nous rend-elle coupables ?

ELIANE.

Non. Si vos entretiens étoient plus raisonnables:
Mais de cent pauvretés toujours vous occuper !
Que faisoit Henriette attendant le souper ?

HENRIETTE.

J'achevois un ouvrage imité de la Chine.

* *Javote fait tomber le flambeau au Laquais, & éteint la bougie.*



SCENE X.

ELIANE, MARIANE, HENRIETTE, JAVOTE, CHARLOT.

CHARLOT *en Colin-maillard.*

J'Entends de ce côté la voix de ma cousine :
Oh ! je l'attraperai sûrement. Je vous tien.
Il prend Eliane.

ELIANE.

Qu'est-ceci ?

CHARLOT.

Je m'en mocque, & je vous tiendrai bien ;
Vous n'échapperez pas, je vous connois de reste.

ELIANE.

Je me doute du tour.

CHARLOT.

Oui ? vous faites la peste.
Voyez donc la malice, on me bande les yeux,
Et l'on me plante la tout seul. Eh bien ! tant mieux,
Laissez faire. Tenez, voilà votre serviette.
Il la jette.
Vous me la payerez bien, ma cousine Henriette.

JAVOTE.

Voyez comme on se trompe en croyant deviner.
Ma foi, Monsieur Charlot, allez encor cligner.

CHARLOT.

Ha !

ELIANE.

Je devine, moi, plus juste, & je rassemble

Les raiſons qui vous font être toujours enſemble.
Voilà ce qu'a produit ce malheureux Eté :
L'innocence jamais ne ſuit la liberté.
Me croirez-vous encor après cela, mon frere ?
On eſt à votre avis trop rude, trop ſévére,
Et de votre moleſſe on ſe plaint trop ſouvent.

à Henriette.

Dès demain vous prendrez le chemin du Couvent.

à Charlot.

Vous, à qui l'on permet ces belles habitudes,
Innocent, imbécile, achevez vos études,
Et juſques-là de plaire épargnez-vous le ſoin.

JAVOTE.

Le pauvre adoleſcent ! vous l'envoyez bien loin.

SCENE XI.

ELIANE, MARIANE, JAVOTE.

ELIANE.

POur vous que je croyois plus modeſte & plus ſage,
Grace au Ciel nous devrons demain au mariage
Le bien de nous défaire entiérement de vous.

MARIANE.

Madame....

ELIANE.

On ne vit point de la ſorte chez nous.

MARIANE.

Vous croyez....

ELIANE.

Supprimez vos excuſes frivoles,
Et bien-tôt les effets répondront aux paroles.

SCENE XII.

MARIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

ELle ne va pas mal déclamer contre nous.

MARIANE.

De mon cruel deſtin ce ſont les moindres coups;
Quelque éclat contre moi qu'Eliane projette....

JAVOTE.

Tout l'orage, il eſt vrai, tombe ſur Henriette.

MARIANE.

Que ſa peine eſt légére auprès de mes ennuis!
Eſt-elle enfin à plaindre autant que je le ſuis?
Elle voit ſon Amant, cet Amant eſt fidelle,
Et le mien ne vient point: ſon abſence cruelle....

SCENE XIII.

CLEONTE, CLITANDRE, MARIANE, JAVOTE.

CLEONTE.

AH! j'apperçois Javote & Mariane auſſi.
Mon frere eſt arrivé, je vous l'amene ici;
Madame, permettez que je vous le préſente.

SCENE XIV.

SUSON, CLITANDRE, CLEONTE, MARIANE, JAVOTE.

SUSON.

VOulez-vous faire attendre une heure votre Tante?
Voilà cinquante fois qu'il vous faut appeller :
Chez Monsieur votre pere elle vous veut parler.
Ils viendront vous chercher si vous ne venez vite.

CLITANDRE.

Madame.....

MARIANE.

Hélas! Clitandre, il faut que je vous quitte.

CLITANDRE.

En vain vous espérez que je vous quitte ainsi.

MARIANE.

Quel malheur si quelqu'un vous rencontroit ici!

CLITANDRE.

Faut-il qu'en vous voyant mon désespoir redouble?

MARIANE.

Ne suivez point mes pas, vous augmentez mon trouble.

Suson emporte la lumiére.

CLITANDRE.

Cruelle, est-ce l'accueil qu'on fait à son Amant?

CLEONTE.

Passez sans repliquer dans mon appartement,
Je vous découvrirai de terribles mystéres.

SCENE

SCENE XV.

JAVOTE *seule.*

NOs Amans ne sont pas trop mal dans leurs affaires ;
Et malgré le dragon qui s'oppose à leurs feux,
Ils se verront sans doute, & je les tiens heureux.
Mais, moi, je ne suis pas si chanceuse peut-être,
Je n'ai point vû venir Babille avec son Maître.

SCENE XVI.

BABILLE, JAVOTE.

BABILLE.

J'Entends Javote.

JAVOTE.

Hom, hom, qu'est ceci ?

BABILLE *à part.*

C'est sa voix.

JAVOTE.

L'ingrat le dévançoit de bien loin autrefois.

BABILLE *à part.*

Parle-t-elle de nous ? écoutons.

JAVOTE.

A l'armée
On court tant de dangers, j'en suis toute alarmée :
Il est vrai qu'il est sage, & ne va point aux coups.

BABILLE *à part.*

La sotte assûrement ne parle pas de nous.

JAVOTE.

Me l'aurois tu ravi, trop funeste bataille !
Quoi, je ne verrai plus cet air grand, cette taille,
Ce port, ce noble port, & ces yeux pleins d'attraits ?

BABILLE *à part.*

Assûrément c'est moi, je me trouve à ces traits.

JAVOTE.

Craindroit-il du Prevôt quelque nouvel outrage,
Et se cacheroit-il ?

BABILLE *à part.*

Ce n'est pas moi.

JAVOTE.

J'enrage.
On est en mille endroits retenu malgré soi,
Quand on a de l'esprit, qu'on est bien fait....

BABILLE *à part.*

C'est moi.

JAVOTE.

J'y suis. En arrivant quelqu'un l'aura fait boire :
Il ne viendra jamais par une nuit si noire.
L'yvrogne !

BABILLE *à part.*

C'est moi-même, il n'en faut plus douter

JAVOTE.

Seroit-ce un autre amour qui pourroit l'arrêter ?

BABILLE *à part.*

Non, & l'on m'a trouvé tel par toute la terre,
Trop constant, trop loyal pour un homme de guerre.
Sur ce chapitre seul je ressemble aux Bourgeois.

JAVOTE.

Enfin il ne vient point. Ah ! je me mords les doigts

D'avoir à cet ingrat paru si peu cruelle,
Si le traître est atteint de quelque ardeur nouvelle.

BABILLE *à part.*

J'aime bien à lui voir pour nous cette terreur.

JAVOTE.

Il en mourroit.

BABILLE.

Tubieu, tirons-là donc d'erreur;
C'est un vrai diable. * Enfin le miroir de constance....

JAVOTE.

Hai!

BABILLE.

Le phénix d'amour & de persévérance,
Babille est trop payé de ses nobles exploits,
Te retrouvant fidéle encore après six mois.

JAVOTE.

Ha, que tu m'as fait peur!

BABILLE.

J'en ai fait de plus belles;
Et Stinkerke pourroit t'en dire des nouvelles.

JAVOTE.

Tu viens en tapinois pour surprendre les gens.

BABILLE.

Vois-tu, je ne sçai pas les êtres de céans,
Et la profession de notre art militaire
Défend de s'engager jamais en téméraire.
Je ne me laisse pas attraper comme un fat.

JAVOTE.

Te voilà Capitaine aussi bien que soldat:
La guerre t'en apprend bien plus, sur ma parole;
Qu'à cent qui reviendront d'une si bonne école,

* *Il va l'embrasser par derriere.*

Et que l'on retrouvera cet hyver à Paris,
Pour le moins aussi neufs qu'ils en étoient sortis.

BABILLE.

Cette tête est aussi, sans vanité, meilleure,
Et je l'ai bien montré pendant une bonne heure
Que nous avons campé devant votre château.

JAVOTE.

Une heure!

BABILLE.

Tout autant, sans quitter le drapeau;
J'ai long-temps attendu ferme & de bonne grace,
L'avis des espions que j'avois dans la place:
Si longue garde enfin m'alloit faire endêver,
Quand Cléonte à propos m'est venu relever.
Qu'est-il donc devenu? Qu'a t-il fait de son frere?

JAVOTE.

N'en sois pas inquiet. Mais que fait le Notaire?
Ses yeux ont bien été par votre offre éblouis!
L'avez-vous amené?

BABILLE.

Bon! quatre-vingt louis,
Notre gros diamant pour deux cent rachetable,
Un billet au porteur au mois prochain payable
De mille bons écus: vois, fais ton compte.

JAVOTE.

Eh bien?

BABILLE.

Il a refusé tout.

JAVOTE.

Ha l'indigne Chrétien!
Cela fait cependant près de sept mille livres.

BABILLE.

Plus habile que nous y brûleroit ses livres.
Tout en argent comptant, rien à moins de cela;
C'est l'esprit le plus doux de tous ces Messieurs-là:

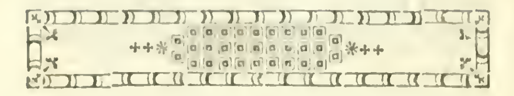
Et ſi la ſomme n'eſt par lui vûe & nombrée,
Dont ſe tient pour content en l'ayant retirée,
Vous avez beau prier, prêcher, patrociner,
Tout ce tracas ne ſert qu'à les faire obſtiner;
Par ſerment de ce ſtyle ils ne peuvent démordre.

JAVOTE.

Viens, laiſſe faire à moi, j'y donnerai bon ordre.
Fût-il Notaire, Clerc, Greffier, & pis encor,
Le ſecret que je ſçais eſt au-deſſus de l'or.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE *en habit de valet*, BABILLE *en habit d'homme de condition*, CLEONTE, JAVOTE.

JAVOTE.

VOUS voilà comme il faut équipés l'un & l'autre.
Songe bien à ton rôle, & vous, ſongez au vôtre.
De ce pas dangereux ſortons tambour battant;
Qu'Argan retrouve en toi ce neveu qu'il attend,
C'eſt-à-dire un vrai fou : vous, ſouvenez-vous d'être
Familier, impudent, & digne d'un tel Maître.

BABILLE.

Qu'à mon Oncle je vais donner du galbanum.

JAVOTE.

Mais ne feras-tu point embarraſſé?

BABILLE.

Moi? non.
S'il falloit copier quelque ſage cervelle,
J'imputerois ta crainte au défaut de modéle :

Mais copiant un fat je réussirai mieux,
J'ai mille originaux qui me crévent les yeux.

JAVOTE.

As-tu vû celui-ci ? Sçais-tu ses incartades?

BABILLE.

Vois-je pas tous les jours cent de ses camarades ?
Je bois même souvent avec ces jeunes fous,
Et qui voit l'un voit l'autre, ils se ressemblent tous ;
Même occupation, mêmes plaisanteries,
Mêmes mauvais discours, & mêmes singeries :
Si l'un d'eux dit un mot qu'il donne pour nouveau,
Ils le répétent tous ; les échos de Rousseau *
Plus de six mois après le font encor bruire.

JAVOTE.

Nous sçavons tout cela : mais laisses-nous t'instruire.

BABILLE.

Pourquoi faire ? Parbleu voilà bien des façons ;
Et ne sçaurai-je pas sans toutes vos leçons,
Crier plus haut que tous, faire le pantomime,
Aux plus honnêtes gens refuser mon estime,
Parler, juger de tout à tort & de travers,
Dechirer les absens, tirer tout l'univers,
Grimacer, embellir mes discours de postures,
Méprifer tout le sexe, & de vingt avantures
Ne laisser pas pourtant de couler à propos
Quelque leger soupçon que je suis le héros ;
Ou voulant me donner pour convive agréable,
De traits étudiés entretenir la table,
Et sur-tout sur les vins trancher du fin gourmet ?
Eh ! . . . .

* *Cabaretier.*

JAVOTE.

Ma foi, s'il nous tient tout ce qu'il nous promet,
Il nous en donneroit à tous tant que nous sommes ;
Ne croiriez-vous pas voir un de nos jeunes hommes?

BABILLE.

Allons.

CLITANDRE.

Prens garde au moins de ne te pas couper.

BABILLE.

On dit qu'ils sont à table, & l'heure du souper
Pour aller voir un oncle est une heure pressante.

JAVOTE.

Conduisez-le, Cléonte. Il faut qu'il te présente.

CLITANDRE.

Tu n'as pas oublié qu'on t'envoye à Siam
Sortant de saint Lazare?

BABILLE.

Encor? Depuis Priam
Recommencerez-vous tout du long cette histoire?
Marchons. Si vous sçaviez que j'ai besoin de boire,
Et quand j'aurai tant bu que j'en serai vermeil,
J'en vaudrai mieux ; chez moi le vin porte conseil.
Entrons.

CLEONTE.

Souviens-toi bien des loix des Saturnales.

CLITANDRE.

Prens aussi de Damon les manieres brutales.

BABILLE.

Et oui... Bat-il ses gens?

CLITANDRE.

Fort souvent: & pourquoi?

BABILLE.

Tant mieux. Si vous parlez encor, pardonnez-moi.

CLITANDRE.

Comment?

BABILLE.

La conjoncture est peu délicate.

CLITANDRE.

D'où vient.

BABILLE.

Il faut sur vous que j'impose la pate ;
Si je veux ressembler à Damon de tout point.

JAVOTE.

Songe à ton personnage & ne plaisante point.

SCENE II.

CLITANDRE, JAVOTE.

CLITANDRE.

POurquoi ne vais-je pas servir Babille à table ?
Tant de précaution est bien insuportable :
Mon Valet devant moi se ménageroit mieux.
Tout m'est-il interdit, jusqu'au plaisir des yeux ?
Je meurs de peur, Javote, il en voudra tant faire ;
Qu'on découvrira tout à la fin.

JAVOTE.

Au contraire ;
Il n'en peut faire assez pour imiter celui
Pour qui nous souhaitons qu'on le prenne aujourd'hui.
Pourquoi s'aller forger des malheurs, des obstacles ?
Je jurerois déja qu'il a fait des miracles.

CLITANDRE.

Peut-être. Mais Babille a beau se signaler,
Si Mariane & moi ne pouvons nous parler.
Eliane l'obséde, est-il quelque apparence.... ?

JAVOTE.

Non, vous ne lui ſçauriez parler qu'en ſa préſence;
Ce ſeroit temps perdu d'y penſer autrement :
Mais pour vous ménager ce précieux moment,
La leçon de Charlot eſt aſſez bien conçue,
Et j'oſe m'en promettre une ſort bonne iſſue.

CLITANDRE.

Et moi, je me répens de t'avoir obéi,
De n'être pas entré.

JAVOTE.

L'Amour vous eût trahi,
On n'eſt pas quand on veut maître de ſon viſage.

SCENE III.

SUSON, CLITANDRE, JAVOTE.

SUSON.

MA foi, notre Marquis fait bien ſon perſonnage;
Il a reçu de l'Oncle un merveilleux accueil :
Près de la Tante à table aſſis dans un fauteuil,
Il parle, il geſticule, & mange d'une force....
A le gracieuſer Eliane s'efforce,
Et le bon homme Argan qui ne ſoupe jamais,
L'admire, & s'étudie à lui vanter ſes mets,
Lorſque je ſuis ſortie il faiſoit des merveilles,
On ouvroit de grands yeux & de larges oreilles :
Pas un Valet ne manque à ſervir aujourd'hui;
Dans un profond ſilence on n'entendoit que lui :
Tous étoient étourdis de ſes contes frivoles,
Et ſi quelqu'un vouloit prononcer deux paroles,

Il n'en donnoit le temps que pendant qu'il buvoit ;
Il est vrai que ce temps frequemment arrivoit.
Babille a commencé trop bien pour vous commettre.
Je vous laisse, & je vais achever notre lettre ;
Je garantis ici le Notaire demain,
Dès qu'il aura reçu ces lignes de ma main.

SCENE IV.

CLITANDRE, JAVOTE.

JAVOTE.

JE vous le disois bien. Vive Babille, vive ;
Rien ne nous manque plus si le Notaire arrive.
Demain, une heure avant qu'Argan parte d'ici....
Mais ne l'entends-je point ? Justement, le voici.

SCENE V.

ARGAN, CLEONTE, CLITANDRE, JAVOTE, *reculés.*

ARGAN.

PErsonne en ce moment ne sçauroit nous distraire.

JAVOTE *à Clitandre.*

Taisons-nous.

ARGAN.

Et je veux vous parler d'une affaire.

CLITANDRE *à Javote.*

Ecoute.

ARGAN.

Auparavant puis-je sçavoir un peu
Votre avis sur Damon ?

CLEONTE.

Monsieur votre Neveu
Est bien fait, bien tourné.

ARGAN.

Ma sœur d'un rien se blesse :
Quant à moi, l'enjouëment me plaît dans la jeunesse,
Et j'ai ri de bon cœur de tout ce qu'il a dit.

CLEONTE.

Monsieur Damon paroît avoir beaucoup d'esprit.

ARGAN.

Vertubleu ce n'est pas le point dont je m'étonne :
Mais que je me remette aussi peu sa personne.
Passons à d'autres soins. Deviez-vous me celer
Que d'une tendre ardeur commençant à brûler
Charlot pour sa cousine avoit l'ame enflammée ?
Ma sœur me l'a compté tantôt fort alarmée.

CLEONTE.

Devois-je pour si peu vous aller chagriner ?
L'esprit de votre fils est facile à tourner,
On ne doit pas tout dire, & quelquefois je trouve...

ARGAN.

Oh ! ce n'est point du tout que je le désaprouve :
Bien loin, & je serois charmé sur mes vieux ans
De pouvoir quelque jour revivre en leurs enfans ;
Je fonde en leur hymen ma plus douce espérance.

JAVOTE *à Clitandre.*

Voilà Cléonte mort, il est temps que j'avance ;
Tenez-vous là.

ARGAN.

Ma sœur fait des difficultés ;

Reproche à ſon Neveu ſes imbécillités :
Mais malgré ſon avis quoique je la reſpecte.....
Qui va la ?

JAVOTE.

Moi, Monſieur.

ARGAN.

Viens, tu n'es pas ſuſpecte.
Je parlois à Monſieur de l'amour de Charlot.
Qui l'eût dit a le voir ?

JAVOTE.

Ha ! qu'il n'eſt pas ſi ſot ;
Ni ſi peu dégourdi que l'on ſe l'imagine :
Je l'ai vû trente fois ſeul avec ſa Couſine,
Il jaſe comme un merle.

CLEONTE *bas.*

As-tu perdu l'eſprit ?
Que vas-tu dire ?

JAVOTE.

Paix. Cet enfant ne languit
Que de l'amour qu'il a pour Henriette.

CLEONTE *bas.*

Acheve ;
Ajoute....

JAVOTE.

Et je n'aurois pour moi ni paix, ni tréve ;
Si j'étois que de vous, que notre bon Curé
N'eût rendu pour jamais ſon repos aſſûré.
Pour former ſon eſprit mariez-le, vous dis-je.

ARGAN.

Sur cet article il faut que Cléonte m'oblige,
Qu'il en parle à ma ſœur. Je ſuis de bonne foi,
Je n'oſe, & j'aime mieux vous en charger que moi.
J'y trouve deux chagrins également à craindre ;
De me voir refuſer, ou bien de la contraindre.
Preſſez-la ; prouvez-lui par cent bonnes raiſons

Que de pareils hymens soutiennent les maisons;
Mais parlez au plutôt; demain, je vous l'annonce,
Je pretends à mon frere apporter sa réponse.

CLEONTE.

Moi, Monsieur? je n'ai pas le poids qu'il faut...

JAVOTE.

Oui, vous.
Sa fausse humilité me mettroit en courroux:
Peut être dès ce soir il fera votre affaire.
En attendant suivons notre train ordinaire;
Afin qu'en peu Charlot soit un joli garçon,
Il ne faut pas qu'il perde une seule leçon:
Allez faire venir toute la compagnie,
Et que l'on continue une cérémonie,
Qui de mille bons traits peut remplir son esprit.

ARGAN.

Oui, j'y cours de ce pas. Javote a fort bien dit,
Je vais les quérir tous, & je vous les amene.

SCENE VI.

JAVOTE, CLEONTE, CLITANDRE.

CLEONTE.

A Quoi m'exposes tu?

JAVOTE.

Vous voilà bien en peine,
Pour un homme d'esprit que vous voyez peu loin.
à Clitandre qui étoit reculé.
Venez, l'autre transi, sortez de votre coin;
Vouliez-vous jusqu'au jour laisser là votre frere?

Tout accorder aux gens afin de m'en défaire,
C'est ma méthode : & vous qui faites le censeur,
Pour amener ici nos filles & sa sœur
N'avois-je pas besoin d'un pareil coq-a l'âne ?

CLITANDRE.

Quand pourrai-je à la fin parler à Mariane ?

JAVOTE.

Tout-à l'heure, & Babille est chargé de ce soin.
Faut-il vous le vanter ?

CLEONTE.

Il n'en est pas besoin ;
Ses maniéres, ses tours, ses ruses me conviennent:
Mais que j'aille parler. . . .

JAVOTE.

Taisez-vous, nos gens viennent.

SCENE VII.

ARGAN, ELIANE, MARIANE, CHARLOT, HENRIETTE, CLEONTE, CLITANDRE, BABILLE, JAVOTE, SUSON.

BABILLE *donnant la main à Eliane.*

AH ! Madame, en faveur d'un neveu comme nous,
Ne vous déplaise, on doit vivre d'un air plus doux :
Votre sévérité m'épouvante & m'assomme,
J'aime mon Oncle, gai ; voyez, il est bon homme.

ELIANE.

Chacun a son humeur.

BABILLE.

Et le petit cousin,
Je remarque en ses yeux quelque chose de fin:
Sous ce front innocent plus d'une ruse niche.
Voyez-vous? il en rit. Approche, bonne niche: *
Et leve un peu la tête, on te veut marier.
Il ne seroit pas homme à se faire prier,
Et du bois dont il est on fait les bons Apôtres;
Car j'ai, Monsieur mon Oncle, oui parler des vôtres.

ARGAN.

De moi? je n'ai pas fait, ma foi, comme ma sœur,
Et j'ai de mon printemps sçu goûter la douceur.

ELIANE.

Eh! quittez ce discours. Il sera moins coupable,
En permettant ces jeux dont nous parlions à table.

BABILLE.

Je le veux bien. Hola, Monsieur le Précepteur,
Jusqu'ici vous avez assez fait le Docteur;
Agréez que je prenne aujourd'hui votre place.

CLEONTE.

Je suis persuadé que....

BABILLE.

Sans façon, de grace.
Vous verrez qu'au Collége on a bien profité,
Que nous sommes sçavans en gens de qualité.

ARGAN.

Tout de bon, mon Neveu, vous voudriez vous-même?

BABILLE.

C'est mon fort que ces jeux; mon plaisir est extrême,

* *Terme à la mode parmi les jeunes-gens de ce temps là.*

Quand j'en fais quelques-uns qui sentent le sçavoir.
Rangez-vous seulement chacun, vous allez voir
Saturnales; oui-da, c'est pendant cette fête
Qu'a Rome les Valets n'en faisoient qu'à leur tête;
Qu'aux Esclaves souvent les fers étoient ôtés;
Que les Vers, les Présens couroient de tous côtés:
C'étoient Nòces, Festins, Bals dans chaque famille,
J'en sçai de reste. A moi, mon fidéle Babille.
C'est un joli Valet, il est bon pour ces jeux.
Asseyez-vous là, vîte, il le faut, je le veux;
Placez-vous près de lui, ma charmanre cousine.
Je veux garder pour moi lavote; sur sa mine
Je la retiens. Mettons Henriette & Charlot.

ELIANE.

Eh! de grace....

BABILLE.

Cléonte est l'homme qu'il vous faut,
Madame.

ELIANE.

Eh bien, allons. Faisons-nous violence:
Me reprocherez-vous mon peu de complaisance,
Mon Frere?

BABILLE *à Charlot.*

Toi, Cousin, remarque bien ceci.

à Argan, plaçant Suson avec lui.

Vous, accommodez-vous de cette fille-ci.

SUSON.

M'asseoir auprès d'un homme & faire cette faute,
Madame?

ELIANE.

Obéissez, puisqu'il le faut.

BABILLE.

Javote.

Trouvera-t-elle bon de demeurer debout ?

JAVOTE.

Monſieur....

BABILLE.

Le Roi du jeu doit avoir l'œil à tout.
à part. Les voilà bien placés ; Mariane & Clitandre
Ont belle occaſion, ils n'ont plus qu'à la prendre.

JAVOTE *bas à Babille.*

Vois comme notre Prude a gobé l'hameçon.

BABILLE.

Mon Oncle, votre Fils prend goût à ſa leçon.

CHARLOT.

Donnoit-on des baiſers parfois dans cette fête ?

BABILLE.

Ce garçon veut s'inſtruire ; il n'eſt pas, ma foi, bête.

CLEONTE.

Madame....

ELIANE.

Ecoutez-moi : ce n'eſt pas encor tout,
Je veux pouſſer ce ſoir ma complaiſance à bout.
J'eſpére que demain nous changerons de vie.
Sur le chiffre des cœurs contentez mon envie,
Je n'en puis déviner le ſens, l'intention,
Donnez-moi ; s'il vous plaît, ſon explication.

HENRIETTE *fouillant dans ſes poches.*

Ah ! mon Dieu, qu'ai-je fait, Cléonte ! quel reproche....

CHARLOT.

Je l'ai priſe tantôt finement dans ſa poche ;
Je la tiens, la voilà.

CLEONTE.

Je ſuis au déſeſpoir.
Madame, ce n'eſt point....

ELIANE.

Tel qu'il eſt je veux voir.

CLEONTE.

L'ouvrage eſt imparfait, que j'y travaille encore.

ELIANE. *Elle lit.*

Que vois-je, juſte Ciel! *Pour celle que j'adore.*

Explication du chiffre dont tous les caractéres ſont des cœurs de couleurs différentes, chaque lettre n'étant diſtinguée que par ſa couleur particuliere.

De mille cœurs un ſeul n'eſt pas ſincère,
On n'aime plus, ou bien on n'aime guére;
Et ces grands mots, je languis & je meurs,
Si ſaints jadis au temps des bonnes mœurs,
Sont des fripons le langage vulgaire.
Mon cœur, Iris, n'eſt pas de ces menteurs;
Il vous promet d'éternelles ardeurs,
En s'éloignant de la route ordinaire
De mille cœurs.



Il eſt diſcret, il aime le miſtére;
Et s'il s'agit de tromper une mere,
A ſes déſirs il donne cent couleurs:
Vous auriez tort d'en chercher d'autre ailleurs;
Il a lui ſeul l'amoureux caractére
De mille cœurs.

CHARLOT.

Fort bien : mais les baiſers quand les donnerons-
nous ?

ELIANE.

L'inſolent ſentira juſqu'où va mon courroux.

Se levant bruſquement.

Finiſſons. On ne s'eſt déja que trop contrainte :
C'eſt à la modeſtie une trop rude atteinte ;
La licence en ces jeux n'a rien à déſirer.

à Henriette.

Rentrons, Mademoiſelle, allez vous retirer.

SCENE VIII.

ARGAN, CLEONTE, BABILLE, CLITANDRE, JAVOTE.

ARGAN.

Cette extrême rigueur m'afflige & m'épou-
vante.

BABILLE.

J'ai là, je vous l'avoue, une terrible tante.

ARGAN *à Clitandre.*

Eclaire-nous : paſſons dans ſa chambre un mo-
ment,
Puis je vous conduirai dans votre appartement.



SCENE IX.

JAVOTE, CLEONTE.

JAVOTE.

VOus ne me dites rien. Certes, je vous admire ;
Ne ſçauriez-vous auſſi vous empêcher d'écrire ?
Les ſecrets amoureux par là périſſent tous.
Je vous l'ai dit cent fois, que les amans ſont fous.
Ou que ne brûlez-vous d'abord vos écritures ?
Mais n'importe, prenons de nouvelles meſures.

CLEONTE.

Après ce coup mortel tout notre art manquera.

JAVOTE.

Eliane vous aime, elle s'appaiſera ;
Ma foi vous la feriez danſer ſous l'orme au fifre.
Qu'elle étoit tout-à-l'heure en bon train ſans le chiffre !
Le ſens à ſon ſujet ne peut-il s'accorder ?
Cela ne peut-il pas un peu s'accommoder ?
Une Prude amoureuſe eſt ſi bonne perſonne,
Vous devez lui parler pour l'emploi qu'on vous donne
D'obtenir pour Charlot. . . .

CLEONTE.

Ah ! tu me fais penſer
Qu'il eſt un ſûr moyen de m'en debarraſſer :
Je vois pour me ſauver une ſûre retraite.
Je réparerai tout demain ; l'affaire eſt faite,
J'ai fait ſigne à Babille, & je l'attends ici.

JAVOTE.

Au coucher d'Eliane il faut que j'aille aussi.
Adieu, cette hypocrite est maligne & rusée.

SCENE X.

CLEONTE, BABILLE *en robe de chambre.*

BABILLE.

On vient de me traiter ainsi qu'une épousée,
On m'a deshabillé : dans un petit bassin
On m'a fait présenter deux caraffes de vin.
Chez tous les campagnards, très-louable coutume,
Boire en s'en allant coucher est bon contre le rhume.
Avec moi mon cher Oncle a fait collation,
Ensuite il a reçu ma bénédiction.
Je l'ai congédié. Votre frere mon maître
Est resté dans la chambre, ou de chagrin peut-être
Il se pend maintenant ; & je suis descendu
Pour fuir la vision de mon maître pendu,
Et sçavoir avec vous le parti qu'il faut prendre.

CLEONTE.

Il faut avant toute œuvre aller trouver Clitandre.

BABILLE.

Cela ne presse point, le plancher n'est pas haut ;
Clitandre ne sçauroit s'être étranglé si-tôt :
Laissons-le un peu pâtir & niaisons ensemble.

CLEONTE.

As-tu perdu l'esprit ? Dans le tems que je tremble,
Qu'à redoubler nos soins....

BABILLE.

Eh ! de grace, quartier,
Dorlotons-nous un peu. Fait-on d'autre métier
Quand on est jeune, beau, de certaine naissance....

CLEONTE.

A tourner tout-à-fait ta cervelle commence.

BABILLE.

Vous le croyez. Faut-il prendre le sérieux,
Voilà le caractére où je réussis mieux.
Tout vous paroît perdu, voyons, que faut-il faire ?

CLEONTE.

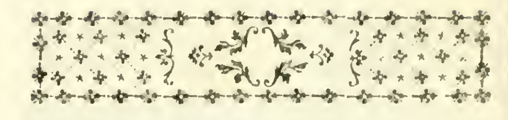
Prendre la botte, aller retrouver le Notaire,
Lui donner ce billet de la part de Suson.

BABILLE.

Allons. Si ce billet le met à la raison,
Rien depuis le cahos, le serpent & la pomme,
N'est égal au pouvoir que la femme a sur l'homme.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

Victoire.

ELIANE.

Eh! bien!

JAVOTE.

J'ai fait de grandes découvertes.

ELIANE.

Comment? parle.

JAVOTE.

J'en donne à ces langues disertes
De réussir si bien dans leur commission.
Qu'on fait bien quand on sert par inclination!

ELIANE.

Ne me fais pas languir.

JAVOTE.

Souffrez que je respire;
D'aise, & d'affection, je ne vous puis rien dire.

ELIANE.

ELIANE.

Tu n'en diras que trop. O ! deſtin rigoureux !
Il adore....

JAVOTE.

Il eſt vrai, notre homme eſt amoureux :
Mais ne commençons point le roman par la queue.
J'ai de votre château parcouru la banlieuë ;
Car pour ſçavoir ſur qui le ſoupçon doit courir,
Sur trente objets divers je l'ai fait diſcourir.
Nos filles ſur la liſte ont été les premieres ;
Et là je l'ai tourné de toutes les manieres ;
Rien. J'ai parlé de vous, d'abord il a pâli ;
Puis un rouge naiſſant....Ah ! qu'il étoit joli,
Madame, il avoit l'air & le teint d'une fille.
Ce rouge donc, plus vif que celui de Caſtille,
L'a ſaiſi tout-à-coup. Moi remarquant toujours
Si quelque mouvement trahiroit ſes amours,
Mariane demain ſera donc mariée,
Dis-je ? & Dieu ſçait ſi j'ai ſa mine étudiée.
Quel froid ! Puis à propos d'Henriette, j'ai dit :
Ce chiffre, ſans mentir, part d'un homme d'eſprit :
La déclaration eſt fine & délicate.
Amour, quand voudras-tu que ce myſtére éclate,
Ai-je entendu qu'il a triſtement marmoté ?
Et par la male ſiévre il a trop éclaté.
La pauvre créature en fera bien diete :
Un Cloître, ai-je repris....J'aime donc Henriette,
Dit il ? Non, le grand Turc, ai je dit. Auſſi tôt
J'ai ſçu qu'il vous la doit demander pour Charlot.
Donc aucune des deux n'a part à ſa tendreſſe :
Il aime cependant, & morbleu qui ſeroit-ce ?
Ce ſecret eſt profond : mais je l'arracherai,
Ou par force, ou par art je le pénétrerai.
Ce n'eſt pas moi, je penſe, il n'auroit qu'à le dire

Et pour quelle guenon eſt-ce donc qu'il ſoupire ?
Ce n'eſt pas Géneviéve, encore moins Suſon.
Il en tient pour quelqu'un pourtant dans la maiſon ;
De déviner pour qui ſuis-je donc incapable ?
Je vous ſoupçonnerois, s'il étoit vraiſemblable,
Qu'un mortel pût former des ſentimens ſi fous :
Mais qui diable oſeroit être amoureux de vous ?
Je le tournerai tant. . . .

ELIANE.

N'en fais pas davantage,
Moi-même j'aurai ſoin d'achever cet ouvrage.
Quel feroit mon bonheur ſi mes ſoupçons ſont vrais ?

JAVOTE.

On m'appelle, voyez ce que veut ce Laquais,

SCENE II.

ELIANE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnſieur le Précepteur m'a demandé, Madame,
S'il peut avoir l'honneur de vous parler.

ELIANE.

Mon ame
Sent une émotion qu'elle ne peut cacher :
Quel plaiſir s'il venoit dire.... Il peut approcher.

SCENE III.

CLEONTE, ELIANE.

CLEONTE *bas en entrant.*

AMour, inſpire-moi, prête-moi ta lumiere.

ELIANE *à part.*

Faiſons de mon adreſſe une épreuve derniere,
Et pour mieux découvrir ce que je veux ſçavoir,
Servons-nous d'un moyen qu'il ne puiſſe prévoir.

CLEONTE.

Madame, j'obéis à Monſieur votre frere;
Je viens vous demander un aveu néceſſaire
Pour le repos d'un fils qu'il aime avec ardeur:
Il veut que de ce fils j'avance le bonheur,
En obtenant pour lui la main de votre fille.
Mais en me confiant le ſort de ſa famille,
Sur quoi peut-il fonder la bonne opinion,
Qui le fait bien juger de ma commiſſion?
Qu'oſeroit-il penſer? Préſume-t-il, Madame,
Que mes profonds reſpects puiſſent flater votre ame?
Et qu'un tribut par tout qu'exigent vos vertus...

ELIANE.

Arrêtez-là, Cléonte, & briſons là-deſſus:
De m'entendre louer ſi j'avois quelque envie,
Serois-je ici venuë enſevelir ma vie?
J'aurois pu, ſans quitter les douceurs de Paris,
Comme mille autres font empaumer les eſprits
Par des diſcours fardés & des déhors ſéveres.

Mais je méprise trop ces pompeuses chimeres :
Contente de moi-même on me voit, Dieu merci.
Mais parlons du dessein qui vous amene ici.
Ma fille à son cousin pourroit être accordée,
Si je n'avois, Cléonte, une plus juste idée :
Et tandis que nos gens ailleurs s'occupent tous,
Je veux m'en expliquer tête-à-tête avec vous.
Je frémis quand je vois le dangereux usage
Qu'aujourd'hui dans le monde on fait du mariage;
Il semble que ce rang ne soit plus souhaité
Que pour être un prétexte à toute liberté :
L'indépendance suit la qualité de femme,
On plaisante Monsieur, s'il veut regler Madame;
Et le désordre enfin à tel point est venu,
Qu'aux gens qui vont chez lui, l'époux est inconnu:
Tel y va tous les jours qui croit Madame veuve.
Cette façon de vivre est pour moi toute neuve,
Et je ne puis avoir de plus pressant souci,
Que d'empêcher ma fille un jour de vivre ainsi,
Et d'aimer son cousin elle est trop éloignée,
Pour oser avec lui presser son hymenée.
Un époux que l'on aime est quelquefois trahi :
Quels égards espérer pour un époux haï ?
Me préserve le Ciel d'une union semblable.
Quel époux! Henriette est jeune, elle est aimable,
Il lui faut un mari qui puisse s'emparer
D'un cœur & d'un esprit facile à s'égarer.
A quelle extrêmité me verrois-je réduite,
Si de la folle Aminte imitant la conduite,
Je la voyois un jour promener ses galans,
Des spectacles au cours, & du cours aux brelans ?
Je conçois trop d'horreur pour ce désordre extrême,
Je veux l'en garantir par un époux qu'elle aime.
Et vous qui prenez part, sans doute, à son bonheur,

Prêtez-moi vos clartés pour lire dans son cœur :
Oui, je veux pénétrer dans le cœur d'Henriette,
Sçavoir s'il est frappé de quelque ardeur secrette,
Et méprisant la voix d'un sordide intérêt,
Lui donner pour époux un Amant qui lui plaît.

CLEONTE.

Henriette, Madame, à vos ordres soumise.....

ELIANE.

Que ne me parlez-vous avec plus de franchise ?
Je vous ouvre mon cœur, & vous me trahissez,
Mes yeux ont découvert les soins. . . . vous rougissez ?
Ce trouble m'éclaircit d'un important mystére :
Henriette vous plaît, & vous sçavez lui plaire,
Et je crois que je dois pour un lien si doux,
Après ce que j'ai vû, jetter les yeux sur vous.

CLEONTE.

A quelque haut espoir qu'un tel discours me guide,
Qu'est-ce qui vous oblige à me croire perfide ?
Que dites-vous, Madame, & que viens-je d'ouir ?
Croyez-vous qu'à ce bien je me laisse éblouir ?
Eût-il jamais été de trahison plus grande,
J'accepterois pour moi ce que je vous demande
Pour le fils de mon Maître, & son seul héritier,
Qui se confie à moi, se livre tout entier ?
Et qui même. . . .

ELIANE.

Mon choix doit lever ces scrupules ;
L'amour ne souffre pas ces égards ridicules,
Je vous crois dûs les biens qui vous sont présentés.

CLEONTE.

Je ne puis accepter, Madame, vos bontés,
Cet excès de bonheur pour moi seroit insigne :
Mais si vous connoissiez combien j'en suis indigne.

ELIANE.

Vous êtes trop modeste.

CLEONTE.

Ah! Madame, plutôt
Je suis trop téméraire, & c'est là mon défaut.

ELIANE.

Ce timide refus ne dit rien de semblable.

CLEONTE.

Connoît-on jamais bien de quoi l'homme est capable?

ELIANE.

Je vous connois discret, sage, respectueux.

CLEONTE.

Puisse de mes désirs l'essor impétueux,
Céder toujours au frein que ma raison m'impose,
Et m'en laisser assez pour cacher une chose
Qui..... mais n'en parlons plus. Que vous me puniriez,
Quels seroient vos projets si vous ne l'ignoriez?

ELIANE.

Je ne vois pas de quoi vous sert mon ignorance;
Pouvez-vous craindre après une si grande avance?
On vous fait aujourd'hui maître d'un sort trop doux.
Pour douter des bontés qu'on veut avoir pour vous.
Dites, à mon dessein quel obstacle s'oppose?
Parlez, de vos refus découvrez-moi la cause:
D'une autre passion êtes-vous prévenu?

CLEONTE.

Qu'à jamais mon secret vous puisse être inconnu,
Madame par pitié cessez de me contraindre,
Vous seriez la premiere après à vous en plaindre.
Et vous m'accableriez d'un si cruel mépris....

ELIANE.

De quelque indigne objet vous sentez-vous épris ?
Avez-vous le malheur de brûler d'une flâme
Dont vous deviez rougir ?

CLEONTE.

Que dites-vous, Madame ?
J'aime, puisqu'il le faut confesser à regret,
Puisque vous m'arrachez ce funeste secret :
Mais toutes les vertus brillent dans ce que j'aime ;
Une rare conduite, un mérite suprême,
La probité, la foi, les mœurs, le jugement,
Lui prêtent chaque jour un nouvel ornement.
Qu'elle est loin d'imiter ces femmes dissipées,
D'un vain désir de plaire en tous lieux occupées !
Celle pour qui je meurs, dans l'âge des plaisirs,
A sçu dans la retraite enterrer ses désirs,
De tous ses mouvemens, de tout son cœur maîtresse,
Elle ne connoît point ce que c'est que foiblesse.
Quel sort pour qui ne peut s'empêcher de l'aimer !
Mais quel sort pour celui qui pourroit l'enflâmer !

ELIANE.

On vient, éloignez-vous, on pourroit vous entendre.

SCENE IV.

ARGAN, ELIANE, HENRIETTE, MARIANE.

HENRIETTE.

MOn Oncle appréhendoit de vous trop faire attendre.

ELIANE.

Il vient encor plutôt que je ne l'attendois.

ARGAN.

Le jour eſt auſſi beau que je le demandois,
Partirons-nous, ma ſœur ?

ELIANE.

J'ai quelque choſe à faire.

HENRIETTE.

Vous ſuivrai-je, Madame ?

ELIANE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

ARGAN.

Qu'elle eſt bruſque aujourd'hui !

CENE V.

CLITANDRE *en habit de Laquais*; JAVOTE, ARGAN, MARIANE, HENRIETTE.

CLITANDRE *en entrant.*

MOn valet perd ſes pas;

ARGAN *à Eliane qui ſort.*

Dépêchez-vous.

CLITANDRE *ſans voir M. Argan.*

Suſon ne réuſſira pas;
Il ne pourra gagner le Notaire....

JAVOTE.

Silence,

Prenez garde, voilà M. Argan.

ARGAN.

Avance,
Babille, quoi ton Maître eſt ſourd au bruit du cor?
Veut-il pas déjeûner?

JAVOTE.

Je crois qu'il dort encor.

ARGAN.

Dis-lui de notre part qu'il n'eſt pas fort honnête,
Qu'il penſe à ſe lever, que notre troupe eſt prête,
Qu'il dort plus qu'une femme, & que c'eſt ſe railler.

JAVOTE.

Il a bien défendu, Monſieur, de l'éveiller.

ARGAN.

Qu'il dorme une autrefois la graſſe matinée,
Qu'aujourd'hui....

SCENE VI.

ARGAN, MARIANE, HENRIETTE, CLITANDRE, CLEONTE, JAVOTE, BABILLE *amenant un Notaire.*

BABILLE.

JE le tiens, ma foi, ville gagnée.

ARGAN.

Oh! oh! c'eſt donc ainſi que ton Maître eſt au lit?

JAVOTE.

L'étourdi!

BABILLE *bas.*

C'eſt ici qu'il faut payer d'eſprit.

ARGAN *à Babille qu'il prend toujours pour ſon Maître.*

Damon.

BABILLE *à part.*

Suppoſerai-je une bonne fortune?
Non, c'eſt une aventure aujourd'hui trop commune.

ARGAN.

D'où vient que je vous vois dans cet étrange état,
Mon Neveu?

BABILLE *à part, prenant ſa réſolution.*

Je m'en vais tirer par un combat,
On ment ſur la bravoure autant que ſur les femmes.
haut. Ah! mon Oncle, voilà la meilleure des lames,
Je viens de l'éprouver.

ARGAN.

Comme vous voilà fait,
Vous êtes tout troublé.

BABILLE.

Je dois l'être en effet,
Je me vois obligé de dire une aventure
Que je voulois cacher à toute la nature.
Pour y réuſſir mieux je m'étois déguiſé,
J'avois pris ſes harnois.

JAVOTE.

C'étoit bien aviſé;
Tout habit de valet a ce rare mérite,
De faire méconnoître un homme qui le quitte,

BABILLE.

Vous ſçavez tous ici, mes parens, mes amis,

Après les démêlés, ce qui n'eſt pas permis.
J'en eus dans ma jeuneſſe un à l'Académie,
Pour une Damoiſelle un peu trop mon amie,
Au gré de certain fat, aventurier Gaſcon;
Et je fis un appel à ce nouveau Buſcon.
Ce faquin me voyant mieux reçu chez la belle,
M'avoit mal-à-propos plaiſanté devant elle,
La veille juſtement qu'au Fauxbourg ſaint Laurens
On m'envoya loger par avis de parens,
A cauſe que mon nom ornant plus d'une hiſtoire,
Au Fauxbourg ſaint Germain s'acquéroit trop de gloire,
Et que dans les tripots & cent autres bons lieux,
Mon mérite naiſſant faiſoit des envieux.
Je conſervai toujours dans ma longue retraite,
Pour ce mauvais plaiſant une haine ſecrette,
J'ai voyagé depuis aux Indes, à Siam,
Et l'avois oublié, lorſqu'hier à ſon dam
Le hazard en venant me fit trouver mon homme;
Je l'aborde, lui parle, il mordit à la pomme.

ARGAN.

Je tremble.

BABILLE.

Il me parut & brave & réſolu;
Mais ayant des témoins il fut tout bas conclu
Qu'il ſe trouveroit ſeul dans la forêt prochaine.

ARGAN.

Ciel!

BABILLE.

Je me mets ſur pied, cours, l'y trouve, dégaîne;
Allonge de grands coups, a beau jeu, beau retour:
Il pare, & je l'allois enfin percer à jour,

Quand Monſieur, * dont les cris en ſuſpendant
nos armes,
Aux parens de mon brave ont épargné des larmes,
Eſt deſcendu du Ciel pour mettre le holà.

ARGAN.

Par quel bonheur Monſieur s'eſt il rencontré-là ?

BABILLE.

Il venoit vous trouver.

ARGAN.

Qu'eſt-il que je ne fiſſe
Pour avoir le bonheur de vous rendre ſervice ?

LE NOTAIRE *à part.*

Où va-t-il m'embarquer ?

BABILLE.

Il ſemble que Monſieur
Ne vous ſoit pas connu ?

ARGAN.

Je n'ai pas cet honneur.

BABILLE.

Tout de bon ? de Damis, mon Oncle votre frere,
Vous ne connoiſſez pas le nouveau Sécretaire ?

ARGAN.

Monſieur ? mais l'autre étoit habile.

BABILLE.

Tout-à-fait ;
Il n'avoit qu'un défaut. il étoit trop diſtrait,
Et ſouvent des procès il perdoit quelque piéce.
Monſieur Damis enfin fait ſçavoir à ſa niece
Que ſon galant ne peut de huit jours arriver ;
A vous de n'aller pas aujourd'hui le trouver,
Pour certaines raiſons qu'il ne peut vous écrire ;

* *En montrant le Notaire.*

Et qu'il viendra demain lui-même vous les dire.

ARGAN.

Il ne m'écrit donc point?

LE NOTAIRE *embarrassé.*

Non, Monsieur.

ARGAN.

Qu'est-ceci?

BABILLE.

Il dit que tout son ordre est de l'attendre ici.

LE NOTAIRE.

Oui, Monsieur.

ARGAN.

Romprions-nous pour une bagatelle?
Voyons comme ma sœur prendra cette nouvelle.
Mais le combat me trouble, & notre premier soin....

BABILLE.

Hé! non, nous n'avons eu que Monsieur pour témoin,
Il n'en sera rien sçû.

ARGAN.

Tout de bon?

BABILLE.

Chose sûre;
Pourvû que parmi nous personne n'en murmure.

ARGAN.

Ho! .. vous avez besoin de vous rasseoir un peu.
Mariane, donnez la main à mon neveu.
Venez, appuyez-vous sans façon sur ma fille.

BABILLE,

Je vous suis: j'ai quelque ordre à donner à Babille.

SCENE VII.

MARIANE, HENIETTE, CLITANDRE, JAVOTE, BABILLE.

BABILLE.

QU'en dis-tu? le combat eſt-il bien inventé?

JAVOTE.

Oui: jamais je n'ai vu menteur plus effronté.

CLITANDRE.

Etourdi, malheureux, qu'as-tu donc penſé faire?

BABILLE.

De quoi vous plaignez-vous? J'amene le Notaire:
N'ayez plus d'autre ſoin que de me ſeconder;
Je merite un éloge, & vous m'allez gronder.
Je ne me répens point de l'heureuſe bévûe,
Qui dans le prompt béſoin, dans l'alarme imprévûe,
A fait voir mon eſprit plus vif qu'auparavant:
Et morbleu le Soleil s'éclypſe bien ſouvent.
De même œil à peu-près, voyez ma défaillance,
Et dites, admirant avec quelle préſence
Je ſors de l'embarras où je m'étois flanqué:
Babille auroit moins fait s'il n'avoit pas manqué.

JAVOTE.

Le Gaſcon! pour le moins en voilà le langage.

MARIANE.

Il tourne finement tout à ſon avantage.

BABILLE.

Travaillons aux contrats, & faiſons-les ſigner,

HENRIETTE.

Dans un piége grossier mon Oncle peut donner :
Mais ma mere....

SCENE VIII.

CLITANDRE, CLEONTE, MARIANE, HENRIETTE, JAVOTE, BABILLE.

CLEONTE.

Je viens de la lui donner belle :
J'ose en espérer tout, & je vous réponds d'elle.
Je vous dirai bien plus, je veux lui découvrir
Que Clitandre est ici.

MARIANE.

Vous me feriez mourir

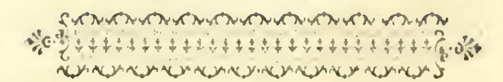
HENRIETTE.

Qu'osez-vous proposer ?

CLEONTE.

C'est un point nécessaire ;
Il faut qu'elle conspire au bonheur de mon frere.
Entrons, & laissez-moi le soin de votre sort ;
Je vais pour le fixer faire un dernier effort,
Et joignant l'artifice aux plus justes mesures,
N'épargner ni transports, ni larmes, ni parjures.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JAVOTE.

JAVOTE, *en entrant.*

TROMPER une hypocrite, eſt-il rien de ſi doux?

CLITANDRE *appercevant Javote.*

Hé bien, en quel état, Javote, ſommes-nous?

JAVOTE.

Eliane en dragon s'eſt toujours défendue:
Il nous reſte une attaque, & je la tiens rendue.

CLITANDRE.

Quoi? la raiſon peut-être....

JAVOTE.

Il faut un autre tour;
L'honneur de la dompter n'appartient qu'à l'amour.
Mais quoiqu'elle regarde Henriette en rivale,
Quoiqu'elle ſoit bien fine, il faudra qu'elle avale
Le poiſon délicat qu'on lui va préparer;
On lui reſerve un coup qu'elle ne peut parer.
Nous allons triompher après tant de batailles:
Monſieur Argan charmé des feintes accordailles,

Presse lui-même un jeu que désire son fils ;
Il n'est plus question d'aller trouver Damis,
Et Cléonte travaille en ce moment....

CLITANDRE.

Je tremble.

JAVOTE.

Non, courage, Eliane & lui viennent ensemble.

SCENE II.

ELIANE, CLEONTE.

ELIANE.

Tous vos sermens sont vains, je dois m'en défier.

CLEONTE.

Je n'aurois pas besoin de me justifier ;
Et loin de m'accabler, on me plaindroit peut-être ;
Si vous aviez daigné tantôt vous reconnoître
Au portrait que j'ai fait de celle que j'aimois.

ELIANE.

M'estimez-vous si peu, moi qui vous estimois,
Et qui vous élevois jusqu'à mon alliance ?

CLEONTE.

Ha ! vous avez par-là flaté mon espérance,
Et forcé (donnant trop à mon ambition)
Le téméraire aveu de cette passion.
Et quel moyen, Hélas ! de la tenir secrette?
Réduit à m'excuser de l'Hymen d'Henriette,
Par vous-même pressé pour être son époux,
J'osai vous laisser voir que je brûlois pour vous.

ELIANE.

Vous croyez me tromper, vous vous trompez
vous-même;
On ne m'impose point en me disant qu'on m'aime,
Et si vous me parliez plus véritablement,
Vous verriez de quel air je reçois un Amant.
M'avez-vous crû pareille à celles de mon âge,
Avides des douceurs d'un semblable langage;
Ayant en vain cherché qui leur en veut compter,
Réduites à la honte enfin de l'acheter?
Non, je sçai que ma fille est jeune, riche & belle,
Je sçai que vous brûlez d'une ardeur mutuelle;
Et pour vous rendre heureux quand j'ai tout surmonté,
D'un mensonge grossier vous payez ma bonté.
Pensez-vous m'éblouir par une feinte flâme?

CLEONTE.

Ah! si vous en doutez, épousez-moi, Madame.

ELIANE.

Vous épouser, ô Ciel! moi, vous?

CLEONTE.

Ma passion
Ne souffre plus de borne à mon ambition.
A quoi n'avez-vous pas enhardi de prétendre
Celui que vous daignez choisir pour votre gendre?
Ma naissance après tout n'est pas telle qu'on croit;
Et sans doute, Madame, on vous étonneroit
En vous développant la fatale aventure
Qui m'a d'un Précepteur fait prendre la figure,
Et qui.... Point de bonheur qu'on doive à ses
ayeux.
C'est trop tôt reveler ce mystére à vos yeux;
Qu'il n'éclate qu'après que vous aurez, Madame,

Par l'espoir de l'Hymen récompensé ma flâme.

ELIANE.

Qu'osez-vous espérer ? Je n'aurai tant chéri
Pendant dix ans entiers les cendres d'un mari,
Qu'afin qu'on me confonde avec cinquante foles
Qui de jeunes époux font leurs seules idoles ?
Contre ce ridicule ai-je tant déclamé,
Pour choisir un époux que l'on croiroit aimé ?
Si vous aviez plus d'âge, un prétexte plausible....

CLEONTE.

Au véritable amour est-il rien d'impossible ?
S'il ne tient qu'au prétexte, on en sçait, dès ce soir
Si vous me permettez, Madame, quelque espoir.

ELIANE.

Je dois fuir de l'Hymen & l'éclat & la pompe.

CLEONTE.

Pour vous justifier feignons que je vous trompe ;
Et que l'intérêt seul m'inspirant ce dessein,
Je vous ai par surprise arraché votre seing.

ELIANE.

Quel projet ! & comment prétendriez-vous faire ?

CLEONTE.

Clitandre heureusement est maître d'un Notaire.
Il est caché céans, nous travaillons pour lui ;
Car je n'ai plus pour vous de secret aujourd'hui.
Je n'ai pas le loisir d'en dire davantage ;
Par un contrat en forme enfin je vous engage,
Confiez-moi ce soin, & je suis votre époux.

ELIANE.

Qui jamais, cher Cléonte, eut plus d'esprit que vous ?
Que ce hardi dessein marque une ame enflâmée !
Je ne balance plus, puisque je suis aimée.
C'est trop user sur moi de force & de rigueur,
Cléonte, avec ma main je vous donne mon cœur.

J'abandonne à l'amour & ma gloire & ma vie :
Le médiocre perd, l'excessif justifie.
Je me livre sans crainte aux traits des médisans :
Et que pourront-ils dire après tout, qu'en dix ans
Je puisse succomber à cette unique faute ?
Si c'en est une de....

CLEONTE.

Je vois venir Javote.
Eût-elle des soupçons, je vais les dissiper,
Et mettre tout en œuvre afin de vous tromper.

ELIANE.

Ha ! trompez-moi toujours, cher Cléonte, de même.

SCENE III.

JAVOTE, CLEONTE.

JAVOTE.

On vous attend.

CLEONTE.

Je touche à mon bonheur suprême.

JAVOTE.

Leur ferez-vous au moins signer les deux contrats ?

CLEONTE.

De reste. Apprends la suite.

JAVOTE.

Eh ! quoi ? Ne sçai-je pas
Que sous ombre d'aller en pompe triomphale

Promener dans un char la fête nuptiale,
Aux quatre mariés, y comprenant Charlot,
On fera préparer un caroffe auffi-tôt,
Où, pour gagner pays avec ces Demoifelles,
Sans que l'on ait foupçon de lui, non plus que
d'elles,
Clitandre traînera ce fot à fon côté,
Tandis que vous ici pour ôtage refté,
Leur donnerez le temps de menager leur fuite.

CLEONTE.

Tu vois, que jufqu'ici l'affaire eft bien conduite.
Va, je te fuis. Argan vient à propos ici.

SCENE IV.

ARGAN, CLEONTE.

ARGAN.

Monfieur le Précepteur, que faites-vous ici?
Notre fils n'attend plus qu'après vous pour
la fête :
Il eft impatient; qu'eft-ce qui vous arrête?
S'il faut rire, j'en fuis des premiers de bon cœur.
Peut-être que ce jeu nous portera bonheur,
Et que la fiction pourra devenir vraie.
Eliane en paffant m'a paru toute gaye.
Charlot ne feroit pas après tout le premier,
Qu'en riant j'aurois vû tout de bon marier.
Attendant que le Ciel à nos défirs réponde,
Rions toujours.

CLEONTE.

Je vais faire venir mon monde,

Ils sont tous assemblés ; dans un petit moment
Vous en aurez ici le divertissement.

SCENE V.

ARGAN *seul.*

J'Ai là, je le confesse, un homme d'importance.
Ah ! Javote, il faut bien que je t'en récompense.
Mariane sera mariée au plutôt,
Je vois venir l'esprit tous les jours à Charlot.
Si je puis de ma sœur vaincre l'humeur sauvage,
Que te pourrai-je, ô Ciel ! demander davantage ?

SCENE VI.

ELIANE, CLEONTE, CLITANDRE, MARIANE, HENRIETTE, ARGAN, CHARLOT, JAVOTE.

CLEONTE *en entrant, à Eliane.*

N'En doutez pas, Madame, on sera bien-tot prêt,
Le Notaire & Babille ont un même intérêt.

ELIANE.

Entrons, il ne faut pas faire languir mon frere.

Argan. Au bonheur de Charlot je ne suis plus contraire :

Par sa persévérance il a trop merité
Que je lui sacrifie une sévérité
Que vous désapprouviez.

ARGAN.

Ma joye en est extrême:
Je vous aimai toujours, jugez si je vous aime,
Quand vous vous contraignez, ma sœur, & que je voi
Que vous daignez vous faire un peu d'effort pour moi.

SCENE VII.

ELIANE, CLEONTE, CLITANDRE, ARGAN, MARIANE, HENRIETTE, CHARLOT, JAVOTE, BABILLE, LE NOTAIRE.

BABILLE.

QU'on me laisse le soin de la cérémonie.
Puisqu'Henriette doit à Charlot être unie,
Pour rendre général le bonheur de ce jour,
Faisons un même sort à chacun à son tour,
Marions tout. Je suis en humeur mariante:
Avec le Précepteur j'appareille ma Tante,
Avec mon Ecuyer, Mariane; & je croi
Qu'avec Javote aussi je m'accrocherai, moi:
Je la trouve à mon gré, bien tournée & bien prise.

JAVOTE.

A moi n'appartient pas de devenir Marquise.

BABILLE, *à Argan.*

Pour l'aimable Charlot ce jeu vaut un trésor;
C'est pour lui faire voir durant le siécle d'or
Que nos conditions n'étoient pas inégales,
Et nous ne sçaurions mieux finir nos Saturnales.
Je vous déclare au moins que nous ne raillons pas.

CHARLOT.

Non ?

BABILLE.

Sérieusement. Procédons aux contrats.
Je m'en vais les dicter moi-même au Sécretaire;
De mon autorité je l'ai créé Notaire.
J'ordonne qu'à Babille elle donne la main :
Entendez-vous ? Je donne au prétendu cousin
En basse Normandie une Charge de Robe.

JAVOTE.

C'est de quoi l'enrichir.

BABILLE.

Item, ma garde-robe :
Pour le jour de la nôce un habit galonné.
Plus, mes Armes, mon Nom, mes biens au premier-né.
C'est à Monsieur Argan à douer la future :
Mais on la prend avec ses droits, à l'aventure,
Pour ne faire aucun tort à l'héritier Charlot.
Est-ce fait ?

LE NOTAIRE.

Oui, Monsieur.

BABILLE.

On signera tantôt.
Il nous reste à dresser, diantre, d'un autre étage.
Un contrat. Ecrivez. *Pactes de mariage*
Entre tres-haut, tres-bon, très franc, très-adonis,
Et très-spirituel Monsieur Argan le fils,

D'une

D'une part: & modeſte, innocente, doucette...
Paſſons les qualités, *Demoiſelle Henriette,*
D'autre.

I.

Le Futur Epoux promet
A ſon Epouſe Future,
De voir chez lui ſans murmure
Abbé, Financier, Plumet.

2.

De ſuivre en tout la grand'mode,
D'être peu maître chez ſoi,
Auſſi doux, auſſi commode,
Que cent Maris que je voi.

3.

La Future devant nous
S'oblige, ayant l'ame bonne,
De vivre avec ſon époux
En fort honnête perſonne.

4.

De prudemment ſe borner
En jeu, dépenſe, équipage;
Et de ne le ruiner
Qu'en deux ans de mariage.

5.

D'être une chaſte moitié,
Loin des moitiés ordinaires,
De ne mener de plein-pié
Qu'une douzaine d'affaires.

6.

Avec ſa modeſte cour
De ſe réduire ſans peine;
A ne veiller juſqu'au jour,
Que ſix jours de la ſemaine.

7.

Et s'il faut coquetter par la fatalité
Attachée à l'Hymenée,
D'en user sobrement rien que deux fois l'année,
Tout l'Hyver & tout l'Eté.

C'en est assez, signons promptement ces contrats.

ELIANE, *en signant.*

Au moins pour aujourd'hui vous ne vous plaindrez pas.
Je fais tout ce qu'on veut.

Argan signe ensuite.

BABILLE.

Vous serez excellente;
D'abord que vous voudrez être un peu complaisante.
Mais allons promener les nouveaux accordés.

ARGAN.

C'est de l'usage aussi?

BABILLE.

Demandez, demandez;
Docteur....

CLEONTE.

On doit au peuple aller montrer leur joie;
Sur un char de triomphe il est bon qu'on les voye.



SCENE VIII.

DAMIS, ARGAN, SUSON, ELIANE, CLEONTE, CLITANDRE, MARIANE, HENRIETTE, CHARLOT, BABILLE, JAVOTE, LE NOTAIRE.

DAMIS.

Certes, plus à propos je ne puis arriver.
Mon frere, étoit-ce ainsi qu'on venoit me trouver ?

MARIANE.

Monsieur Damis!

HENRIETTE.

Mon Oncle.

DAMIS.

Ouais.

ARGAN.

Pourquoi nous surprendre?

DAMIS.

Pourquoi ? je suis venu lassé de vous attendre.

ARGAN.

Quand je me tiens ici des miens environné,
J'exécute votre ordre.

DAMIS.

Et qui vous l'a donné?

ARGAN *en montrant le Notaire.*

Vous me l'avez mandé par votre Sécretaire.

DAMIS.

Oh! oh! Monsieur Gilet? A quoi sert ce Notaire?

ARGAN.

Un Notaire !

CLITANDRE.

Monſieur, je ne puis plus céler
Un ſecret malgré moi qui va ſe révéler.
On pardonne à l'amour quoiqu'il puiſſe entreprendre.
Celui que vous voyez à vos pieds eſt Clitandre.

ARGAN.

Clitandre !

DAMIS.

Quoi ? le fils du Comte Telini,
Avec qui d'amitié je fus toujours uni,
Au péril de ſes jours qui me ſauva la vie ?

CLITANDRE.

Pendant mes jeunes ans la ſienne fut ravie ;
Je ne ſçai, mais celui de qui je tiens le jour,
Que l'on m'arrachera plutôt que mon amour.

DAMIS.

Eh ! Monſieur, permettez qu'ici je vous embraſſe,
Je me doute à peu-près de tout ce qui ſe paſſe ;
Sans être plus inſtruit, je vous donne mon bien,
Pour vous unir à moi d'un plus étroit lien.
L'époux que j'attendois par bonheur ſe dégage.

JAVOTE.

Vous voilà, grace au Ciel, plus heureuſe que ſage.

DAMIS.

Mon frere voudra bien m'avouer en ceci.

JAVOTE.

Seigneur, montez au trône, & commandez ici.

CLITANDRE *à Eliane.*

Madame, en apprenant que Cléonte eſt mon frere,
Qu'il n'attend qu'un bonheur qu'Henriette peut faire,

Peut-être à vos genoux qu'avec lui je pourrai. ....

ELIANE *en fortant.*

Je fuis trahie, ô Ciel! on le fçait, j'en mourrai

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ARGAN, MARIANE, CHARLOT, HENRIETTE, CLITANDRE, CLEONTE, JAVOTE, BABILLE,

BABILLE, *à Argan.*

Vous me croyez encor votre neveu peut-être?
Je ne fuis qu'un valet, dont vous voyez le Maître,
Et l'illuftre Javote eft l'objet de mes vœux.

ARGAN.

S'il ne tient plus qu'à moi vous ferez tous heureux.

CHARLOT.

Je n'époufe donc plus ma coufine Henriette?

BABILLE.

Vous me pardonnerez : mais votre Hymen fe traite

Comme celui des Rois, on l'épouse pour vous.

Charlot sort.

LE NOTAIRE *à Suson.*

Après un tel exemple, eh bien, que dites-vous?

SUSON.

Je dis qu'à beaucoup moins Jeanne d'Arc la Pucelle
Eût eu tentation de ne mourir pas telle.

LE NOTAIRE.

Des douceurs de l'Hymen hâtons-nous de jouir.

BABILLE.

Allons donc, ne songeons qu'à nous bien réjouir,
A bannir désormais toute humeur taciturne,
En ramenant pour nous le siécle de Saturne.

Fin du dernier Acte.



POESIES
DIVERSES
ADRESSÉES
A. S. A. S.
MONSEIGNEUR LE DUC
DE VENDÔME,
PAR MR. PALAPRAT.



RECUEIL DE PIECES.

EPITRE DE MR. *PALAPRAT,*

A MR. ROUSSEAU,

Lorſqu'il fut nommé à un Emploi de finance,

En 1708.

GRACES à la faveur dont l'Olympe t'honore,
Des jours d'un âge d'or, tu vois naître l'Aurore
Cherchant à te donner des biens d'un nouveau prix,
Phébus ſe juſtifie à tous ſes favoris,
Aſſez de vains Lauriers ont couronné ta tête.
Une moiſſon ſolide enfin pour toi s'apprête:
Et le Pere de l'or, comme des Vers heureux,
Te veut rendre à la fois maître de tous les deux.
Du premier de ces dons s'il fut pour nous avare,
C'eſt qu'aux yeux des mortels quoiqu'il ſoit le plus rare,

Il ne lui paroiſſoit que le plus vil de tous.
Le ſiécle l'a forcé de penſer comme nous.
C'eſt pour le Riche ſeul que tout rit, tout abonde,
Le moindre Tréſorier reçoit de tout le monde
Plus d'honneur, que n'ont eu la Fontaine & Marot.
Un bel eſprit ſans bien aujourd'hui n'eſt qu'un ſot.
S'oſeroit-il flater de plaire à quelque belle ?
Le Dieu-même des vers trouva Daphné cruelle,
Quand de l'or qu'il produit, mépriſant la vertu
De ſon mérite ſeul il paroît revétu.
Il ignoroit encore ce Dieu de la lumiére,
Que ce riche métal déſarme la plus fiere.
Mais nos ſordides mœurs ont deſſillé ſes yeux :
Il n'a connu que trop, à la honte des Dieux,
Qu'on préfére aux forêts de ſes lauriers arides,
Un ſeul rameau chargé du fruit des heſpérides.
De ces fruits adorés, trop ſurveillant Dragon,
Tu n'imiteras pas un avide Harpagon,
Qui pour en augmenter la funeſte abondance,
Réduiroit en déſerts la moitié de la France.
Oui, je puis t'épargner d'inutiles conſeils,
Rouſſeau, je te connois, je connois nos pareils.
Attentifs aux leçons des immortelles filles,
Sourds aux avares loix des nouvelles Quadrilles,
Maîtres de la Fortune, & non pas ſes Valets,
Affermis dans nos mœurs par les remords d'Alais, *
Du bureau de Traitans nous ferions un Parnaſſe,
Et nos premiers Commis de Catulle & d'Horace.
Avec le bon eſprit que tu puiſas chez eux,
Tu feras ſans danger un métier dangereux :

* *Alais mourut de douleur de n'avoir pû faire ôter un impôt dont il avoit été cauſe, & laiſſa auprès de Saint Euſtache un monument éternel de ſon repentir.*

Et du fatal Veau d'or, ſans opprobre & ſans crime,
Nous te verrons le Prêtre, & non pas la victime.
L'Art eſt, tu le ſçauras pratiquer à ravir,
Non à ſervir l'idole, il eſt à s'en ſervir.
Puiſque tel eſt l'Edit du Ciel qui l'a fait naître,
Que ſans avoir du bien l'homme ne peut rien être,
Non pas même être pauvre, & pour moi je ſens bien
Que je le ſerois moins, ſi j'euſſe eu moins de bien;
J'aurois juſqu'à ce jour par ma Muſe importune,
Sur mille fades tons haranguant la Fortune,
Fait à force de pas & de ſoins aſſidus,
Peut-être un pas utile après mille perdus.
Au lieu que ſans travail, ſans cabale, & ſans peine,
Pour moi du pur loiſir la ſource fut prochaine:
Apollon m'y porta: deux Princes généreux
D'abord à me l'ouvrir s'empreſſerent tous deux.
Content de leurs bienfaits, ſatisfait de leurs graces,
De Patrons faſtueux ſans éprouver les glaces,
Je pûs dès ce moment en toute liberté,
D'un Philoſophe heureux goûter la pauvreté.
Je la goûte à longs traits dans un réduit tranquile.
Quoique fort éloigné des talens de Virgile,
Mon bonheur m'a donné deux Mécenes pour un.
Le bien acquis ſans ſoin n'eſt pas le plus commun.
On apprend mieux qu'ailleurs ſur les bords de Garonne,
A vivre avec celui que la naiſſance donne.
On n'y peut l'augmenter, & comment? & par où?
C'eſt de tous les pays le plus loin du Perou:
Des mines du Potoſe il eſt les Antipodes,
Pour y trouver de l'or, je mets au pis de Rhodes,

On fait à l'Auriége * un honneur fabuleux :
Ses flots n'en rendent point leurs voisins plus heureux :
Et s'ils roulent quelque or, ce n'est pas comme au Tage.
Il va tout à la mer, sans toucher au rivage.
Mais du Dieu des trésors ce pays négligé,
Par les soins de Minerve en est mieux dirigé.
Elle a toujours regné dans ces sçavantes plaines,
Et Toulouse bien-tôt la consola d'Athénes.
J'y pouvois cultiver & Pallas & Themis;
Mais je n'aurois pas fait tant d'illustres amis.
Et guéri de l'orgueil de Lucain & du Dante,
Ce seul bien vaut pour moi des millions de rente.
Vois toujours un tel bien de l'œil dont tu le vois:
Employe à le grossir jusques à tes emplois:
Ils croîtront, & bien loin, bannissant Uranie,
Que la soif d'amasser desséche ton génie
Et te force à quitter, pour l'escompte honteux
La cadence d'un Vers ou facile, ou pompeux.
Pour consacrer les traits de ta reconnoissance
Qu'une dixiéme sœur naisse de la finance.
Comblé de la faveur de plus d'un demi-Dieu,
Tu dois la publier en tout temps, en tout lieu,
Va, fuis, crains des ingrats les odieux exemples:
Pour Condé, pour d'Anguien bâtis les premiers Temples.
Que l'encens le plus pur choisi des mains de l'Art,
Fume pour ces Heros, fume pour Chamillart;
Et des Mécenes vrais, par des Hymnes nouvelles,
Aux enfans d'Apollon chante ces grands modelles.

* *Riviére qui se jette dans la Garonne, & qu'on appelle* Aurigera, *parce qu'on croit qu'elle roule l'or.*

Je ne veux point ici parcourir tous les rangs,
De ceux à qui tu dois des Autels différens.
Si de tes partisans j'allois faire les listes,
Leur nombre égaleroit celui des nouvellistes,
Qui par l'oisiveté rassemblés au Printemps,
A Vendôme, à Villars, marqueront tous leurs camps.
On te fait en tous lieux un accueil favorable,
Les Muses à leur Cour, & les Dieux à leur table.
Mais tu ne peux atteindre un bonheur souverain,
Sans avoir vû d'Anet le Ciel toujours serein.
Quand l'invincible Alcide y pose sa massue,
C'est là que chaque Muse est toujours bien reçue.
Chapelle, la Fontaine y coulérent des jours
Par les Graces filés, tissus par les Amours.
Tant d'autres dont les noms honorent l'Hypocrene,
Et celui qu'inspira l'esprit de Melpomene,
Et qu'Andronic tout seul sauveroit de l'oubli,
De qui les tendres Vers, animés par Lulli,
Sur les rives de l'Eure * amenant Galatée,
Du fils de Jupiter ont l'oreille flatée.
Et moi, qui m'ose ici mêler mal à propos,
Nous avons tous les jours des loisirs du Heros.
Né digne de l'honneur de t'en faire connoître
Avec les beaux talens dont le Ciel t'a fait maître,
Tu pourrois aisément ne le devoir qu'à toi.
Mais laisse un si beau soin, à Campistron, à moi,
Ne perds jamais de vûe un métier qui t'honore.
Et si tu t'honoras jeune & timide encore,
Quand chez l'Abbé Brueys nous faisions un trio,
Moins oüis de Plutus qu'écoutés de Clio,
Quel doit être l'effort de ta vertu tranquille,

* *La Riviere d'Eure passe à Anet.*

Sur le soin de trouver des Patrons, un asyle ?
L'abondance produit l'enthousiasme heureux :
Tes vers seront chantés par nos derniers neveux,
Veux-tu voir le destin de l'hysope & du cédre,
Tu n'as qu'à comparer la Thebaïde a Phédre.
Racine étoit plus riche ; & crois-tu que Cinna
N'auroit pas avoué pour Frere Surena,
Si dans ce dernier temps le premier des Corneilles,
De ses vers seulement eût occupé ses veilles ?
La Motte pour les siens couronné tant de fois,
Digne Chantre des Dieux, des Héros & des Rois,
Qui sans craindre le sort du témeraire Ycare
Forme son vol hardi sur l'essor de Pindare,
Le suivroit de plus près, s'il avoit dans Paris
Autant de bons Contrats qu'il a gagné de prix.
Cothurne de Danchet, Cothurne de la Fosse,
Que je voudrois vous voir élevés en carosse !
Non à rès de chaussée avec mon Brodequin
Craindre d'être écrasés par le char d'un faquin ;
Qui fier d'un écusson chargé de sa couronne,
Passeroit sur le ventre à Sophocle en personne.
Un commode équipage aux Muses ne nuit pas :
On y rêve à son gré sans peur des embarras ;
Au lieu que dans Paris la Muse fantassine
Trouve quelque fleau qui toujours l'assasine ;
Et tel Eumolpe prêt d'enfanter un beau vers,
En avorte en glissant & tombant à l'envers.
J'affiche, & je suis prêt à soutenir des thèses
Pour un heureux Génie aidé de tous ses aises,
Contre un Génie égal à qui tout manqueroit ;
Mais le rare dessein ! Qui me contrediroit ?
La Lyre toute seule encor flattant l'oreille,
Trouve envain quelque cœur qu'à peine elle réveille.
Ces miracles fameux que la Grace a chantés,

Par ses sons aujourd'hui ne sont plus enfantés.
On regarde Amphion comme un conte de Fées,
Et les rochers sont sourds pour les meilleurs Orphées.
Mais pour faire obéir les rochers & les bois,
Le Riche n'a besoin que d'un filet de voix:
Les plus indifferens trouvent sa voix touchante;
La nature soumise applaudit quand il chante;
Et parût-il d'ailleurs plus brutal qu'Orion,
Cent Dauphins empressés le traitent d'Arion.
Moi-même à qui les ans refroidissent la veine,
Je serois plus suivi qu'un Cigne de la Seine,
Si je pouvois Traitans, Princesses, Paladins,
Dans mes belles maisons, dans mes rians jardins
Embellis par les soins du Neveu de le Nôtre,
Traiter l'un, & prêter de l'argent à quelqu'autre,
Et joindre à mes chansons pour quelque objet nouveau,
Le Bal, la Comedie, & des Fêtes sur l'eau.
Du demon du Broussin j'aurois l'ame saisie:
Ce ne seroit que suc, que précis d'Ambroisie,
Lorsqu'en vers je voudrois faire à mon Cuisinier
L'honneur que Despreaux fait à son Jardinier.



A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME,

Sur l'affaire de Brihuega.

COMPLIMENT.

Du 20. Décembre 1710.

PUISQUE Palaprat vit,
Palaprat vous adore.
Prince qui méritez bien mieux le nom de *Cid*
Que l'Amant de *Chimene* & le vainqueur du More.
Il faudra que j'aille à Madrid
Faire éclater l'ardeur qui pour vous me dévore :
Ici j'ai beau crier comme un *Crieur d'Edit*,
J'entends de tous côtés crier plus haut encore,
Elever vos projets fuivis d'exploits heureux
Sur ceux des plus grands Clercs, fur ceux des plus grands Preux,
Avec une chaleur, une égale poitrine
A celle de *Debeauffe* ardent, impétueux
En élevant *Corneille* au-deffus de Racine.
On vous nomme le Cid, le Rodrigue nouveau,
Et les peuples des bords du Tage & de la Seine
Ont détourné fur vous ces beaux vers de Boileau :
En vain contre le Cid l'envieux fe déchaîne,
L'Europe pour Rodrigue a les yeux de Chimene.

LETTRE

A S. A. S. MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME,

Après la Bataille de Villaviciofa.

A Bellebat le 28 Décembre 1710.

JE vous écris, Seigneur, de ces lieux si charmans,
Lieux de votre présence honorés chaque année,
Où méprisant de l'art les embelliſſemens,
De ses simples beautés la nature eſt ornée.

Dans ces aimables lieux voiſins de *la Ferté* *,
Nous ne nous occupions que des plaiſirs tranquilles,
Et nous y reſpirions la pure liberté
Qu'on ne goûta jamais dans le cahos des Villes.

Tous, gens connus de vous, & j'oſe dire aimés,
Deſtinions à la paix cette douce retraite ;
Vos exploits tout-à-coup dans les airs ſont ſemés,
De la Nymphe rapide on entend la trompette.

Tout dit que l'Eſpagnol a des aîles ſous vous ;
Que vos chiens ne vont pas ſi vîte dans les plaines,
Et qu'ils ne forcent point ſi-tôt de jeunes loups,
Qu'il force en vous ſuivant les plus vieux Capitaines.

* *Terre de M. de Vendôme.*

Aussi-tôt nous changeons d'humeur & de propos ;
Il se fait en nos cœurs une métamorphose ,
La gloire les enflâme au grand nom du Héros ,
Et nous n'avons depuis sçû parler d'autre chose.

Un grave Magistrat qui trouve fort humain
Le cœur du pieux Enée ,
Dit qu'avec même cœur, par un plus court chemin
Vous arrivez au but , & qu'en une journée
Vous assûrez la destinée
D'un Empire aussi grand que l'Empire Romain.

Le Maître de ces lieux, qui vous est doué ,
A son affection on diroit qu'il déroge ;
Il dit, & je puis bien l'en avoir avoué ,
Que de votre valeur vous êtes trop loué,
Et que votre bonté doit partager l'éloge.

Ce Colonel discourtois , incivil ,
* Qui sur le *Mincio* reçut si mal *Eugene*,
Laissons-là sa bonté pour aujourd'hui , dit-il ,
Donnons-lui les talens d'un Condé, d'un Turenne.
D'ambition j'ai l'ame pleine ,
Ici je touche au rang d'Officier Général ,
Et j'irois dès demain servant de Caporal
Apprendre mon métier sous ce grand Capitaine.

Parmi nous un Convive aimable
Soutient que l'on ne fait son devoir qu'à demi ;
Si l'on n'est plus long temps à table
Que vous n'en employez à battre l'ennemi.

* *Il l'empêcha de passer cette riviere en 1705 au Borghet, où il étoit posté avec son regiment de Bretagne.*

Un jeune Bachelier qui par monts & par vaux,
A la chaffe après vous, comme un piqueur galope,
Dit, qu'il vous auroit crû des fentimens plus beaux;
Que vous ne deviez pas prendre au gîte *Stanope*;
Qu'ici vous en ufez bien mieux avec les loups,
Et que c'eft en plein champ que vous les prenez tous.

Deux freres, dont l'aîné dans les plus grands hazards
A vû l'heureux fang-froid que votre efprit conferve,
Difent qu'avec le bras de *Mars*,
Il faut que vous ayez la tête de *Minerve*.

Un de nous, furnommé le Prince de Bergame;
Qui pour vos intérêts fe feroit échiner,
Sérieux quand il veut, mais qui fçait badiner,
Nous contredit exprès, fçachant bien qu'il enflâme
Nos efprits toujours prêts pour vous d'imaginer
Tout ce qu'on peut penfer d'une belle ame,
Inébranlable aux plus grands coups,
Dont jamais la fortune à fon gré ne difpofe,
Et qui nous force à croire à la métempficofe,
Voyant le *Grand Henri* revivre tout en vous.

Celui qui fur le Pô payoit votre oft vainqueur,
Et qui fait une faulce avec fi bonne grace,
Dit qu'il auroit voulu vous faire de bon cœur,
Au retour du combat un falmis de bécaffe.

Le feul qui parmi nous
N'a pas l'honneur d'être connu de vous,
Eft un Flamand, comme bien d'autres
A de nouvelles loix foumis,

Retenu par ses biens parmi nos ennemis,
Qui ne sont nullement les vôtres,
Et qui tiennent de vous dans *l'Isle*, à ce qu'il dit,
Même langage qu'à *Madrid*.

Quant au Poëte-Clerc, Curé de *Courdimanche*,
Par lui prôné, chanté, harangué, haut perché
Sur son Pégase *acrostiché*,
Il espére qu'au moins quelque part dans la *Manche*
Vous lui ferez un Evêché.

Charlot vient mettre aussi son nés dans l'entretien;
Et tout enfant qu'il est, faisant des Centuries
Sur *le Prince des Asturies*,
Dit qu'il sçaura regner, *puisqu'il vous aime bien.* *

Hier dans un plein conseil chacun de nous s'assit;
Et notre Président me dit:
Travaille en vers, vieillard, produis quelque merveille.
Ma vieillesse lui répondit:
Il faut être jeune & *Corneille*,
Pour parler dignement du *Cid*.
Le Président loua cette sagesse extrême
Dans un zele pareil au mien.
On m'apporta du Cid le merveilleux Poëme;
Et j'en parodiai des vers tant mal que bien,
Qui viennent au sujet comme Mars en Carême.

Ces vers ne m'ont coûté ni fatigue ni veille
A les rassembler dans Corneille,
Et je mets au pis les railleurs,

* *On a vû dans une Lettre de M. la P. des Ursins, que le P. des Asturies dit qu'il aime bien M. de V.*

De vous en faire de meilleurs.
Ou si dans ce dessein Apollon les exauce,
J'aurai mon recours à Debeausse.

A S. A. S. MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME.

EPITRE,

Parodiée du Cid.

ENfin vous l'emportez, l'estime d'un grand Roi
Vous éleve en un rang, en un sublime emploi
Qui vous fait protecteur du Trône de Castille.
Cette marque d'honneur, qui sur votre front brille,
Est celle d'un Roi juste, & fait connoître assez
Qu'il sçait récompenser les services passés.
Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils se peuvent tromper comme les autres hommes;
Mais le choix de ce Prince apprend aux Courtisans,
Que les exploits passés lui sont toujours présens,
Puisque pour affermir, éterniser, étendre
Le Trône d'un *Philippe*, il veut un *Alexandre.*
Un Héros qui soumet les peuples sous sa loi,
Ouvre de cent cités les portes à leur Roi;
Chaque jour, chaque instant pour rehausser sa gloire,
Met laurier sur laurier, victoire sur victoire,
Lui fait à ses côtés, au milieu des combats,
Signaler son courage à l'ombre de son bras;
Le mene tout couvert de sang & de poussiere,

Porter par tout l'effroi dans une armée entiere ;
Chaſſer par ſa valeur cent eſcadrons rompus :
Et pour penſer encor quelque choſe de plus,
Sur ſa tête en un jour de palmes ſi couverte,
Fait lire à l'Archiduc le deſtin de ſa perte,
Lui fait imaginer qu'a ſes premiers exploits
Les Royaumes entiers tomberont ſous ſes loix.
Il n'eſpere plus rien, & tout le perſuade
Qu'il voit Philippe aſſis au trône de Grenade,
Les Catalans ſoumis trembler en l'adorant,
Gironne recevoir ce nouveau Conquérant,
Le Portugal ſe rendre, & ſes nobles journées
Portant de-là les mers ſes hautes deſtinées,
De tout l'or du Batave enrichir ſes lauriers..
Enfin, tout ce qu'on dit des plus vaillans Guerriers,
On l'attend de Vendôme après cette victoire.
Dans un ſanglant aſſaut il ſe couvre de gloire,
Force huit Bataillons, va combattre a l'inſtant,
Et prend comme Rodrigue haleine en les comptant.
Il vole, il va chercher un fameux Capitaine,
Qui de l'art d'*Hannibal*, de la valeur Romaine,
Cent fois a fait briller l'aſſemblage achevé,
Que Vendôme lui-même a jadis éprouvé.
Staremberg, en un mot, quel plus beau nom de guerre !
Si ce grand Chef a fui devant ſon cimeterre,
Paroiſſez, Hollandois, Portugais, Allemands,
Et tout ce que la ligue unit par ſes fermens,
Que Vendôme conſtant, ſage, à qui tout ſuccéde,
Soit déſormais le Cid: qu'à ce grand nom tout céde.



A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME.

Sur le Virelais de M. Campiſtron, dont le refrein eſt : Ah ! le beau coup que l'Amour vient de faire.

CAPRICE.

D'Un Prince abſent deſœuvré Sécretaire ;
Depuis un mois j'étois hors de combat,
Dans mon marais languiſſant, ſolitaire,
Par rhume affreux réduit ſur le grabat :
Apollon vint. Je crûs ſon miniſtére
De Médecin pour ma toux ſalutaire :
Mais à ce ſoin loin qu'il ſe préparât,
A ſes côtés j'apperçus un Notaire,
Ouais, qui voudroit être mon légataire ;
Penſai-je alors ? Les biens de Palaprat
Ne payeroient pas les frais de l'inventaire.
L'Amour ſuivoit. De ce triumvirat,
Dit Apollon, voici tout le myſtére.
Vendôme épouſe, & tu penſes te taire,
Vieux pareſſeux, à mes dons refractaire ?
Quoi, falloit-il que quelqu'un célebrat
A tout l'Olympe une fête ſi chére
Plutôt que toi ? Rougis, écoute, ingrat ;
Quel Virelais Campiſtron vient de faire.

Il me le lut. Eſt-ce le caractére
D'un Euripide au vingtiéme carat ?
Il vient de lui, comme moi de *Clotaire.*

Vous vouliez bien, dis-je, qu'il s'en parât,
Et l'avez fait vous-même ; oui vous, pour plaire
A cette Cour où se passa l'affaire,
Où vous n'osez aller qu'en apparat ;
Dont le sacré Vallon est tributaire,
Où les Amours regnent mieux qu'à Cithére ;
Où le destin a permis qu'on livrât
De Jupiter la foudre meurtriére,
Et de Venus la ceinture ouvriere
De grace vive & de brillant éclat,
Au couple heureux qu'en ce ciel on révére :
Enfin à Seaux. Bien traitez la matiére.
Mais comme un Dieu fidéle au célibat,
Ne doit sçavoir telle légende entiere,
Vous avez dit, croyant qu'on s'y trompât,
Quel Virelais Campistron vient de faire.

Ah ! j'aurois fait, par ce jour qui m'éclaire,
Le beau premier un terrible sabat,
Chantant Hymen, si j'eusse eu la voix claire,
Mais elle est telle encor qu'à Bellebat (1)
Oui, mon Héros, & mon Dieu tutelaire,
Non seulement la veine, mais l'artére
J'aurois ouvert, j'aurois crié *vivat*
Comme un perdu, ne m'embarrassant guére,
Dans les transports d'une ardeur non vulgaire,
Qu'on applaudit, ou qu'on invectivât.
On vit à *Seaux* les plaisirs à l'enchére ;
Parmi les Dieux, pas un qui s'en privât ;
L'*Hymen*, *Comus* avec sa bonne chere,
Mars, les neuf Sœurs, les Amours & leur Mere ;
Rien n'y manqua, Seigneur, que votre Frere :

(1) *J'avois eu l'honneur d'y passer les Fêtes de Pâques avec M. de Vendôme, & j'étois fort enrhumé.*

Mais

Mais si le Ciel faisoit qu'il arrivât
Sept ou huit mois avant que fussiez pere,
Lors je voudrois qu'Apollon relevât :
Quel Virelais Palaprat vient de faire !

A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE

DE VENDOSME,

Sur ce qui se passa au Temple le jour que S. A. l'honora de sa présence pour la premiere fois.

RONDEAU.

QUe dans le Temple on fit de feux de joye !
Du Boulevard jusques à Sainte Avoye,
Quel bruit ! quels flots d'un peuple curieux ;
Qui vous voyant s'écrioit jusqu'aux cieux :
O ! que de biens Vendôme nous envoye !

On prodigua les fleurs sur votre voie,
Et tous les soins que le respect emploie ;
Soins, qui pour vous n'ont jamais brillé mieux
Que dans le Temple.

Si ces transports sçûrent plaire à vos yeux,
Princesse, a qui l'on compte pour ayeux,
Plus de Héros qu'on n'en vit devant Troye,
Nous méritions une si noble proye.
Où pouvoit-on placer le sang des Dieux,
Que dans le Temple ?

A. S. A. S. Monſeigneur DE VENDOSME,

GRAND PRIEUR DE FRANCE.

Pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé au Temple quand Madame la Ducheſſe de Vendôme y vint.

BALADE.

QUand la Princeſſe avec Vendôme unie
Nous viſita pour la premiere fois,
De ſa viſite adonc ne fut punie,
Ains vit l'accueil qu'on fait au ſang des Rois.
Ces lieux d'aſyle & paiſibles & cois
Furent forcés ; la preſſe y fut ſi forte,
Qu'on s'étouffoit. On crioit à la porte
Plus qu'au feſtin (1) de la S. Barnabé,
Plus qu'à la Foire, (2) où par neſſles tombé
Dans le panneau, maint ſot à rire apprête :
Depuis qu'on mit Templiers à jubé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

Soudain ſentis ma verve rajeunie,
Et raiſonna la lyre ſous mes doigts,
De chants joyeux, ſur la gloire infinie

(1) *Grand repas de fondation au Temple, où bien des gens tâchent de ſe fourrer.*

(2) *Le jour de la S. Simon & S. Jude, la Foire eſt dans le Temple. C'eſt un vieil uſage de dire qu'on y donne des neſſles, & on y barbouille de noir ceux qui ſont aſſez ſimples pour en aller chercher.*

Des deux Epoux, & ſur leur digne choix.
Du frere abſent point n'oubliai les droits.
L'Abbé (1) de qui l'exemple nous exhorte,
Fit tes honneurs, Dieu ſçait de quelle ſorte:
Moi qui ſervois d'Acolyte à l'Abbé,
De la terraſſe, ainſi que d'un Jubé,
J'allois criant au peuple à pleine tête:
Que ce jour ſoit dans la joie abſorbé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

Combien *Minerve* & Venus *Uranie*
Vont l'enrichir de tréſors à la fois!
Tu ſçais, des temps inſtruite *Polymnhie*,
Qu'il n'en eut onc de pareils autrefois.
Nos Chevaliers, Commandeurs & Grand-Croix;
Qui font la guerre au Tyran de la Porte,
Et ſans fixer l'ardeur qui les emporte,
(2) Où s'arrêta le fier époux d'Hebé,
Paſſent les murs (3) teints du ſang de Thiſbé,
N'ont titre aucun de ſemblable conquête;
Et l'Ordre a dit, tout Regiſtre exhibé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

ENVOI.

Pour redoubler la bonne compagnie
Qu'Hymen prend ſoin d'aſſembler ſous tes toits,
N'attends le jour de la cérémonie
De ta famille augmentée en neuf mois.
Le Ciel, dit-on, n'eſt plus ſourd à nos voix,
Et des Zéphirs la légére cohorte,
A ton vaiſſeau ſera bien-tôt eſcorte;

(1) *M. l'Abbé de Chaulieu.*
(2) *Aux Colonnes d'Hercule.* (3) *Babylone.*

Le bruit en eſt avidement gobé.
Que je ſois roche ainſi que Niobé,
Si le deſtin admet notre requête,
Prince à nos yeux trop long-temps dérobé,
Jamais au Temple on n'a vû telle fête.

A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE

DE VENDOSME,

Pour la conſervation de mon franc-ſalé.

RONDEAU.

UN peu de ſel tous les ans pour l'uſage
De mon petit & peu riche ménage,
M'eſt par Aubry (1) délivré du Grenier;
Vû que deſſein n'ai d'être Fauſſonnier,
Reine d'Anet, conſervez mon partage.

Retranchez-en plutôt au Cuiſinier;
Avec prudence il le doit manier,
Et le plus ſûr met parfois au potage
Un peu de ſel.

Il en viendra chez vous plus qu'à Brouage,
Si le ſel eſt le ſymbole du ſage:
Onc en ce ſens n'en eus pour un denier,
Et tout au plus moins piquant que Regnier (2),
J'ai par hazard jetté dans quelque ouvrage
Un peu de ſel.

(1) Concierge d'Anet, & Maître du Grenier à Sel. *(2) Auteur de Satyres.*

A M. R.

Qui m'avoit demandé une Lettre que j'avois écrite au ſujet des Fêtes d'Anet, à l'arrivée de S. A. S. Madame la Ducheſſe de Vendôme.

CHer voiſin, toujours prêt à rire,
Reſtaurateur de la gayté,
Qui d'un enjoûment ſans ſatire
Réveilles la ſociété.

Imitateur de la nature,
O! toi, dont le talent heureux
En toute ſorte de figure,
Te transformes quand tu le veux.

Copiſte adroit, gentil Prothée,
Qui rends (quoique maigre & fluet)
Le riche Auteur de Galatée,
Et le pauvre Auteur du Muet.

Grand Clerc en Métopoſcopie (1),
Qui vois de loin un fat banal,
Et ſçais en faire une copie
A corriger l'original.

Convive éternel ſans crapule,
Gaillard Ariſtarque des ſots (2),
Que l'un & l'autre crepuſcule
Trouva ſouvent parmi les pots.

(1) *La ſcience de la phyſionomie.* (2) *Critique*

Qui ſans que rien de bas s'y mêle,
Prends la débauche ſur un ton,
Qu'en ta faveur on renouvelle
Le décret qu'on fit pour Caton.

Oui, plutôt Paris équitable
Fera par une expreſſe loi
Des vertus des plaiſirs de table,
Qu'un homme vicieux de toi.

Dans ces délices innocentes
Que l'on a du contentement!
Qu'on eſt charmé, ſoit que tu chantes;
Soit que tu contes ſeulement!

Enrichiſſant par tes peintures
Et par la beauté du jargon,
La plus ſimple des aventures
Arrivée à quelque Gaſcon.

Mais quel excès de plaiſir gagne
L'eſprit & le cœur à la fois,
Lorſque ton tuorbe accompagne
Les tendres accens de ta voix!

O! toi, qui prends grand ſoin de rendre,
Buvant ſouvent, ton goſier net,
Tu viens donc de te faire entendre
A la Divinité d'Anet?

Pour moi, pauvre bête éclopée,
Et qui n'ai plus que des déſirs,
Dans la vive *Proſopopée*
Je me ſuis tracé vos plaiſirs.

(1) Et dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,
Pour tâcher de me consoler,
J'ai fait jouer, danser, parler
Tous vos personnages champêtres.

Mais puisque tu n'as pas vû la Lettre que j'ai écrite sur ce sujet à une Dame de la Cour de S. A. & que tu me témoignes désirer de la voir, je vais te contenter, au moins en partie, & t'en donner les fragmens, dont je me souviendrai.

Dessus de la Lettre.

A Madame, Madame... Epouse d'un Epoux
Qui ne craint guéres les coups,
(2) Pour les sauver à son Maître
Qui s'offre à les recevoir.
C'est la nommer. Cotron est le seul peut-être
Qui pense ainsi sur son devoir.

Après quelques lignes de prose, où je la priois de vouloir bien ne laisser pas ignorer à S. A. la douleur que j'avois eue de n'avoir pû lui faire la révérence avant son départ pour Anet, ce mot d'*Anet* & celui de *notre Princesse*, langage de vieux domestique, qui avoit échappé à mon affection ; ces mots, dis-je, de *notre Princesse* & d'*Anet*, reveillérent ma verve, & j'apostrophois ainsi ce jour délicieux.

(1) *Vers de M. Despreaux*
(2) *Action du combat de Cassan.*

Anet, quelle eſt ton allégreſſe ?
Tu peux enfin dire, *Notre Princeſſe*.
Qu'après ce bien long-temps nous avions ſoupiré ?
Du Fils du Grand Henri, Palais, belle campagne
Où Mars s'eſt avec lui ſi ſouvent retiré,
Charme par cent plaiſirs ſon auguſte Compagne,
Tandis que ce Héros ſur l'Ebre déſiré,
Par l'Envie elle-même à regret admiré,
Vole au ſecours des Trônes de l'Eſpagne.

Quand la Princeſſe paroîtra,
Quel ſera l'embarras de l'Orateur timide ?
Ciel ! que deviendra-t-il, quand en elle il verra
Le ſang de Mars & l'épouſe d'Alcide ?
Il va, ſurpris à ſon aſpect,
Lui préſenter le ſecond tome
Du compliment du Maire de Vendôme.
Le trouble eſt un effet de joie & de reſpect.
Qu'il dépêche en tremblant ſon pompeux coq-à-l'âne,
Et qu'au moment qu'il parlera le mieux,
La jeuneſſe du Bourg, laſſe du ſérieux,
L'interrompe d'une forlâne ;
Que tout le peuple réuni,
Malgré la liſiere normande,
Plus encline aux procès que Moines de Cluni,
Ne ſonge qu'à danſer & boire à l'Allemande,
Et que paré d'une guirlande,
Le chenu Gouverneur (1) de trente ans rajeuni,
Des jeunes gens mene la bande.
Que le Comus d'Anet, le délicat Petit (2),

(1) *C'eſt un vieux Gentilhomme blanc comme un cygne.*
(2) *Maître d'Hôtel de S. A.*

Du temps de Galatée (1) imite la bombance,
Qu'il faſſe à l'appetit ſuccéder l'abondance,
A l'abondance l'appetit;
Que ſur-tout le ſouper y ſoit joyeux & long;
Que de tout l'entretien les ris ſoient la matiere;
Et que pour faire chere entiere,
Petit au fruit prenne le violon (2)
Je l'entends, je vois qu'on l'admire:
Il va paſſer pour Appollon,
Si mon couſin ne prend ſa lyre.
Ah! que pour les ſoupers juſques au jour portés
Ne poſſédons-nous le Grand-Maître?
Juſte Ciel! que n'y peut-il être,
Et moi combattre à ſes côtés?

Que le Vertumne adroit d'un plus beau potager
Que ceux d'Alcinoüs craints par le ſage Ulyſſe,
Aille tous les matins ſes tributs partager
Entre la cuiſine & l'office.
Que les pêches y ſoient moins rares que verjus,
Que mon friant couſin y faſſe larges brêches:
On ſçait depuis long-temps qu'il ne hait pas les pêches,
Quand elles ont une pinte de jus (3).

Que du Concierge Aubry l'eſprit univerſel
En bons vins, en bons lits, a la fête réponde;
Qu'il brille à loger tout le monde,
Sans pourtant oublier mon ſel (4).

Que le Canal Dauphin ait mille jeux ſemblables

(1) *Fête donnée à Anet à Monſeigneur en 1686.*
(2) *Il en joue dans la derniere perfection.*
(3) *C'étoit un bon conte du célébre feu M. Raiſin.*
(4) *Voyez le Rondeau ci-deſſus.*

A ceux du grand Canal (1) protegé par saint Marc,
Sur les bords qu'on tire de l'arc;
Qu'on y dresse cinquante tables,
Qu'on donne aux Cordeliers (2) du Parc
Liberté de faire les diables.

Par les ardeurs du Soleil,
Que la côte séche & cuite,
De S. Germain de la Truite,
Soit un parterre vermeil
D'anemones & de roses
Plus brillantes que saphirs,
Par les amoureux Zéphirs
Toujours fraîchement écloses.

Du prieuré de Dumanet
Que les cailloux deviennent des dragées,
Que toutes les pierres d'Anet
En émeraudes soient changées:
Plus forts que le belier ce seroient des outils,
Pour reprendre les murs pris par le Prince Eugene;
Nous en aurions plus que Pointis
N'en apporta de Carthagene.
Que de ses bords marécageux
L'Eure à grands flots d'argent sorte dans les prairies?
Qu'à pleines mains celui qui payra tous ces jeux,
Jette l'or & les pierreries.
Mais, non, quand il en jetteroit
A l'honneur d'une telle fête,
Je crois qu'encore il trouveroit
Des gens qui secoûroient la tête:
On ne peut jamais contenter
Sa femme & tout le monde, a bien dit la Fontaine.

(1) *Le grand Canal de Venise.*
(2) *Il y a un petit Convent de Cordeliers dans le Parc d'Anet.*

L'un plus que l'autre en voudroit emporter,
Et l'on pourroit ensanglanter la Scene.
Pour ne faire entrer sur les rangs
Que les combats que l'allégresse inspire,
Qu'on serre l'or, source des différends,
Et que l'on ne songe qu'à rire.
Que de bon vin chez soi chacun pourvû,
Célébre ce grand jour, & le marque en son livre.
Qu'enfin ce jour la Fleur s'enyvre,
[1] Phénoméne non encor vû.
Qu'en beaux carousels & tournois
On fasse de grandes dépenses.
Que ne puis-je en galant harnois
Aller y rompre quatre lances,
Et de mon adresse ébahi
Rendre le spectateur des fêtes
Entre moi seul & Dufaï, [2]
Balançant sur le prix des têtes?
Qu'on n'entende par-tout que cris
De *Vivat*, & des chants de joie,
Et que l'on prodigue les prix,
Et pour l'arquebuse, & pour l'oie.
Que le vainqueur soit haut placé
Sur un char que mene Grand'erre,
[3] Sonnet... Mais Sonnet a versé,
Je donne aussi du nés à terre.

(1) Contre-vérité aussi grande que si l'on la disoit du lever du Soleil.

[2] *Officier de la Compagnie des Gardes de M. de Vendôme. Il étoit non-seulement Cavalier au siége de la Rochelle, mais Brigadier dans sa Compagnie. Or en ce temps là les Cavaliers avoient de grandes moustaches, & les Cornettes étoient beaucoup plus vieux qu'aujourd'hui les Mestres de Camp.*

(3) Vieux Cocher, grand verseur.

EGLOGUE.

Mise en Musique par M. LULLY, fils du célébre M. Jean-Baptiste Lully.

Chantée à Anet devant MONSEIGNEUR le de Février 1691.

DAPHNIS, MENALQUE, PALEMON,

DAPHNIS.

LE fils du grand Sylvandre honore ces hameaux
De son auguste présence :
Bergers, par mille chants nouveaux
Signalons aujourd'hui notre reconnoissance.

MENALQUE.

Que pouvons-nous entreprendre
Qui fasse éclater mieux
Que de remplir ces lieux
D'autels, d'encens, de vœux en l'honneur de Sylvandre ?
Commençons par chanter ses vertus, ses exploits.

PALEMON.

Les Muses manqueroient de voix
Pour un dessein si téméraire.
Soyons zélés sans être trop hardis :
Au fils de ce Héros efforçons-nous de plaire,
L'encens qu'on brûle pour le fils
Est toujours agréable au pere.

DAPHNIS.

Sur la terre & dans les cieux
Tout eſt plein de ces exemples :
Quand Mercure, Apollon, & Bacchus ont des Temples,
C'eſt un honneur qu'on rend au Souverain des Dieux.

MENALQUE.

L'Olympe approuve ces partages,
Sylvandre y trouvera de ſecrettes douceurs.
Il regne ſeul dans nos villages :
Mais ſon fils avec lui regne dans tous les cœurs.

PALEMON.

Que cet auguſte fils occupe vos muſettes,
Que leurs plus agréables ſons
Soient d'un ardent reſpect les tendres interprétes.
Je donnerai pour prix mon chien & deux houlettes,
A qui dira pour lui de plus nobles chanſons.

DAPHNIS.

Athénes de Minerve a reçu mille graces,
Rome eſt de Mars le célébre ſejour,
Thébes du Dieu du vin, Delphes du Dieu du jour,
Et Cithére & Paphos des Amours & des Graces.
Mais ſi nos vieux ormeaux,
Nos jeunes bois, nos prés, nos voix, nos chalumeaux
Au Fils du grand Sylvandre ont le bonheur de plaire,
Rome, Athenes, Paphos, Delphes, Thébes, Cithere,
Vous ne valez pas nos hameaux.

MENALQUE.

Le Printemps de ſes fleurs embellit nos prairies ;
L'Eté fait mûrir nos moiſſons,
L'Automne de ſes fruits remplit nos Bergeries,

Le trifte Hyver déplaît par fes glaçons.
Mais fi le Héros que je chante
N'attend pour nous quitter que la faifon riante,
Froids Aquilons, vous faites nos plaifirs,
Nos beaux jours finiront au retour des Zéphirs.

DAPHNIS.

Ce féjour fi charmant n'eft qu'un défert affreux
En fon abfence.

MENALQUE.

Un moment de fa préfence
Suffit pour nous rendre heureux.

DAPHNIS.

Par elle tous nos foins, tous nos foucis nous quittent,
Rien n'en peut mieux exprimer le pouvoir,
Nous cherchons autant à le voir
Que fes ennemis l'évitent.

MENALQUE.

La Déeffe des Amours
Rend fon repos plein de charmes.

DAPHNIS.

Mars l'accompagne toujours
Auffi-tôt qu'il prend les armes.

MENALQUE.

Qu'il brille dans le fein de l'Empire des Lys,
Qu'il aille fe couvrir d'une noble pouffiere,
Il eft par-tout l'image de fon pere....

PALEMON *en l'interrompant.*

Que dirois-tu de plus? Viens recevoir le prix.



VERS

Pour être chantés à un Souper qu'on donna à Monseigneur le Grand-Prieur, en 1686.

RIen n'eſt comparable au Héros
Dont notre table eſt honorée;
Il ſurpaſſe en beauté le fils de Cithérée,
Il boit mieux que le Dieu des pots,
Il a le port, la noble audace,
La valeur du Dieu de la Thrace,
Pareils mépris pour les hazards.
Enfin telle eſt leur reſſemblance,
Que la ſeule Venus entre ce Prince & Mars
Pourroit faire la différence.

A MONSEIGNEUR DE PHELYPEAUX,

SECRETAIRE D'ETAT,

Pour le remercier de l'honneur de ſon ſouvenir pendant que j'étois au Siége de Valence, en 1696.

RONDEAU.

QU'avec des Vers avoués du Parnaſſe,
A Mecenas Clio préſente Horace,
On n'en fera ni ſurpris, ni jaloux:
Mais, moi, par où m'être attiré de vous
Tant de bontés? Ce bonheur me ſurpaſſe.

J'en suis si fier que j'essuirois les coups
Que de Valence on fait pleuvoir sur nous,
Si l'on n'étoit repoussé d'une place
Qu'avec des Vers.

Vous avez trop excité mon audace,
Et désormais qu'est-il que je ne fasse?
Sans être heureux les Poëtes sont fous.
Mais quelque vain qu'on soit d'un sort si doux,
On n'oseroit répondre à votre grace
Qu'avec des Vers.

Sur ce que pendant ce même Siége de Valence on confondoit souvent le nom de M. de Lapara avec le mien, & qu'à tous momens on disoit l'un pour l'autre.

RONDEAU.

POur Lapara mainte charette traîne,
Cet attirail qui grossit le Domaine,
Et les trésors de l'avare Pluton;
Comme mortiers, bombes, poudre, canon.
Don Colmenere (1) en a chaude migraine.

Je n'en ai moins, & l'yvrogne Goulon (2),
Par quiproquo pourroit jetter son plomb
Sur Palaprat, tant il a grande haine
Pour Lapara.

(1) *Il défendoit la Place.*
(2) *Il commandoit l'artillerie de la Place.*

Or s'il alloit faire cette fredaine
De m'honorer de la mort d'un Turenne,
Si prompte mort prévient l'art d'Apollon;
Et je m'en vais changer exprès de nom;
De peur qu'un coup étourdi ne me prenne
Pour Lapara.

A MONSEIGNEUR
LE COMTE DE MAUREPAS,
SECRETAIRE D'ETAT,

Pour répondre à une Lettre dont il m'avoit honoré, dans laquelle il nous traitoit, M. Campistron & moi, de Castor & Pollux, pendant l'assemblée des Etats Généraux de la Province de Languedoc, dont j'avois l'honneur d'être en qualité de Député de la Ville de Toulouse.

A Montpellier, le 28 de Novembre 1697.

JEune Ministre, héritier de l'Atlas
Qui de l'Olympe est l'appui nécessaire,
Accoutumé par les soins d'un tel pere,
A voir ce poids, & ne t'étonner pas;
Contente-toi, généreux Maurepas,
De m'honorer de tes Lettres fréquentes:
De ta bonté ces marques surprenantes
Dans mon pays font assez de fracas,
Et sur les bancs déja de nos Etats
On va chercher ma naissance, ma vie;
De mes ayeux on fouille les cercueils;
Prélats, Barons, tous me portent envie.

Jamais faveur fut-elle fans écueils ?
De trop d'éclat la grandeur eft fuivie.

Appelle-moi, lorfque tu m'écriras,
Mainard, Racan, Voiture, la Fontaine,
Et donne moi des Héros d'Hypocréne,
Les plus beaux noms autant que tu voudras,
Je n'en croirai que ce que j'en dois croire,
Et jouirai cependant d'une gloire
Dont mille gens ne s'appercevront pas.
Mais de Caftor, de Pollux, je te prie,
Retranche-moi les noms trop glorieux ;
De fi grands noms paffent la raillerie.
Dès qu'un mortel s'éléve au rang des Dieux,
A tout le monde il fait ouvrir les yeux.
Je ne puis voir fans une crainte extrême
Tous les dangers de la grandeur fuprême.
Pour la pouvoir regarder fans effroi,
Il y faudroit être né comme toi.
Je ne chéris que les honneurs paifibles,
Point de bonheur qui faffe tant de bruit :
Trop de fortune a des revers terribles,
Tu vas le voir dans l'exemple qui fuit.

LE POIRIER.

CONTE.

AU temps jadis qu'on avoit fur les Dieux
Une croyance abfurde & ridicule,
Et que l'abus fut tel, qu'en quelques lieux
Le Singe étoit en même rang qu'Hercule ;
Dans un Village affez près de chez nous,

(Peuple forti du Tectofage antique,)
Etoit gifant fur la place publique
Un vieux tronc d'arbre abandonné de tous,
En fon vivant Poirier, dit la cronique.
Poires porter n'étoit pas fa vertu,
Ombrage moins. N'étant d'aucun ufage,
Pauvre Poirier par le commun fuffrage,
A coups de hache un jour fut abattu.
Le voilà donc étendu dans la place
Tout de fon long Recevant mille affronts,
Et des enfans, & de la populace,
Jufqu'à fervir de mangeoire aux grifons
Dans les marchés. Que tes métamorphofes,
Déeffe aveugle & fourde à tant de vœux,
A ton caprice expofent toutes chofes!
Par un chemin de myrtes & de rofes
Mene un magot chez le fexe amoureux;
En braffelets fais porter les cheveux
D'une guenon recrepie à vingt dofes;
Fais un Seigneur d'un maltotier, d'un gueux;
Ce peu que j'ai, prens-le encor, tu le peux,
Viens attaquer mon humeur fi tu l'ofes.

Sur un Poirier c'eft trop moralifer;
Reprenons donc l'hiftoire de notre arbre.
Un Prêtre en vain vouloit folemnifer
Un vieux Mercure. Il n'étoit pas de marbre,
Ains d'un bois blanc, mol & prompt à s'ufer.
A peine encor connu de quelque vieille,
Au Dieu tantôt il tomboit une oreille,
Et puis un bras. Il n'ofoit l'expofer:
On eut été tenté de méprifer
Jupiter même en figure pareille.
Il faut des Dieux dorés pour impofer.
Le Prêtre fin du Temple du Village

Avoit de quoi fon malheur réparer:
Son pere étoit Sculpteur, lui de dorer
Avoit jadis fait fon apprentiffage
Avant d'entrer aux Myfteres facrés.
Pour faire un Dieu tout brillant de lumiere,
Tout battant-neuf, à nos Maîtres Jurés,
Il ne manquoit qu'une bonne matiere:
Mais bonne ou non, qu'importe? Et que ne peut
Un ouvrier de qui les mains excellent!
Ah! par ma foi quand l'or & l'art s'en mêlent,
On fait un Dieu de tout ce que l'on veut.
Saule, Poirier fert dans la conjoncture;
Et, n'en déplaife au proverbe ancien,
Tout bois n'eft propre à former un Mercure:
C'étoit déjà chofe facile & fûre,
Quand la façon fur-tout ne coûtoit rien.
Témoin ce tronc rebut de la contrée:
On le façonne & peint en camayeu;
Eft-il brillant, doré, mis en beau lieu,
De mille fots l'Idole eft révérée,
Et chacun vient rendre hommage à ce Dieu.
Son Prêtre étoit riche comme un augure,
S'il avoit fçu ménager l'aventure.
Joignant l'erreur a la dévotion,
Il fe perdit par trop d'ambition:
Il ne fçavoit vanter qu'à toute outrance
Et fon Mercure & fa protection.
Ce n'étoit rien, s'il n'eut eu l'imprudence
De l'étaler à la Proceffion.
Vous vous montrez, c'eft-là votre ruine,
Riches mortels élevés du néant;
Toujours le peuple a quelque fainéant
Trop curieux d'aller à l'origine.
Tel fainéant a ce Dieu fut fatal.
On le portoit en pompeux équipage;

Pour ſon malheur un vaurien du village
Le vit paſſer ; c'étoit le Maréchal,
De ſon quartier le goguenard banal,
Dont les bons mots paſſoient pour des oracles.
Il s'écria, l'indiſcret ! le brutal !
Portons nos vœux à d'autres tabernacles,
N'aurions-nous pas honte de le prier ?
Quoi, c'eſt donc là ce faiſeur de miracles ?
Le plaiſant Dieu ! nous l'avons vû Poirier.

L'ORIGINE DU FARD,
OU
METAMORPHOSE D'HEBÉ
EN VIEILLE.

QUe ne peut de dépit une femme embraſée,
Qui voit, ou qui croit voir, ſa beauté mépriſée:
La jalouſe Junon dans ſon emportement
Immola tout le ſexe à ce reſſentiment.
Pour marque de victoire à peine à ſa Rivale,
Paris eut fait le don de la Pomme fatale,
Que ſur ſon char ailé cette Reine des Dieux
S'éloigne avec fureur de ce Juge odieux.
Temoins de ſon affront, ſûrs de ſa violence
Les Dieux, Jupiter même, évitoient ſa préſence,
A ſes bouillans accès tout cherche à ſe cacher,
Iris ſeule en tremblant oſe encor l'approcher.
Mais Junon l'immolant au couroux qui l'anime,
En fait de ſon chagrin la premiere victime.
Elle accuſe ſes ſoins & ſa dexterité,

Soupçonne ſon devoir & ſa fidélité,
Que Venus n'a vaincu que par ſa négligence,
Qu'avec cette ennemie elle eſt d'intelligence,
Enfin tout ce qu'exhale un tranſport furieux.
J'ignore, dit Iris, quel ſort injurieux
Inſultant à la fois mon zéle & ma foibleſſe,
Irrite contre moi mon auguſte maitreſſe:
Mais pour juſtifier vos charmes & mes ſoins,
Je ne veux près de vous que vos yeux pour témoins.
Oui, vos yeux décidant cette illuſtre *querelle*,
Vous ont dit mieux que moi Junon eſt la plus belle;
Et ſi vous n'euſſiez crû qu'ils ne ſe trompoient pas,
Euſſiez-vous expoſé d'équivoques appas?
Des aveugles humains connoiſſant le caprice,
N'en connoiſſiez-vous pas le foible & l'injuſtice,
Et que chez eux l'erreur, le gain & les amis,
Font bien d'autres affronts chaque jour à Themis?
Que fait donc contre vous, favorable ou contraire,
Le ſuffrage impuiſſant d'un Juge mercenaire,
Dont Venus ſous l'appas d'un préſent corrupteur,
Même en votre préſence a ſuborné le cœur?
Ce captieux Arrêt doit peu la rendre vaine,
Venus n'a triomphé qu'à la gloire d'Heléne,
Avec moins de beauté tout autre de Paris,
Par le même artifice eût obtenu le prix.
Ah! s'il m'avoit fallu par de ſecrets myſtéres
Prêter à vos appas des graces étrangéres,
J'aurois bien ſçû...mais non, de ſemblables ſecrets,
N'auroient pû qu'offenſer vos ſouverains attraits.
Rien n'en peut relever l'éclat incomparable,
Et j'aurois fait ſans doute un crime inexcuſable.
A ces mots, ſuſpendant ſon mortel déplaiſir,
Junon céde à l'attrait d'un curieux déſir.
Elle interrompt la Nymphe, & veut qu'elle l'inſtruiſe

Du myſtére nouveau que ſa bouche déguiſe.
En vain à s'en défendre Iris veut perſiſter,
En vain elle s'efforce à lui repréſenter
Que c'eſt un artifice abjet, indigne d'elle,
Puerile recours d'une foible mortelle,
Que la nature avare ou les ans outrageux,
Ont fruſtré des faveurs d'un aſpect gracieux.
Inutiles raiſons, piquante réſiſtance,
Ce refus prolongé deviendroit une offenſe,
Elle veut être inſtruite, & par de prompts eſſais,
Des ſecrets révélés éprouver le ſuccès.
  Iris pour ſatisfaire à ſon impatience,
De l'Olympe à l'inſtant ſur la terre s'élance,
Où bien-tôt on la voit errant de toutes parts,
De ſon Art raſſembler les élémens éparts.
Tantôt aux champs de Créte, on la voit, de l'argile
Séparant la ceruze & le plâtre fragile;
Tantôt des bords du Tage aux portes du matin,
Tirant le vermillon ou cueillant le carmin.
Les racines des bois, les herbes des campagnes,
Le glayeul des marais, les plantes des montagnes,
Tout ſert à ſon deſſein, fleurs, fruits & minéraux,
Et la graiſſe & le ſuc des plus vils animaux.
Sa main même deſcend dans les humides plaines,
Pour y ſonder les reins des profondes Baleines.
Rien n'échappe à ſes ſoins dans le vaſte Univers.
Puis ayant contemplé tant de ſujets divers,
Elle en range avec choix le confus aſſemblage,
Et dès lors commençant d'en préparer l'uſage,
Elle infuſe, diſtile, extrait, congéle, fond,
Filtre, calcine, cuit, mêle, broye & confond.
Enfin de chaque corps détruiſant la ſtructure,
Tout change ſous ſa main d'état & de figure.
Comme on voit entourés de vaſes & de feux,
Ces avides mortels, ces hommes ténébreux,

Qui pour l'or haletans d'une soif abusive,
Cherchent dans leurs fourneaux la pierre fugitive.
Telle paroît la Nymphe entre mille vaisseaux,
Composant, arrangeant ses pâtes & ses eaux.
Enfin pour consommer le curieux mystére,
La chaleur du Soleil lui paroit nécessaire:
Du cristal le plus pur mille globes polis,
De ces mixtes divers à l'instant sont remplis,
Et sur l'azur des Cieux bientôt Iris qui vole,
En suspend un sillon de l'un à l'autre pole.
A peine le Soleil quitte le sein des mers,
Qu'il admire, surpris, ce grand arc dans les airs,
Dont le brillant, au sien disputant l'avantage,
En cent & cent couleurs lui montre son image.
Il voit avec plaisir dans ce cercle si beau,
D'un tissu de soleils naître un Soleil nouveau.
Charmé de rencontrer un objet qui l'imite,
Il aime à contempler sa beauté reproduite,
Et de ses vifs rayons les feux étincelans,
Se jouant au travers des cristaux chancelans,
Et prenant des liqueurs la diverse teinture,
Par mille inflexions nuancent la tissure
De cet anneau charmant dont l'émail précieux
Enrichit la nature & ravit tous les yeux;
Aux plus adroites mains, modéle inimitable,
Et d'un pinceau mortel, écueil inévitable.
Cependant tout est prêt, & l'agissante Iris
Vole pour l'annoncer au céleste lambris.
Junon entre ses mains sans tarder davantage,
Livre impatiemment sa tête & son visage;
Et la Nymphe bientôt sous ses agiles doigts
Fait obéir le fard pour la premiere fois.
Comme on voit sous l'objet que le pinceau fait naître,
La toile à chaque coup changer & disparoître,
Tels

Tels on voit éclipser sous le fard qui les peint,
De la Reine des Dieux & les traits & le teint.
L'œil n'apperçoit plus rien de ce qu'il vit en elle,
Ses cheveux même ont pris une couleur nouvelle,
Ses yeux seuls échappés sont les uniques traits
Qu'on reconnoît encor dans ce nuage épais,
Que le goût d'une femme est facile à seduire!
Junon dans cet état s'applaudit & s'admire,
Et préfére sans peine à sa propre beauté
Le frauduleux éclat d'un visage emprunté.
Je suis contente; Iris, de votre diligence,
Et cet art doublement assure ma vengeance,
Dit-elle, oui, je puis effacer désormais,
Des plus rares beautés les plus brillans attraits.
Je prévois que mon sexe usant des mêmes charmes,
Va bien-tôt contre moi prendre mes propres armes,
Mais loin d'en détourner l'ambitieux orgueil,
Que dans cet orgueil même il trouve son écueil?
Oui, j'en atteste, ô Stix, ton onde vengeresse!
Quiconque entreprendra, soit mortelle ou Déesse,
D'employer un secret pour moi seule inventé,
Un opprobre éternel suivra sa vanité.
A ces funestes mots tremblants pour leur Empire;
Les Amours, à Venus, allerent tout redire.
Déja les Dieux en foule au Nectar appellés,
Autour de Jupiter s'étoient tous assemblés,
Leur fiere Souveraine étoit seule attendue,
Elle paroît, elle entre, & la troupe à sa vûe,
Par son air interdit, & ses regards confus,
Demande encor Junon qu'elle ne connoît plus.
A peine son époux la connoît-il lui-même.
Un murmure succéde à la surprise extrême,
Et déja chaque Dieu de tant d'éclat épris,
Doute s'il doit souscrire à l'Arrêt de Paris.

Mais l'aimable Venus que ce doute intéreſſe ;
Riant des faux attraits qu'étale la Déeſſe ,
Et tournant tendrement ſes regards pleins d'appas
Sur la brillante Cour qui ſuit toujours ſes pas ,
Calma par ce diſcours l'auguſte multitude,
Et des eſprits flottans fixa l'incertitude.
O vous , de mon empire , ornemens glorieux ;
Des droits de votre Reine appuis victorieux ,
Aux accens de ma voix toujours plus attentives ,
Jeunes Nymphes venez , & vous Graces naïves ,
Vous, qu'on cherche par-tout où mon pouvoir s'étend ,
Venez confondre ici les piéges qu'on vous tend.
Que la ſincérité par un triomphe illuſtre ,
De la fraude aujourd'hui reçoive un nouveau luſtre ?
Et faiſant éclater vos charmes ingénus ,
En condamnant Junon juſtifiez Venus.
Inſtruiſez l'Univers qu'aimable par ſoi-même ,
Elle ne connoît point d'indigne ſtratagême ,
Que pour ſurement plaire on la doit imiter,
En ſuivant les leçons qu'elle va vous dicter.
Junon , de la beauté , m'a diſputé l'empire ,
N'ayant pû l'obtenir , elle veut le détruire,
Tel eſt le but caché de ſon déguiſement ,
Qu'elle a même affermi d'un éternel ferment.
Mais ſi pour votre gloire à mes avis fidéles ,
Vous ſçavez eſtimer vos beautés naturelles ,
Et faire honneur aux dons que vous avez reçûs ;
La victoire eſt à vous, ſes déſirs ſont déçûs.
Non , non , pour s'attirer de tendres ſacrifices ,
L'empire de Venus n'admet point d'artifices.
Tout preſtige eſt banni de ſon aimable Cour ,
On y voit toujours nud regner le tendre Amour,
Simple & naïf enfant qui cherche la franchiſe ,

Et fuit d'un pas craintif celui qui se déguise :
Le vrai seul qui dans tout peut se faire estimer,
Seul a droit de lui plaire & de s'en faire aimer.
Que chacun de vous de son sort satisfaite,
N'ambitionne point une beauté parfaite ?
Fuyez de ce désir l'aiguillon séducteur ?
Peu d'objets ont joui de ce présent flateur
Qui n'a pas toujours fait des conquêtes certaines,
Les plus nombreux captifs, ni les plus fortes chaînes,
Et qui sur les yeux seuls faisant impression,
A causé moins d'amour que d'admiration.
Mais combien a-t-on vû foibles en apparence,
D'objets peu redoutés illustrer leur puissance !
Combien, moins éclatans mais plus heureux vainqueurs,
A ces grandes beautés ont-ils ravi de cœurs !
La nature féconde & les Dieux toujours sages,
En variant les traits de leurs divers ouvrages,
Pour former un lien qui les réunit tous,
Ont varié des cœurs les penchants & les goûts.
Chacun a reçû d'eux & son attrait pour plaire,
Et pour être touché son foible nécessaire.
Ici la blonde tendre excite des soupirs,
Là, la brune plus vive allume des désirs.
Souvent deux beaux yeux seuls ont saisi l'avantage
Sur les traits achevés du plus parfait visage ;
Une main bien formée, un agréable ris,
Sur mille autres appas ont remporté le prix.
Un port noble, facile, une taille élégante,
Les tendres mouvemens d'une danse charmante,
Les sons mélodieux d'une touchante voix,
Sçavent fixer une ame & lui donner des loix.
Dans les flots séduisans d'une tresse volage,
Combien de libertés ont fait un doux naufrage.

Il n'eſt pas juſqu'aux pleurs naivement verſés;
Qui ſçavent amolir les cœurs les plus glacés.
C'eſt ainſi qu'en naiſſant parmi l'humble fougére,
Chaque fleur a le don de plaire à ſa bergére:
Et ſi le blond Narciſſe y fait des partiſans,
La brune Violette y fait des courtiſans.
Et l'on ne vit jamais ſur l'émail d'un parterre,
Quand Flore & les Zéphirs viennent parer la Terre,
L'Hyacinthe ou l'Oeillet de leur ſort mécontens,
Pour la blancheur du Lys quereller le Printems,
Ni le Lys demandant une métamorphoſe,
Se plaindre aux Lys voiſins du vermeil de la Roſe.
Par des ſoins étrangers on riſque d'effacer
Le ſeul air qui plaiſoit & qu'il falloit laiſſer.
Dans le champ des Amours pour gagner la victoire,
Il faut moins d'appareil que l'on ne veut le croire;
Un ajuſtement ſimple, un déſordre innocent,
Une treſſe livrée au Zéphir careſſant,
Portent ſouvent aux cœurs des atteintes plus ſûres
Que l'attirail nombreux des ſuperbes parures.
On laiſſe échapper l'ame en amuſant le goût,
Et pour vouloir trop plaire on ne plaît point du tout.
Un ruiſſeau dans ſon cours a d'autant plus de grace,
Qu'il peut ſuivre ſans art la route qu'il ſe trace;
Et les tendres oiſeaux ſont d'autant plus touchants,
Que la nature ſeule enfante leurs doux chants.
Les fleurs ne vont chercher leur aimable peinture
Que dans le pur thréſor de la ſimple nature;
Et par là ſeulement pouvant toujours charmer,
Leurs appas défaillans ſe font encore aimer.
Mais tous ces agrémens n'ont qu'une vaine amorce,

Si des beautés de l'ame ils ne tirent leur force ?
Si pour les animer ce feu divin ne luit,
Ce sont de belles fleurs qui se fanent sans fruit.
Les dons de l'ame seuls inépuisables sources,
Ont pour se faire aimer d'éternelles ressources ;
C'est leur lustre charmant qui sçait tout embellir,
Et que l'effort des ans ne peut jamais vieillir.
Le généreux penchant d'une ame bienfaisante,
L'égalité d'humeur. la douceur complaisante,
Le tour d'esprit aisé, le discours gracieux,
Plaisent sans le secours ni du teint ni des yeux.
Un cœur sincére & franc pour gagner tout le monde,
Laisse peu consulter si l'on est brune ou blonde.
Les innocens transports d'un naïf enjoûment,
N'ont besoin pour charmer d'aucun autre agrément.
Et que ne dompte point cet attrait invincible,
Ce doux *Je ne sçai quoi*, si caché, si sensible,
Qui s'empare d'un cœur par d'inconnus ressorts,
Soit qu'il parte de l'ame ou resulte du corps,
Invisible vainqueur autant qu'inévitable,
Sentiment toujours vif, toujours inexprimable ;
Riche present des Dieux avec qui tout sied bien,
Tout enchante, & sans qui tout le reste n'est rien.
Ainsi donc que chacun s'étudie & s'éprouve,
Et cultive avec soin l'heureux fond qu'il se trouve.
Il suffit, à qui veut en faire un digne emploi,
Sans mandier ailleurs un bien qu'on trouve en soi.
Toute affectation est comique, insipide,
Que la nature en tout soit votre unique guide ;
Elle honore toujours qui l'honore & la suit,
Et punit les mépris de quiconque la fuit.
Ainsi, que votre teint jamais ne se colore,
Que du rouge innocent que l'honneur fait éclore.

C'est-là l'unique fard que vous devez chercher.
Mais que d'un éclat faux vous vous laissiez toucher !
Que vos coupables mains, suppôts de l'imposture,
Dégradant vos appas insultent la nature !
Que d'un masque effronté votre teint soit couvert !
C'est ce qu'impunément Venus n'eut point souffert :
Mais Junon me prévient, & loin de m'en défendre,
Quiconque à l'imiter se laissera surprendre,
Que d'un prompt châtiment l'ineffaçable affront,
Flétrisse pour jamais son téméraire front.
Que le plâtre, les eaux, vieillissent la jeunesse,
Et par d'affreux dégoûts diffament la vieillesse.
Que leur risible aspect soit dans ses plus beaux jours,
Et la fable des jeux, & l'effroi des Amours.
C'est à moi d'en jurer, & non à ma rivale,
Par les difformes eaux de la Rive infernale :
Elles entendront mieux mon serment que le sien,
Ce sont ici mes droits, & Junon n'y peut rien.
Elle dit. Qui n'eût crû que Junon démentie,
Verroit périr le fruit de sa jalouse envie ?
Mais hélas ! que ne peut l'amour de la beauté !
Et toi Tyran flatteur, bisarre nouveauté !
Ah, si chacun de vous, maître absolu d'une ame,
N'a que trop d'ascendant sur l'esprit d'une femme,
Que n'y pouvez-vous point quand vous vous unissez !
Hebé ne crut que trop vos conseils insensés.
De la Reine des Dieux cette fille si chere,
La premiere fut prise aux piéges de sa mere.
Hebé jadis du ciel l'agrément & l'honneur,
En qui brilloit toujours la jeunesse en sa fleur,
Par le Maître des Dieux sur toute autre choisie,
Pour verser le Nectar & servir l'Ambroisie,

Laſſe du ſort charmant dont elle jouiſſoit,
Méprisa tous les maux dont on la ménaçoit?
Elle court en aveugle à ſon ignominie,
Brûlant du vain deſir d'être encore embellie,
Deſir d'autant plus vif ſur ſon cœur éperdu,
Que le moyen venoit d'en être défendu.
Elle pourſuit Iris, la flatte, la careſſe,
Et de tant de raiſons l'importune & la preſſe,
Qu'enfin elle réduit la Nymphe à conſentir
Au projet de ſa perte, & de ſon repentir.
D'abord en combattant la pudeur gémiſſante,
Elle ne touche au fard que d'une main tremblante,
Le tourne en cent façons, héſite, s'aguerrit,
L'applique en rougiſſant, ſe regarde & ſourit.
Mais l'audace bien-tôt s'accroiſſant par l'audace,
On la voit à grands traits, prodiguant ſur ſa face
Et le rouge & le blanc l'un ſur l'autre entaſſés,
Et ne croyant jamais en avoir mis aſſez.
Du châtiment prédit ne ſentant nulle atteinte,
Elle brave le Styx, & s'applaudit ſans crainte.
Toutefois elle n'oſe encore avec éclat
De ce premier eſſai divulguer l'attentat;
Pour ramener ſon teint à ſon luſtre ordinaire
Elle deſcend au bord d'une onde pure & claire,
Jadis de ſa beauté l'unique ſupplément,
De ſa honte aujourd'hui le fatal inſtrument.
Hélas! ſes flots à peine ont coulé ſur ſa jouë,
Qu'ils font ſortir des traits que ſon œil déſavouë.
A ce terrible aſpect elle plonge ſoudain
Et replonge dans l'onde une timide main,
Et croit à force d'eaux effacer cet outrage;
Mais plus elle s'efforce, il paroît davantage:
Elle fatigue en vain le liquide cryſtal,
Chaque goute nouvelle étale un nouveau mal.
Déja de toutes parts elle voit ſon viſage

Dépouiller triftement tous les traits de fon âge :
Alors en déteftant & Junon & le fard,
Elle implore Venus & le Stix, mais trop tard.
Ses couleurs autrefois fi vives, fi fleuries,
Tombent, aridement éteintes & flétries ;
De fon front fi poli l'yvoire fpacieux,
Mollement s'étrecit en replis tortueux :
L'incarnat toujours frais de fa bouche riante,
Cede au bluâtre éclat d'une pâleur mourante.
De fon front denué les cheveux défertant,
A leur treffe échappés tombent en ferpentant.

Telles on voit voler par l'hyver détachées,
Du faîte des forêts les feüilles deffechées.
Hebé n'apperçoit plus dans ce débris affreux
Que le fpectre d'Hebé, ruiné, ténébreux,
Et pour combler enfin la vengeance promife
A la témérité de fa folle entreprife,
A peine elle paroît aux yeux des Dieux furpris;
Qu'elle devient le but de leurs piquans mépris.
Jupiter ajoutant encore à la vengeance,
Lui défend pour toujours fa table & fa préfence.

Dans l'accablant excès de fa confufion,
Elle voulut rougir de fa punition,
Mais l'aimable pudeur précédant tout le refte;
Au feul attouchement du compofé funefte,
De ce poifon malin effet prodigieux,
Avoit fui pour jamais fon front audacieux.



A M. DE LA CHAPELLE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Receveur Général des Finances, &c.

Au mois de Juin 1698.

Pour le prier de prévenir M. d'Argenson en ma faveur, sur un Jeu qui étoit chez moi.

EPISTRE.

TOi, qui du facré Mont fis d'abord un beau choix;
Mais qui n'y bornant pas toutes tes efpérances,
As fçû cultiver à la fois
L'Académie & les Finances;
Toi, qui viens d'allier Plutus & les neuf Sœurs,
Exemple peu fréquent d'une union fi belle;
Qui peux joindre à ton gré d'une façon nouvelle;
Les chiméres du Pinde aux folides douceurs:
Tu fçais l'art de jouir de ces douceurs folides,
Range des coffres forts dans le facré Vallon,
Et fais porter aux arbres d'Apollon
Les pommes d'or des Hefpérides.

Fais feulement connoître à ce grand Magiftrat,
Des ordres de la Cour équitable interpréte,
Les mœurs, l'efprit de Palaprat,
Ton Confrére fidéle en plus d'un Doctorat,
Et ton antipode en recette.
Réponds-lui de mon cœur & de ma probité,

Donne-lui pour garants les murs du Tectofage ;
Dis-lui qu'il fut foumis à mon autorité,
Que de mes Confulats fa Ville a plus d'un gage;
Qu'après quinze ans d'abfence, aimé, chéri des miens,
Préfent à mes concitoyens,
Je fuis choifi par ma Province
Pour être un de fes Députés,
Et pour repréfenter au Prince
Nos befoins & nos libertés.
Ajoute encore un trait après ces caractéres,
Tu ne l'ignores pas. L'honneur dont je jouis
Auprès des deux célébres Freres,
Iffus du fang Augufte à qui l'on doit LOUIS.
Mon éloge eft fini, parlons de mes affaires.

Nombre de gens chez moi s'affemble chaque jour,
Non pour y commenter quelque Bible fufpecte,
Ni pour examiner de la naiffante fecte
L'impertinent & fanatique amour.
On y vient pour jouer, il faut trancher la chofe :
Mais quels Joueurs? tous gens choifis,
Tous purs & blancs comme les lys,
Et tous flairans mieux que la rofe.
Là le Chevalier du hazard
Ne hazarde pas de paroître,
Il peut chercher quelqu'autre part
A fignaler fes coups de maître.
Chez moi le Bourgeois ingénu
Eft préféré, parce qu'il eft connu,
Au fin Marquis de l'induftrie.
L'argent & les joueurs, tout eft de bon aloi,
Et l'on fait une enquête, en arrivant chez moi,
De vie & mœurs, & de patrie.

Pour la maniére de jouer,
Elle eſt toujours douce & paiſible,
Pas le moindre incident; & c'eſt un fait plauſible
Que l'envieux doit avouer.
On n'entend pas un mot dont l'oreille s'offenſe,
Je dis l'oreille d'un Caton:
Le bruit ſupérieur eſt celui du jetton,
Et tout, juſqu'a la femme, y garde le ſilence.
On n'y diſtingue point l'heureux du malheureux;
Au moindre emportement perſonne ne s'échappe;
Et c'eſt ainſi qu'on joueroit à la Trape,
Si ces Peres jouoient entr'eux.
L'uſurier y pourroit de ſes chiffres divers
Sans être interrompu calculer ſes eſcomptes;
Si la Fontaine étoit, il y feroit ſes Contes:
Moi-même qui t'écris, j'y compoſe ces Vers.
La paix y regne enfin; & la friponnerie
Perd tout eſpoir de s'y gliſſer;
Et j'apprends cependant qu'on a voulu tanſer
Les innocens plaiſirs de cette coterie.
Bruit, tumulte, fracas, déſordre, carillon,
Artifice, tours de ſoupleſſe,
Termes dont on pourroit allarmer la ſageſſe
Du Commiſſaire Gorillon,
Rien n'y fut oublié.... Je ne puis trop louer
Du prudent d'Argenſon le zéle infatigable;
Il a rendu ſon nom aux fripons formidable,
Et tous leurs vains projets ſous lui vont échouer:
Il pourſuit tous les jours d'un courroux légitime,
L'adreſſe qui produit plus de maux que le crime;
Car enfin vingt voleurs ſur la roue ont fini,
Depuis que Dorilas vit & brille impuni,
Et que du revenu d'une pareille adreſſe,
Il traite ſes amis & meuble ſa Maîtreſſe.
Combien de Dorilas par les loix oubliés

Redoutent d'Argenſon, ont ſes ſoins à combattre?
Hardis Comédiens, mais fort humiliés,
Depuis que pour jouer ils n'ont plus de théatre.
Qu'il ne prenne pas ma maiſon
Pour une ſemblable caverne;
Minerve y regne trop pour y ſouffrir Laverne,
Les ſeuls jeux innocens ſont chez moi de ſaiſon.

Reveillé par un vif lutin,
Qui m'inſpire parfois des boutades heureuſes,
Je donne aux Muſes le matin,
Et l'après-dînée aux Joueuſes.
Dans des coins ignorés des profanes humains
Mon Apollon toujours ſe réſerve des caches,
D'où ſi Mercure vient il obſerve ſes mains:
Loin d'applaudir ſes tours: il les traite de lâches,
Il avertit tout haut, je les ſçais, je les crains,
Et mieux que moi, dit-il, Joueurs, (1) gardez vos vaches.
Peut-on imaginer plus de précaution?
Mais ce n'eſt pas aſſez, ſi tu n'es caution,
Que de tous les mortels le mortel que j'honore
Avec autant de paſſion,
Ne prendra contre moi jamais d'impreſſion.
Tu connois qui je ſuis, mais d'Argenſon l'ignore,
L'aſyle qui me garantit
Des ſurpriſes du Commiſſaire,
Ne ſçauroit guérir mon eſprit
De la crainte de lui déplaire.

Je profite, je ceſſerois,
Si ce profit chez lui devoit me faire un crime;
Et je préfére ſon eſtime
A tous les gains que je ferois.

(1) Boves per dolum amotas riſit Apollo. *Horat. lib. 1. Od. 20.*

A MONSEIGNEUR LE COMTE DE MAUREPAS, SECRETAIRE D'ÉTAT.

Sur ce que Monseigneur de Pontchartrain m'avoit fait ordonner la veille par M. Desgranges de faire cesser mon Jeu.

EPISTRE.

A Fontainebleau le 7 de Septembre 1698.

MInistre, en qui le don d'une heureuse naissance
A prévenu des ans la lente expérience;
Qui sur un grand modéle excitant tes désirs,
As aimé le travail dans l'âge des plaisirs;
Par ma faute exilé de la Cour du Parnasse,
Je n'ai recours qu'à toi pour obtenir ma grace.
Quel mortel fut jamais si bien dans cette Cour?
Tout est ouvert pour toi dans ce sçavant séjour;
C'est pour toi qu'à l'envi puisent dans leur fontaine
Calliope, Clio, Thalie & Melpoméne,
Et de tous ses secrets se confiant à toi,
On diroit qu'Apollon veut imiter ton Roi.

Ton pouvoir est si grand, ma faute est si légére,
Je donnois à jouer; & que pouvois-je faire?
Pouvois-je, Sous-Fermier de quelque Droit du Roi,

Ou de quelque Recette enchériſſant l'emploi,
Aux Fermiers Généraux parler avec emphaſe?
Et qui donc eût été ma caution? Pégaſe?
Va, va, m'auroit on dit, monté ſur ton cheval,
Attaquer la chimére. Eh! le franc animal!
On lui refuſeroit du foin à la Douane,
Et c'eſt-là tous les jours qu'on lui préfére un âne.
J'aurois bien, né Gaſcon, & partant né pour Mars,
Malgré mes cheveux gris ſuivi ſes étendarts;
L'âge pour mes pareils n'eſt point une défaite,
Jamais Gaſcon n'eſt vieux, mais la paix étoit faite.
Guidé par tant d'Abbés; tant d'ignorans heureux,
J'aurois bien, ignorant & tartuffe comme eux,
Rendu de mes Sermons quelque grille jalouſe:
Mais garçon à Paris, j'ai ma femme à Toulouſe.
Enfin ne ſçachant plus à quel Saint me vouer,
Je te l'ai confeſſé, je donnois à jouer.
De cet égarement le Dieu des Vers s'afflige,
Et pour me ramener fait un jour ce prodige.

Dans l'enceinte du Temple un maronnier fameux,
Qui peupla tout Paris de ſes tendres neveux,
Lui ſeul vaut tout un bois. Là, pour devenir ſombre,
Le brillant Apollon n'emprunta que ſon ombre;
Caché de ſon feuillage il m'apprit mon devoir.
Je l'entendois parler & ne pouvois le voir:
J'en demande pardon aux vaillans de Garonne,
J'eus d'abord quelque peur, & crus être à Dodonne.
Il me tint ce diſcours. Tu cours après l'argent,
Et réſignes la gloire au Parnaſſe indigent.
Au mépris de mes dons ſans rougir tu t'amuſes
Dans un trafic honteux aux favoris des Muſes,
Et crois vers la fortune avoir pris un chemin
Plus court que Montoron, plus ſûr que Thevenin;

Ce gain, détrompe-toi de ton erreur extrême,
Comme il vient aisément, s'en retourne de même.
Déja devenu fat, en nouveau Financier,
Tu consultes le goût d'un adroit Tapissier,
De lits & de sophas médites la dépense:
Imbécile, est-ce ainsi qu'étoit meublé Terence ?
Cet appas des tributs payés par les Joueurs,
Va gâter ton esprit & corrompre tes mœurs.
Quoi, ton avidité ne peut être assouvie
Par tout ce qui conspire au bonheur de la vie ?
Et que te manque-t-il, mortel trop fortuné ?
Tout est chez les Héros à qui je t'ai donné;
Plaisirs, fortune, honneurs, tout se trouve à leur plaire:
L'un & l'autre en bonté n'a d'égal que son frere.
Tout favoris qu'ils sont de Mars mon ennemi,
Je les aime, & pour eux j'ai mille fois frémi.
Comblé de leurs bienfaits quel souci te dévore ?
Quel sordide démon peut t'agiter encore ?
Connois-tu ton bonheur, ingrat, le connois-tu ?

L'avarice en mon cœur combattoit la vertu;
Je ne répondois rien, & mon triste silence,
Qui d'un consentement n'avoit pas l'apparence,
Choqua si fort ce Dieu, qui perdoit sa leçon,
Qu'il va me susciter l'austére d'Argenson,
Pour oser lui mentir s'habille en Commissaire,
Lui fait de ma ruine un devoir nécessaire,
Charge mon pauvre Jeu des traits les plus hardis,
Et me confond enfin avec trente bandis.

Le sage Magistrat sur son rapport sinistre,
Met la plume à la main, en écrit au Ministre,
Et je me trouve ici tout porté sur les lieux,
Pour entendre l'Arrêt prononcé par les Dieux.

Desgranges m'annonça le signal de leur guerre.
J'ouvris d'abord les yeux à ce coup de tonnerre :
Et je viens en tes mains abjurant mes erreurs,
Te prier d'obtenir mon pardon des neuf Sœurs.
Je rallume mes feux pour ces Sœurs immortelles,
Je ne veux désormais m'attacher qu'auprès d'elles.
Leur colére en ces Vers s'est fait assez sentir :
Tâche a les appaiser par mon prompt repentir ;
Sur tout regagne-moi l'amitié de Thalie.
Ou s'il faut renoncer à sa sage folie,
Et devenu plus vieux, devenir moins badin,
Et chausser le cothurne au lieu du brodequin ;
Pour forcer Apollon à t'accorder ma grace,
Dis-lui que je ne viens, transfuge du Parnasse,
Implorer les bontés qu'il eut jadis pour moi,
Que pour faire des Vers pour LOUIS & pour toi.

A M. LE COMTE DE CALVISSON, qui me demandoit des Vers après la prise de Barcelone par M. DE VENDÔME en 1697.

De la Plaine de Vic, où M. le Grand-Prieur commandoit un gros Détachement.

STANCES.

JE fais des Vers fort rarement,
Lorsque je puis faire autre chose ;
Les vers ont bien leur agrément :
Mais j'aime mieux infiniment
Bonnes sauve-gardes en Prose.

La rage d'Auteur m'a duré,
Tant que j'ai fondé fur Thalie
Un revenu mal affuré :
Aux portes de Vic j'ai juré
D'abandonner cette folie.

La fortune du facré mont,
Ses efpérances, fes phantômes,
Tout faux, tout décriés qu'ils font,
Peuvent tenter des fous qui n'ont
Aucun accès chez les Vendômes.

Exempt des foins tumultueux
D'avoir, d'exciter des cabales,
Qu'ai-je affaire d'aller comme eux
Mordre un laurier infructueux,
Qui ne fert qu'à les rendre pâles ?

Graces à Dieu frais & vermeil,
Je n'ai d'autre foin que de plaire
Au Prince qui rend mon fommeil
Tout d'un trait jufques au Soleil,
Et ce foin ne me coûte guère.

Contente du peu que je vaux,
Sa bonté qui le follicite
A me combler de biens nouveaux,
Va quelquefois de mes défauts,
Jufques à me faire un mérite.

Chanterois-je à l'âge où je fuis,
Pour quelque bel œil homicide ?
Non, les beautés que je pourfuis
Aimeroient mieux quatre Louis
Que l'Iliade & l'Eneide.

Irois-je encore mettre au jour
Des fruits hazardés de mes veilles ?
Non, ma Muſe ſur ſon retour
Laiſſe le comique à Dancourt,
Et le tragique à nos Corneilles.

Ne fardons point la vérité ;
Plus que l'influence ſecrette,
Plus même que la vanité,
L'amour ou la néceſſité
Fit preſque toujours le Poëte.

Eloigné des ſoucis divers,
Qui preſſoient Tibulle & Terence,
Je ne vois rien dans l'univers
Qui puiſſe m'arracher des Vers
Que la ſeule reconnoiſſance.

A UN DE MES AMIS,

Qui m'avoit écrit, diſoit-il, ſur le Bureau d'une femme qu'il aimoit, dont il me faiſoit des complimens.

Du Camp de Maſel, prés Pignerol, 1696.

RONDEAUX LIE'S.

SUr le bureau d'une aimable mortelle
Vous m'écrivez, c'eſt être ami fidéle ;
Tous les Amans négligent leurs amis,
Quelqu'autre ſoin rarement eſt permis

Lorſque l'amour occupe la cervelle.
Chez le ſoldat bien ſouvent il a mis
L'allarme au camp plus que les ennemis,
Et fait d'un Juge un vrai Juge de mêle (1),
Sur le bureau.

On craint ici qu'une guerre nouvelle
N'ait prolongé notre abſence cruelle.
A ce penſer je tremble, je frémis:
Mais juſqu'à tant que *Milan* ſoit ſoumis
Serai-je au moins entre vous & la belle,
Sur le Bureau.

SECOND RONDEAU.

Ses complimens me raviſſent de joie:
C'eſt beaucoup dire alors qu'on eſt en proie
A mille peurs, moins du plomb & du fer,
Que du ſouci de paſſer ſon hyver
Plus triſtement que les Grecs devant Troye.

Ah! je les ai ſur moi, par Jupiter,
Par mon Héros (2) redouté ſur le *Ter*,
Et ne puis vivre ici que je ne voye
Ses complimens.

Pour elle en vœux tout mon cœur ſe déploie.
Puiſſent ſes jours filés d'or & de ſoie,
Par la beauté qui nâquit de la mer,
Ne trouver rien dans leur courſe d'amer.
Puis-je payer de meilleure monnoie.
Ses complimens?

(1) *Contes de la Fontaine.*
(2) *M. de Vendôme.*

POUR DEUX SŒURS

Infiniment aimables.

Sur l'air d'un Vaudeville qui couroit.

CHANSON.

(1) A La Doguine,
Heureux qui l'apprivoiſeroit.
On jureroit qu'elle badine,
Juſques au vif elle mordroit.
A la Doguine.

Mais qu'elle eſt fine,
Autant que belle pour le moins,
Son air naturel aſſaſſine,
Il engage & flate vos ſoins.
Mais qu'elle eſt fine.

Pour Ericine.....
Tel pour Venus ne l'entendroit,
Ce mot ſent un peu la doctrine;
Je veux dire qu'on la prendroit
Pour Ericine.

Air, bonne mine,
Chez elle ſont tous les appas;
Grace, douceur, taille divine.
Mais qu'en rapportez-vous, hélas!
Air, bonne mine.

(1) Ce refrain m'avoit été donné.

Chez Merlufine
Il étoit moins d'enchantement ;
Des libertés c'eft la ruine ,
Et l'on enchaînoit moins d'Amans
Chez Merlufine.

A la Doguine
L'Amour s'adreffe pour fraper ;
Et s'il manque fon coup , Juf-Tine
Prend tout ce qui peut échaper
A la Doguine.

Quelles merveilles
Sont ces deux adorables Sœurs !
Pour les yeux & pour les oreilles
Où trouver tant d'attraits ailleurs ?
Quelles merveilles !

Quoiqu'elles faffent ,
Ce font toujours nouveaux appas ;
Il n'eft beautés qu'elles n'effacent ;
Mille amours naiffent fous leurs pas ,
Quoiqu'elles faffent.

A ces Sirênes
Ulyffe envain s'affourdiroit ;
Ce font d'inévitables chaînes :
Plus fage que lui fe rendroit
A ces Sirênes.

A n'en voir qu'une
C'eft la plus belle , croyez-vous ;
Que ce foit la blonde ou la brune ,

Il faut fuccomber fous fes coups
A n'en voir qu'une.

Les voir enfemble,
Oppofer la fœur à la fœur,
Eft le bon parti, ce me femble :
Il faut, pour garantir fon cœur,
Les voir enfemble.

Je les adore ;
L'encens pour elles doit fumer,
Comme pour Venus & pour Flore :
Qu'un plus jeune ofe les aimer,
Je les adore.

Sur ces mots de Perfe ;

Tu ne quæfieris extrà.

PETITE FABLE.

SONNET.

AH ! que vous marchez bien, ma charmante tortue,
Dit un ferpent flateur en fortant de fon trou ;
Qu'eft-ce qui vous reffemble ? Et comment, & par-où.
Rien comparer à vous lorfque l'on vous a vûe ?
Une coquille d'or vous eft juftement dûe.
J'en garde une qui vient fraîchement du Perou.
L'imbecille le croit, marche, allonge le cou :
Il la faifit, la mord, l'empoifonne, la tue.

L'imprudente, dit-il, n'eſt ni poiſſon, ni chair:
Non contente d'un toit auſſi dûr qu'un rocher,
Elle en vouloit un d'or, & faiſoit la gentille.

Le moindre limaçon eût fait même deſſein.
Sa mort apprend à tous à garder ſa coquille,
Et qu'un bien aſſûré vaut mieux qu'un incertain.

Sur une très-belle perſonne, qu'on appelloit la belle muette, & qu'on n'oſoit appeller la belle ſotte, parce que toute la ſottiſe du monde pouvoit être réparée par ſa beauté.

SONNET.

N'En croyez pas, Iris, avoir moins de puiſſance;
Les fleurs ne parlent pas, les aſtres, ni les cieux:
Une beauté muette approche plus des Dieux,
Les Dieux ſont tout penſée, ils ſont tout connoiſſance.

Rien ne nous parle tant comme votre préſence,
On n'entend rien, Iris, comme on entend vos yeux;
Eſt il Temple où l'Amour peut faire adorer mieux
Le Dieu ſon confident, ſon ſoutien, le ſilence?

Quand ſa flâme a gagné deux bouches qu'il unit,
Son langage commence, & le nôtre finit;
L'excès de leur bonheur les réduit à ſe taire.

On voit ſouvent muets les plaiſirs les plus doux ;
Et toutes les faveurs que vous voudrez me faire ,
Me rendront , je le jure , auſſi muet que vous.

Sur une perſonne très-jolie & très-vive , qui jouoit au Papillon.

RONDEAU.

AU Papillon pourquoi vous amuſer ?
De vos appas mieux vous vaudroit uſer.
A d'autres jeux , tel où l'on ne s'aſſemble
Que tête à tête , eſt plus doux, ce me ſemble :
L'Amour pour moi doit vous le propoſer.

Qu'il voit en vous de quoi le compoſer !
Roſes & lys à cueillir , à baiſer.
Flore & Zéphire en offrent moins enſemble
Au Papillon.

L'Enfant malin rit de moi quand je tremble ,
Comme la branche & la feuille du Tremble ,
Du grand péril où je cours m'expoſer :
Mais quand vos yeux me devroient embraſer ,
J'en cours le riſque , heureux ſi je reſſemble
Au Papillon.



Sur

Sur la Comédie du Légataire de feu M. Renard.

RONDEAU.

IL eſt aiſé de dire avec hauteur
Fi d'une Piéce, en faiſant le Docteur,
Qui pour arrêt nous donne ſa grimace.
Contre Renard la Grenouille croaſſe,
En eſt il moins au goût du ſpectateur?

Je le ſoutiens, & ne ſuis point flateur,
De notre Scene il fait l'art enchanteur,
Il y fait rire, il badine avec grace,
Il eſt aiſé.

Sans le ſecours des charmes de l'Acteur,
Le Légataire aura chez le Lecteur
Le même ſort. Malgré toi, vile race,
Bas envieux, choſe rare au Parnaſſe,
Outre qu'en tout Renard eſt bon Auteur,
Il eſt aiſé.

A M. DESPREAUX, ſur ce qu'il condamne les ſens différens dans les chutes d'un Rondeau.

RONDEAU.

EN divers ſens les chutes d'un Rondeau
Ne doivent être, il t'en paroît moins beau.
Sublime eſprit, digne rival d'Horace,
Je t'en croirai s'il advient que j'en faſſe,
Ta loi tient lieu d'un Edit au grand Sceau.

Je l'avois fait ſans invoquer Brodeau, *
Et ne penſant qu'à brocher un tableau,
Suivant l'eſprit du temps où tout ſe paſſe,
En divers ſens.

Toi ſeul as mis tous les goûts de niveau
Sur tes écrits. Toujours noble & nouveau
Tout dans tes Vers joint la force à la grace;
Il n'eſt ſur toi qu'une voix au Parnaſſe,
Et nul enfin n'y parle de Boileau
En divers ſens.

A M. RÉNARD, *pour lui demander un Billet de ſa Comédie du Légataire.*

RONDEAU.

POur treize Vers une ligne de Proſe,
Ce n'eſt pas trop, mon cher Confrére, & j'oſe
Sur ce pied-là demander un billet
Pour mon Rondeau. Je ſuis votre valet,
Me direz-vous, inégale eſt la doſe.

Du teſtament mieux vaut la moindre clauſe,
Pour un goujon c'eſt donner une alauſe:
Je vous devrois au plus un triolet.
Pour treize Vers

Soit. Mais comptons combien je m'en propoſe;
Si l'envieux ne ſe tient bouche cloſe,
Je ne ſuis pas au bout de mon Rolet.

* *Voiture.*

Le trait chez moi part comme un piſtolet :
Mais rarement ma verve ſe repoſe
Pour treize Vers.

A une très-belle perſonne qui avoit accouché de deux garçons.

RONDEAU.

De deux Amours à grand peine eſcortée
Eſt aujourd'hui leur mere tant vantée,
On n'en vit onc telle ſtérilité,
Ce n'eſt qu'horreurs, actes d'hoſtilité,
Guerres par tout dans la terre habitée.

Pour ſe venger d'Adonis bien traité,
Mars inſultant aux droits de la beauté,
Punit Venus d'avoir été tentée
De deux Amours.

Sa Cour timide en eſt épouvantée,
Elle n'eſt plus qu'une Cour déſertée.
Bien à propos votre fécondité
Sert les Amours dans cette extrêmité ;
Par elle, Iris, leur troupe eſt recrutée
De deux Amours.



A M. COLOMBEL, *Peintre, ſur le Portrait de cette belle Dame.*

EPIGRAMME.

CE ne ſont pas les traits d'une beauté mortelle ;
Diſois-je à Colombel ; eſt-ce Flore ou Cipris ?
De la Mere d'Amour c'eſt un parfait modéle,
Ce n'eſt encor, dit-il, qu'une ébauche d'Iris.

A M. DE PENNAUTIER, *après avoir été bien des fois chez lui ſans l'avoir trouvé pour le remercier d'un plaiſir qu'il m'avoit fait.* *.

RONDEAU.

DE vous trouver ma paſſion eſt vaine ;
Votre portier en a preuve certaine.
Que pourra dire à Pâques mon Curé,
Si mon debet n'eſt par vous apuré ?
Commettons donc ce devoir à ma veine.

Reconnoiſſance au ſuprême degré.....
Ce terme encore eſt trop foible a mon gré ;
Remerciment, je ſerois fort en peine
De vous trouver.

Oui, ma recherche a déja trop duré ;
Il ne peut être a mon cœur meſuré.
Vous rempliriez la place de Mecène.

* *C'étoit vers les Fêtes de Pâques.*

Faut-il fervir un enfant d'Hypocréne,
Voilà le cas où l'on eſt aſſuré
De vous trouver.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME,

Après la bataille de Luſara, 1702.

EPIGRAMME.

VOus illuſtrez & vous enrichiſſez
Tous ceux qui ſont à vous, vrai Fils de Henri quatre;
Des ſerviteurs les mieux récompenſés
Votre maiſon eſt le théatre.
De tous vos ſerviteurs un des plus attachés
C'eſt moi, me pourriez-vous refuſer de le croire?
Vous faites tant & de ſi bons marchés,
N'y trouverai-je point quelque choſe pour boire?
Je ne ſuis pas au moins fort altéré de gloire,
Mes ſentimens ſont un peu ſinguliers;
Et ſans les envier je verrai Chevaliers
Cot... de S. Louis, Cam... de S. Jacques:
Les honneurs ne ſont point mon fait.
Mais barrez bien Eugene, & venez avant Pâques
Me faire Chevalier du Guet.



A M. ROCHON,

Trésorier de Monseigneur le GRAND-PRIEUR.

EPIGRAMME.

LE Cuisinier d'Oronte avoit douze cens livres
Payé comme il vouloit, en or, en écus blancs;
Moi je passe la vie à pâlir sur mes livres,
Secretaire d'un Prince, & n'en ai que six cens
Payé! ... Parlez, Rochon, sans peur de vous commettre;
Dites, à ma fortune Apollon a t-il nui?
Il vaut mieux sçavoir aujourd'hui
Faire une sausse qu'une lettre.

SUR UN JUGE FORT INTERESSE'.

EPIGRAMME.

PArce que toutes vos parties
Vous font des présens bons & beaux,
Comme bijoux, meubles, chevaux,
Et cent choses mieux assorties,
Orgon, je ne dirai jamais
Que vous vendez tous vos Arrêts
Au prix qu'y met votre avarice.
Non, vous pourriez vous en choquer;
Vous ne vendez pas la justice,
Vous ne faites que la troquer.

Contre un méchant homme, mais très-pareſſeux.

EPIGRAMME.

QUand Géronte n'eſt pas méchant,
Rendons graces à ſa molleſſe ;
Il a toujours ce bas penchant,
Mais il ſe laſſe par pareſſe :
Cette pareſſe le contient,
Elle engourdit, elle retient
Ses maneges, ſes artifices.
Tous les vices veulent des ſoins,
Et Geronte auroit plus de vices,
S'il avoit ce vice de moins.

A la perſonne du monde que j'étois le plus éloigné d'aimer.

EPIGRAMME.

D'Où prenez-vous que je ſois
Changeant, volage, infidéle ?
M'avez-vous vû quelquefois
Voltiger de belle en belle ?
Non, quand un objet vainqueur
Entre une fois dans mon cœur,
Tant qu'il veut il y demeure.
J'en jure par les Amours,
Si je vous aimois une heure,
Je vous aimerois toujours.

Sur un grand menteur, dont on ne vouloit pas croire la mort.

EPIGRAMME.

L'Insigne menteur Dorante,
Par ordonnance en Latin,
Est allé d'hier matin,
Mentir devant Radamante.
Quoi, l'on ne croit pas sa mort?
Faire aux Médecins ce tort,
Et de la Faculté voire
Mettre en doute le crédit!
Il est mort: on doit le croire,
Ce n'est pas lui qui l'a dit.

A MONSIEUR DE PL....

*Pour lui faire compliment sur son mariage. J'étois dans mon lit, ayant été taillé * la veille ou le jour d'auparavant.*

RONDEAU.

DE ton hymen ma joie est grande, & telle
Qu'elle adoucit ma blessure cruelle:
Par mon caillou, crois moi, te le jurant;
Pour un taillé le juron est plus grand
Que n'est le Stix pour la troupe immortelle.

* *Le* 14 *Janvier* 1696.

On en parloit: j'étois presque mourant,
Et je ne pûs l'entendre indifférent;
Je m'animai d'abord à la nouvelle
De ton hymen.

On ajouta: L'épouse est jeune & belle.
Si sur sa sœur on en prit le modéle,
De son bonheur je suis, dis-je, garant.
Puisse sortir de tous biens un torrent,
Amours jumeaux, mainte Grace jumelle,
De ton hymen.

A MADAME DE P....

En lui envoyant quatre petits Chapeaux de paille.

RONDEAU.

QUatre chapeaux ne sont pas grande emplette;
Communément une beauté parfaite
Telle que vous en devroit à sa cour
Voir mille & plus: mais Bellone à son tour
Regne par-tout, & cause leur disette.

Vendôme vient de sonner la trompette *;
Dans son parti la victoire se jette,
Et l'Empereur n'en est pas quitte pour
Quatre chapeaux.

Mars les prodigue, & Venus les achete,
Tous nos Bergers ont quitté la musette
Et le hautbois, pour suivre le tambour;
Et peu d'Iris, n'en déplaise à l'amour,
Se vanteront d'avoir à leur toilette
Quatre chapeaux

* *A l'affaire de Calsinate, au mois d'Avril 1706.*

PLACET EN VERS,

Présenté à M. BIGNON, Intendant de Paris, dans sa derniere tournée.

A Monseigneur l'Intendant.
Pour demander une grace
On n'est jamais imprudent
De s'adresser au Parnasse.

Coiffe-toi, Muse, en tignon,
Joins ta parure à ma veine,
Et te présente à Bignon :
Qui dit Bignon, dit Mecéne.

Celui-ci n'a pas pour toi
Moins d'amitié que ses freres,
Et Danchet peut faire foi
Que les Muses leur sont cheres.

Depuis Hierôme Bignon,
Vois-tu beaucoup de familles
Briller d'un si beau renom
Chez ces immortelles Filles ?

L'un (1) qu'on fit tout d'une voix
Le Chef des doctes Licées,
Au milieu de ses emplois
Les a toujours caressées.

(1) *M. l'Abbé.*

Celui (1) qui comme un Joseph
Du naufrage des disettes
De Paris sauva la nef,
Qu'il a sauvé des Poëtes !

Hélas ! sous un ciel d'airain
Qu'auroit fait leur indigence,
S'ils ont a peine du pain
Au milieu de l'abondance?

L'autre (2) à la gloire porté
L'alloit puiser à sa source,
Si son trop peu de santé
N'avoit arrêté sa course.

Mais quoiqu'il fût né guerrier,
Il a fait voir à la Scéne
Qu'il chérissoit un laurier (3)
Présenté par Melpoméne.

Parle sans crainte à Bignon,
Ton langage est ton excuse ;
On ne peut porter ce nom,
Et rebuter une Muse.

Tu trouveras plus d'accès,
Plus la foule sera grande ;
Je te réponds du succès,
En lui faisant ta demande.

(1) *Le Prévôt des Marchands.*
(2) *M. le Capitaine.*
(3) *La Tragédie de Cyrus.*

Et déja le mont jumeau
Au remercîment conſpire ;
J'ajuſte mon chalumeau,
Danchet accorde ſa lyre.

A UN DE MES AMIS,

Qui m'écrivoit dans toutes ſes Lettres, depuis plus de ſix mois, qu'il étoit inconſolable de la mort d'une Maitreſſe qu'il avoit en Italie.

SONNET.

Sur la même chute d'un beau Sonnet qui fut fait autrefois pour le Roi.

VOus avez, Céladon, cent rares qualités,
Que la France connoît, qu'admire l'Italie :
Mais quelque bien que ſoit votre gloire établie,
Elle l'eſt beaucoup moins que vous ne méritez.

Qui porte un ſentiment juſqu'où vous le portez ?
Six mois au déſeſpoir de la mort de Julie :
Le Pô groſſit des pleurs que vos yeux ont jettés,
Sans que votre douleur en paroiſſe affoiblie :
Infatigable ami, fidéle, officieux,
Vous contraignez l'envie à vous rendre en tous lieux,
Tout ce que des mortels la vertu peut attendre.

Vous êtes bel esprit, opulent, généreux:
Mais nous ne sçavions pas que vous fussiez si
tendre :
Quel espoir n'est-ce point pour tous les malheureux !

A IRIS.

SONNET.

TU connois à quel point je t'aime,
Je meurs quand je ne te vois pas.
De tes regards & de tes pas
Je me fais une loi suprême.

Je t'aimerai toujours de même
Jusques aux portes du trépas.
Tu peux voir changer tes appas,
Mais jamais mon amour extrême.

Possession, âge, laideur,
Rien ne peut éteindre l'ardeur
Que tu fis naître dans mon ame.

Qu'à tort tu le soupçonnerois !
Ah ! belle Iris, je t'aimerois,
Quand même tu serois ma femme.



SONNET.

L'Oeil du basilic est funeste,
Le tigre a de la cruauté,
Et la dent de l'ours irrité
Est plus à craindre que la peste.

On les évite, on les déteste ;
Et notre cœur est enchanté
De la femme, dont la beauté
Fait plus de maux que tout le reste.

Pourquoi tirer à notre dam,
Grand Dieu, de la côte d'Adam
Ce mal si doux, si nécessaire ?

Que vous fûtes son ennemi ?
Et vous auroit-il laissé faire,
Si vous ne l'eussiez endormi ?





BOUTS-RIMÉS.

A MONSIEUR LE COMTE DE C....

Dans la belle Maiſon de Bonrepos.

Sur des rimes toutes ſimples & point recherchées.

SONNET.

Loin du rude chemin que la gloire vous trace,
Jouiſſez avec nous de l'ombre de ces bois ;
Sous leurs feuillages verds, quoiqu'on diſe & qu'on faſſe,
On n'eſt jamais ſujet à de ſévéres loix.

On n'y perd pas le temps à pourſuivre une grace,
Et fléchit les genoux comme a la Cour des Rois ;
Le ciel de ces côteaux eſt celui du Parnaſſe,
Et Mai ſeul y tient lieu de tous les autres mois.

Le beauté de ces lieux inſpire la tendreſſe ;
Soupirez, hâtez-vous d'y faire une Maîtreſſe,
Achille, Hercule & Mars ont pouſſé des ſoupirs.

Laiſſez-vous entraîner à cette douce envie ;
Déja votre renom a prévenu Silvie,
Et vous pourrez ſans peine arriver aux plaiſirs.

Sur un AUTEUR, qui sans aucun sujet s'étoit avisé de nous designer, M. Campistron & moi, dans la Préface de ses Ouvrages.

SONNET.

THibaut fait le méchant, & ce n'est qu'un poltron,
C'est le plus faux mortel qui soit deçà la ligne,
Du plus commun sçavoir il n'a pas un litron,
C'est un Geai revêtu du plumage d'un Cigne.

S'il ne les vole, il fait des Vers comme un mitton:
De l'égoût du Parnasse insecte très-indigne,
Le traitre a dans l'esprit l'acide du citron,
Et fut toujours moins droit que le bois de la vigne.

D'un Caffé turbulent il fait son tribunal,
De Judas avec art il place le signal;
Probité de chez lui de long-tems a fait Gille.

Je croirois Phebus noir s'il disoit qu'il est blond,
S'il me donnoit de l'or je le croirois du plomb,
Et je me ferois Turc s'il prêchoit l'Evangile.



Sur ces rimes si fameuses qu'on donna à remplir sur la fin de l'année 1694. dont on prétendoit que le Portrait de Madame la Princesse de Conti devoit être le prix.

A. S. A. S. Madame la Princesse DE CONTI, *Fille du Roi.*

SONNET.

DE Flore, de Pallas elle a l'ame & le buste
Elle anime le marbre, embrase les glaçons;
L'Amour est dans ses yeux & fait plus de moissons
Que Cerès n'en fait faire au bras le plus robuste.

Rois, brûlez de l'encens devant cet air auguste;
De regner & de plaire il vous fait des leçons.
Peuples, consacrez-lui vos hymnes, vos chansons;
On rendoit à Junon un hommage moins juste.

Sa seule majesté l'éleve sans orgueil;
Elle entraîne à sa Cour avec un doux accueil,
Sans rompre de son rang la légitime digue.

Elle force des cœurs les plus secrets ressorts;
Pour elle s'épuisa la nature prodigue,
Et Venus n'inspira jamais tant de transports.



Philemon amoureux de la jeune Baucis,
N'osant lui-même se commettre,
Voci comment dans une Lettre.
Il lui parla de ses soucis.

SONNET.

DIgne objet de mes vœux, beau, mais sourd comme un buste,
Pour mes Vers & pour moi plus froid que les glaçons;
Si tu n'en as pitié, crains qu'avant les moissons
Tu ne fasses sécher mon corps gras & robuste.

Le cothurne me donne un caractere auguste,
Le sexe y profita cent fois de mes leçons,
Et Lully de sa lyre anima mes chansons.
Pour mon mérite enfin il n'est que toi d' injuste.

J'annonce à ta beauté, source de tant d' orgueil,
Qu'on ne lui fera pas toujours le même accueil;
Qu'au torrent de nos jours rien n'oppose une digue.

Ces charmes qui pour plaire ont d'inconnus ressorts,
Passent comme l'argent dans les mains d'un prodigue;
Et tu dois profiter de mes ardens transports.



Peinture de l'état où j'étois quand je faisois ces Vers.

SONNET.

JE maigris tous les jours, je ſuis ſec comme un buſte,
Mon ſang circule à peine, & ſe change en glaçons :
J'ai cultivé Venus, & voilà ſes moiſſons ;
L'ingrate traite ainſi le corps le plus robuſte.

Moins triſte fut Ovide exilé par Auguſte.
Près de moi Jérémie eſt gai dans ſes leçons,
Et je ſuis plus paſſé, plus vieux que les chanſons
Qu'on chantoit au Pont-Neuf regnant Louis le Juſte.

Mes douleurs n'ont que trop abaiſſé mon orgueil ;
Hélene me feroit envain un doux accueil,
Une jupe, un mouchoir, tout me ſemble une digue.

La machine eſt uſée & lâches ſes reſſorts,
Pour comble je ſuis gueux comme l'enfant prodigue :
Suis-je pas bien payé de mes jeunes tranſports ?

A S. A. S. Monſeigneur LE DUC DU MAINE,

Sur ſon acquiſition de la terre de Sceaux.

SONNET.

PRince, embellis de Sceaux gallerie & portique,
Que juſqu'aux Galetas regne le falbala ;
Qu'un marché moins poli que le camp d' Attila,
N'y faſſe plus ouir bœuf, mulet, ni bourrique.

Heureux qui dans la paix dont jouissoit Monique,
Y couleroit ses jours comme elle les coula,
Et croiroit, au tumulte imposant le hola,
Etre loin de Paris comme du pole arctique.

Que jamais un scellé n'y mene le Camus,
Qu'on n'y connoisse point exploit, committimus,
Ni d'imparfait plaisir mêlé de synderese.

Qu'en ce Palais les arts brillent jusqu'au marteau.
Quel bonheur pour Mansart & pour Paul Veronese,
Prince, que Seignelai t'ait laissé le chanteau!

A S. A. S. Madame la Duchesse DU MAINE.

SONNET.

Quel Temple t'élever, quel assez beau portique?
Venus de sa ceinture a fait ton falbala;
Tu pourrois désarmer la fureur d' Attila,
Faire de Balaam écrire la bourrique.

La jeunesse d'Hebé, la vertu de Monique,
Et le miel autrefois qui d'Hymette coula,
Te sont plus familiers qu'a Ligondés hola *,
Et qu'au vieux Cassini le tropique & l' arctique.

Vêpres seront plutôt sans *Benedicamus*,
Normands sans compulsoire & sans committimus,
Que ton cœur t'ait fourni matiere à synderese.

Mais je donne à ma tête un terrible marteau:
Pour te peindre il faudroit être Paul Veronese,
Et *Troy* n'accepteroit qu'en tremblant le chanteau.

* *Sobriquet de ce Régiment.*

A M. DE LA FAYE,

Gentilhomme ordinaire chez le Roi.

Pour réponse à des Vers qu'il avoit faits pour moi, & que je n'oserois mettre ici, parce qu'ils sont trop flateurs. Ils finissoient par ce Vers :

Que tout son art semble n'être que jeu.

RONDEAU.

QUe tout mon art seroit des plus beaux jeux
Le plus sçavant, voire le plus heureux,
S'il te faisoit dire vrai, cher la Faye :
Mais trop louer est souvent une baye
Pour le loué, qui l'entend bien honteux.

De tous Gascons le renom est douteux ;
Leurs tours d'esprit les rendent plus fameux
Dans les métiers du rusé fils de *Maye* (1),
Que tout mon art.

Mais estimé des hommes vertueux,
De notre temps passer a nos neveux,
Moindre est le saut que de Bordeaux à Blaye
Pour ton esprit ; oui toute la Biscaye
N'est pas plus vive ; il jette plus de feux
Que tout mon art.

(1) *Mercure.*

A M. L. D. C.

Qui ce dernier jour de Mardi Gras donnoit à côté de chez moi un grand ſouper, dont la bonne odeur venoit juſques dans mon cabinet, où j'étois aſſligé d'une chûte que j'avois faite.

RONDEAU.

EN Mardi-Gras tant de fous ſont ſur pié,
Et moi giſant la main faite en trépié,
Non que la goutte ait ſur elle hypothéque;
C'eſt une chute, une cauſe extrinſéque,
Un pas plus lourd qu'un pas de paſſepié.

Pour toi goutteux n'allant qu'à clochepié,
Ragoût, hors d'œuvre, entremets, petit-pié
Tu vas manger, tu vas vivre à la Grecque
En Mardi-Gras.

Plus conſterné qu'un Dervis à la Meque,
Pour tous ragoûts j'ai ma Bibliothéque,
De mon humeur c'eſt bien le contrepié;
De corps, d'eſprit je ſuis eſtropié,
Et maſqué mieux que n'eût été Sénéque
En Mardi-Gras.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE DUC.

BALADE.

CErés vingt fois a rempli nos greniers,
Depuis qu'Auteur *triennal* de la Chambre,
Communément dite Chambre aux Deniers,
Pour le premier du mois qui ſuit Décembre,
Je fais Deviſe. Or ſi ſuis des derniers
A blazonner énigme, logogriphe;
Rebus, image, emblême, hierogliphe;
Au moins ne ſuis flateur faſtidieux,
Gatant les Grands par un culte odieux.
C'eſt du vrai ſeul que mon ame eſt épriſe,
Je n'ai jamais encenſé les faux Dieux,
La Verité fut toujours ma Deviſe.

Fuis les plaiſirs des Princes caſaniers,
Jeune Héros, ſur la Scarpe & la Sambre.
Signale-toi dans tes ans printaniers,
Pour être un jour au *Batave*, au *Sicambre*
Plus grand effroi qu'aux perdrix les laniers.
Ce vieillard ſec, long & maigre eſcogriſe,
Qui de ſa faux, de ſa dent, de ſa griffe
Renverſe tout, détruit tout ſous les cieux
Te prouvera par jours délicieux
Du ſort des Grands leur uſage et la criſe.
Vois tout le monde ouvrir ſur toi les yeux.
La Vérité fut toujours ma Deviſe.

Petit Mercier je n'emplis grands paniers
Trafic ne fais en banille, en gingembre,
Ma lyre tient mes désirs prisonniers.
Peu curieux du corail & de l'ambre,
Comme *Arion d'avares Mariniers*,
Je me défends, je m'érige en Pontife
Sur mille erreurs ; le mérite apocrife
Ne m'eblouit. Peuple capricieux,
Donne a ton gré des titres specieux,
Tes jugemens ne sont chez moi de mise ;
J'aime un Héros quand il est en tous lieux.
La Vérité fut toujours ma Devise.

ENVOI.

Prince, qui sors d'un sang plus glorieux
En tel Héros que la race d'*Anchise*,
Un jour seras au rang de tes ayeux.
La Vérité fut toujours ma Devise.

FIN.



